

3,70 € Première édition. N°13587

SAMEDI 15 ET DIMANCHE 16 MARS 2025

www.liberation.fr

Libération

Week-end

IMAGES La photo pétillante à Rome

FOOD La patisserie frétille
à La Rochelle

RETRouvez aussi nos pages Idées,
Musique, Livres, Radar...

SEXUALITÉ DES 18-29 ANS LA VIE SECRÈTE DES JEUNES

ANNAIS KUGEL

«Sexfriends», «copains de lit», «amimour»... la nouvelle génération expérimente une diversité de liens où s'entremêlent amitié et sexualité, selon une enquête de l'Ined menée auprès de 10 000 jeunes français.
Loin des clichés Tinder ou no sex. **PAGES 2-5**

PUBLICITÉ

M 00175 - F: 3,70 €

baby

PRIX FONDATION LOUIS ROEDERER
DE LA RÉVÉLATION
63^e SEMAINE DE LA CRÉATION
CANNES 2014
RICARDO TEODORO

ABRASO DU MEILLEUR FILM
BIARRITZ 2014
Festival du cinéma contemporain

UN FILM DE
MARCELO CAETANO

“UN FILM SENSUEL, INTELLIGENT”
LES INROCKUPTIBLES

AU CINÉMA LE 19 MARS

III COUP DE
COEUR
CINÉMAS
ART & ESSAI
DE L'AFCAE

DUC FILM PARIS
tétu.
inrockuptibles
WWW.EPICENTREFILMS.COM

CINE+
OCS



IMPRIMÉ EN FRANCE / PRINTED IN FRANCE Belgique 3,90 €, Canada 8 \$, Djibouti 4,50 €, DOM 4,30 €, Espagne 4,70 €, Grèce 4,70 €, Japon 600 JPY, Liban 3,90 €, Luxembourg 3,90 €, Maroc 46 Dh, Portugal (continental) 4,70 €, Rwanda 4,50 €, Suisse 5,40 CHF, Tunisie 6,50 DT, Turquie 4,50 €, Zone CFA 2800 CFA.

EDITORIAL

Par
ALEXANDRA SCHWARTZBROD

Réconfort

Il y a si peu de bonnes nouvelles à mettre en lumière ces temps-ci que nous aurions tort de ne pas partager cette étude de l'Ined, plutôt réjouissante,

sur les 18-29 ans et le sexe. Non, les jeunes ne sont pas coincés. Non, ils ne se cherchent pas uniquement sur les sites de rencontres. Non, ils ne sont pas sages comme des images. Non, ils ne se vautrent pas non plus dans la débauche. Ils tâtonnent, ils se cherchent, ils aiment expérimenter des choses nouvelles, multiplier les expériences sexuelles et, surtout, ils ont bien moins d'a priori que les générations précédentes sur les stéréotypes de genre. Contraire-

ment à ce que les milieux conservateurs et masculinistes laissent entendre, le mouvement MeToo n'a pas engendré une guerre des sexes, bien au contraire : il a donné plus d'assurance aux femmes, ce qui leur a permis d'atténuer l'écart avec les hommes dans ce domaine. En gros, les femmes osent se comporter davantage comme les hommes n'ont jamais hésité à le faire, en faisant le premier pas, en ne dédaignant pas un coup d'un soir, en multipliant les

expériences. Ce qui permet aux uns et aux autres d'envisager la vie de couple de façon plus assumée. Car celle-ci démarre bien plus tard qu'autrefois, à la trentaine, une fois explorées les différentes nuances du désir et du plaisir. Cette date un peu couperet peut être aussi difficile à passer pour les célibataires, trop vite tentés de croire qu'ils ne parviendront jamais à trouver la femme ou l'homme idéal. Mais le plus intéressant reste le lien nouveau, ou di-

sons de plus en plus fréquent, entre sexe et amitié. Les amitiés amoureuses ont toujours existé mais elles n'avaient sans doute pas l'importance qu'elles ont aujourd'hui pour les jeunes. Le sexe ne serait plus seulement un moment de pur plaisir physique, il serait aussi une façon de trouver du réconfort auprès d'un être qui vous connaît et en qui vous avez confiance. Ce qui en dit long, au fond, sur la période que nous traversons. ◀

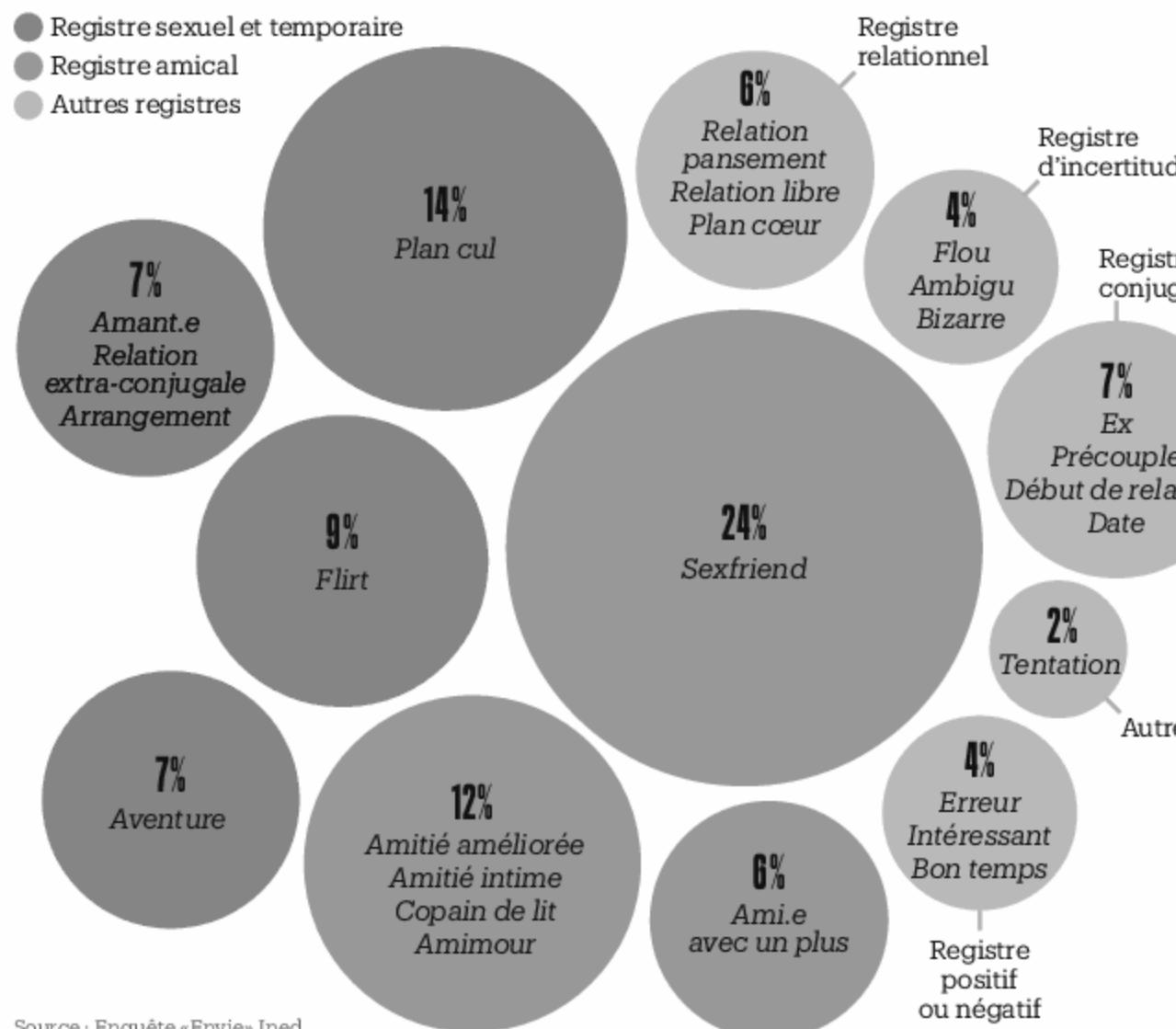
Sexualité des 18-29 ans

«Les partenaires sont considérés comme des amis»

La grande enquête sur «la vie affective des jeunes adultes» de l'Ined dresse un état des lieux des nouvelles formes relationnelles, loin des clichés sur l'asexualité et l'hypersexualisation. La sociologue Marie Bergström, qui a coordonné l'étude réalisée par une vingtaine de chercheurs, en donne les principales conclusions.

Les qualificatifs des relations suivies chez les jeunes

Parmi les personnes de 18 à 29 ans ayant connu une relation suivie avec relations sexuelles dans l'année, hors couple.



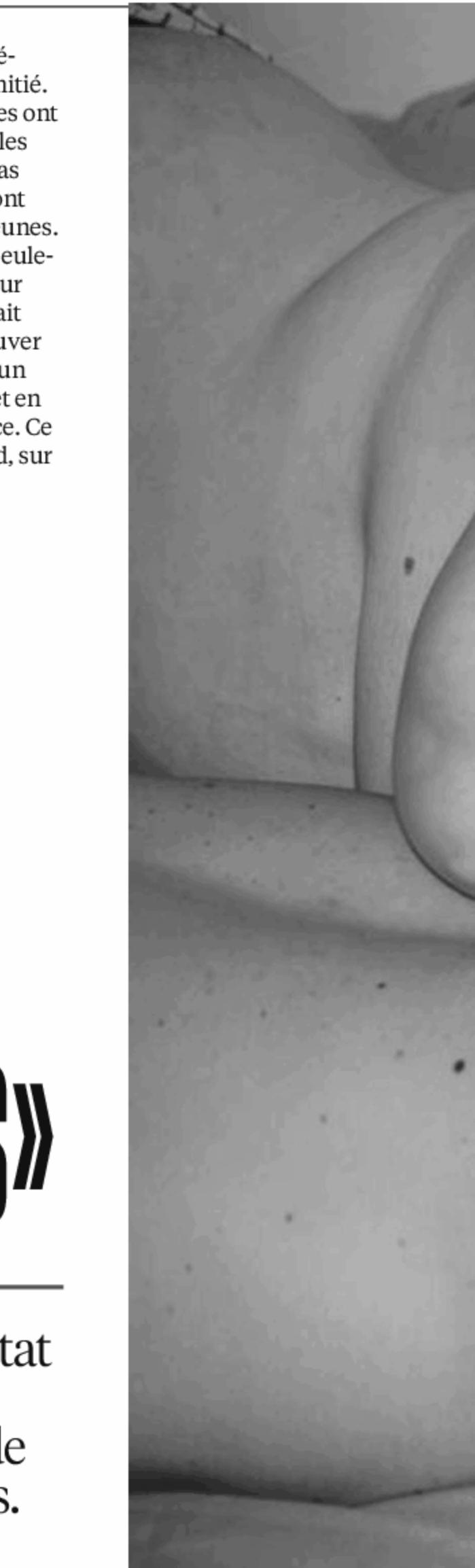
Source : Enquête «Envie» Ined.

Recueilli par
CÉCILE DAUMAS
et **CLÉMENCE MARY**
Photos **ANAÏS KUGEL**
Infographie **ALICE CLAIR**

Quand ils parlent de sexe, les 18-29 ans aiment volontiers évoquer leur «sexfriend», leur «ami·e avec un plus», leur «copain de lit» ou leur «amimour». Mais de quoi parlent-ils ? De sexualité ou d'amitié ? Couchent-ils ensemble ou pas vraiment ? Sont-ils en couple ? A tenter de comprendre ce qui se passe sexuellement chez les 18-29 ans, sondages et enquêtes ont affirmé tout et son contraire : dopés par les applis de rencontres, ils seraient la génération Tinder, garçons et filles hypersexualisés; ou bien la «génération no sex» qui aurait perdu le goût du contact physique, avec le Covid et la virtualisation de la vie affective. D'autres études récentes, quant à elles, permettent mal de dégager les grandes évolutions car elles englobent l'ensemble de la population française, tous âges confondus.

Menée par l'Institut national d'études démographiques (Ined) en 2023, la grande enquête «Envie» (Enquête sur la vie affective des jeunes adultes) donne enfin des chiffres récents et fiables (1) car adossés à un échantillon

représentatif de plus de 10 000 personnes de 18-29 ans. «Ni explosion sexuelle, ni récession», la vie sexuelle des jeunes a sensiblement évolué ces dernières années, marquée par une augmentation du nombre de partenaires chez les hommes comme chez les femmes – fait remarquable –, comme par un fort désir de diversifier le champ de l'intime, en expérimentant de nouvelles formes de relations. Avant le grand saut dans la conjugalité, qui reste un horizon indépassable vers la trentaine, il y a un désir d'en profiter, récréation sexuelle et affective, dans une nouvelle quête de soi incluant aussi le sexuel. Loin d'avoir séparé les sexes, le mouvement #MeToo – conséquence plutôt que déclencheur de ces profondes transformations relationnelles à bas bruit – rapproche les comportements. Le sexe sans lendemain n'est plus réservé aux hommes. Génération Sex Education, les 18-29 ans n'ont oublié ni l'amour ni le cul, éprouvant les modèles et interrogeant les stéréotypes de genre. Ainsi, 63 % d'entre eux ne pensent pas que les hommes ont plus de besoins sexuels que les femmes. Leurs parcours intimes sont devenus moins linéaires, à l'image de leurs vies professionnelles. Ainsi se dessine une nouvelle carte relationnelle marquée par la diversité, au-delà du couple et du traditionnel plan cul, dans laquelle les





facteurs d'appartenance de classe, raciale et de genre gardent une importance.

L'originalité et la finesse d'analyse de l'enquête tiennent au fait que la sexualité est moins considérée comme une pratique technique que comme un domaine de la vie sociale, fait de relations engageant l'intimité et l'affect. Dans ce monde plus sensible, même le râteau est une relation qui compte, engageant subjectivité et fantasme, ce qui peut occuper beaucoup de notre temps...

L'enquête Envie, qui sera publiée jeudi sous forme de livre (*La sexualité qui vient, la Découverte*), a été conduite par une vingtaine de chercheurs et chercheuses (Malena Lapine, Mathieu Trachman, Florence Maillochon...) sous la supervision de Marie Bergström. La sociologue, qui avait réalisé un travail remarqué sur le rôle des applis de rencontres, revient sur les principales conclusions.

Les discours courants parlent soit d'une «génération no sex», soit d'une «génération Tinder», hypersexualisée. Comment expliquer cette contradiction?

Il y a une difficulté à comprendre les évolutions en matière de sexualité. Face à l'incom-

préhension, on essaie de plaquer des modèles anciens, traditionnels, qui ne fonctionnent plus trop. Les tendances, qui peuvent paraître contradictoires, ne le sont pas. D'un côté, on assiste à une augmentation très significative du nombre de partenaires sexuels, qui a doublé pour les femmes, passant de 4 à 8 entre

2006 et 2023 chez les 18-29 ans, quand les hommes sont passés de 8 à 12 partenaires en moyenne. De l'autre, la fréquence de l'activité sexuelle est en baisse, ce qui chez les jeunes s'explique surtout par une augmentation du célibat. Moins en couple, ils ont moins de rapports mais plus de partenaires. Donc ce n'est ni la récession sexuelle ni la révolution. Avec le report de la mise en couple, ils s'accordent une période d'expérimentation où ils vivent des relations de différents types.

En quoi le report de la mise en couple durable vers l'âge de 30 ans permet cette période d'expérimentation?

Avec le report de l'installation conjugale et familiale à un âge plus élevé (51% des 26-29 ans sont en couple cohabitant, contre 6% des 18-21 ans), cela ouvre de plus longues périodes de célibat. Mais il n'est pas vécu comme l'absence de relations, c'est plutôt l'inverse. Loin

d'être un désert relationnel, le célibat est un moment fort pour nouer des liens autres que le couple traditionnel. Autre constat, les jeunes forment des couples moins stables et deviennent souvent célibataires. L'ancien modèle, où on était seul puis on se mettait en couple et on fondait une famille – ce qui signifiait la fin de la parenthèse –, a évolué.

De quoi est faite cette phase d'expérimentation?

La génération récente n'a pas inventé la sexualité hors couple, mais on constate une vraie diversification des relations et la diffusion de nouveaux termes comme «sexfriend», «plan cul régulier» ou «amitié avec un plus». La norme conjugale reste très forte (52% des 18-29 ans se disent en couple), mais ces nouveaux termes relationnels témoignent de la volonté de faire exister des contre-modèles, des relations qui ne sont pas des couples sans pour autant être des relations sans lendemain.

Quelle différence entre ce nouveau tissu relationnel et le traditionnel plan cul?

Avant, les choses étaient assez binaires : il y avait les relations «sérieuses» et celles «pas sérieuses». Aujourd'hui, on constate un continuum, borné d'un côté par le couple – toujours convoité – et de l'autre côté, le «coup d'un soir». Entre, il y a toutes ces formes de

relations plus ou moins longues, des «relations suivies». Certaines traduisent la volonté de vivre des relations où se mélangent amitié et sexualité. La sexualité se pratique maintenant avec des partenaires qu'on considère comme des amis. Ce type de relation, comme le «sexfriend», peut s'accompagner de la tendresse, de la connivence, d'un désir de lien d'égal à égal, de la sympathie. D'ailleurs, 35% des sexfriends restent amis après la fin de la relation, ce qui est plus rare pour les «plans cul», terme d'ailleurs plus utilisé par les hommes. Ce n'est pas seulement le sexe qui s'invite dans les relations amicales, mais l'amitié qui se greffe à la relation sexuelle.

Pourquoi vous intéressez-vous aussi aux râteaux, aux crushs, aux relations envisagées mais non consommées?

Dans la vie amoureuse et sexuelle, il y a aussi ce qu'on aimerait qu'il se passe. Les enquêtes ne s'intéressent qu'aux happy endings : on perd trace de ce qui a lieu en amont, des possibles qui ne se sont pas concrétisés, majoritairement car l'un des deux est déjà en couple. Ce qui se passe dans le rêve, le fantasme, et qui peut occuper beaucoup de notre temps parfois, fait partie de la vie sexuelle. Ce que montre une des coauteurs du livre, c'est que ces fantasmes n'ont rien d'improbables mais concernent des potentiels **Suite page 4**



INTERVIEW

Suite de la page 3 conjoints sérieux et acceptables. Les normes (d'exclusivité, d'homogamie sociale, etc.) s'infiltrent dans les désirs avant même de gouverner les actes.

Cette période d'expérimentation a-t-elle des effets sur la future vie conjugale ?

Oui, cela change le couple. Ce n'est pas la même chose d'entrer dans une conjugalité stable après avoir vécu de multiples relations ou après n'avoir rien vécu. Par exemple, comme montre une autre coautrice, cela change le rôle de la fidélité. Une écrasante majorité de couples décident d'être exclusifs, mais 70% des couples disent en avoir discuté explicitement. En parler permet de distinguer le couple des autres relations, d'affirmer l'engagement mais aussi la norme.

Cette diversité de relations est-elle partagée par toutes et tous socialement ?

L'expérimentation n'est pas seulement étudiante, comme on a tendance à le penser, dans un moment où tout est en stand-by. Elle est plus forte chez les jeunes qui travaillent, notamment le sexe sans lendemain. Des différences de classe existent, mais il n'y a pas d'exclusion complète d'une partie de la jeunesse de l'expérimentation. Celle-ci est en revanche plus longue pour celles et ceux qui poursuivent des études supérieures, issus de milieux plus favorisés. A l'inverse, la pression autour de la norme conjugale s'exprime plus tôt pour les jeunes de milieux populaires. Les relations éphémères sont par exemple plus fréquentes chez les femmes issues des classes supérieures que chez celles de milieu populaire. Chez les hommes, on constate des inégalités d'accès aux rencontres, notamment sur les applications : des hommes peu diplômés, mais aussi des hommes racisés, sont pour certains exclus des échanges sur ces plateformes. Mais par ailleurs, les expériences des hommes se ressemblent davantage que celles des femmes dont les expériences intimes sont beaucoup plus clivées selon l'âge, le milieu social ou la religion par exemple – l'entrée dans la sexualité étant plus tardive pour les femmes catholiques et musulmanes, qui inscrivent majoritairement leur couple dans la durée en se mariant.

Même si les comportements sexuels entre femmes et hommes se rapprochent, il reste un double standard ?

En vingt ans, les marges de manœuvre des femmes sont devenues plus grandes. Il est devenu normal pour les jeunes femmes d'avoir des coups d'un soir. Elles peuvent en parler, et certaines estiment même qu'il faut en vivre. Se connaître, se découvrir, faire des expériences, est une nouvelle exigence. Néanmoins, elles continuent à se mettre en couple plus tôt (60 % des femmes de 18 à 29 ans sont en couple contre 45 % des hommes), et des jugements forts pèsent encore sur celles qui couchent «trop tôt» avec «trop» de partenaires et qui montrent une sexualité «trop» affirmative. Plus égalitaire qu'hier, la sexualité reste un domaine où les tensions normatives sont plus fortes pour les femmes. Les hommes peuvent vivre le sexe comme une pratique moins chargée d'enjeux, quand les femmes sont soumises à des enjeux de réputation, d'image de soi, de violences. La figure de la pute, qui existe toujours, a été rejoints par celle, tout aussi repousoir, de la prude, qui ne saurait pas s'amuser, trop prise dans des carcans. Les femmes doivent jongler entre ces différentes injonctions.

Les jeunes sont soupçonnés de vivre dans une virtualité amoureuse et sexuelle, ou bien d'être dans une consommation sexuelle sans lendemain...

Les applications sont devenues un mode de rencontre important, c'est vrai. Les jeunes adultes en sont les plus gros utilisateurs et utilisatrices. Mais cela ne veut pas dire que c'est le seul endroit où ils se rencontrent. Elles sont



«En vingt ans, les marges de manœuvre des femmes sont devenues plus grandes. Il est devenu normal pour les jeunes femmes d'avoir

utilisées notamment pour les histoires d'un soir ; elles jouent un rôle plus en retrait pour la formation des couples. Les jeunes ont des sociabilités riches, ils se rencontrent sur leur lieu d'études, dans des soirées, dans des bars, chez des copains. Les applications ne s'y sont pas substituées. Elles sont devenues un lieu de drague et permettent d'avoir, plus discrètement, une histoire sexuelle sans passer par le cercle amical. A l'approche de la trentaine, la norme conjugale s'affirme et ce côté ludique et détaché s'affaiblit peu à peu. Le célibat n'est plus vécu de la même façon. On le vit plus mal, beaucoup se sentent exclus.

Peut-on parler d'un effet #MeToo sur la sexualité ? Certains évoquent une relative inhibition des hommes du fait des revendications des femmes, éloignant ainsi les sexes...

#MeToo est une mobilisation sociale extrêmement importante qui a permis de visibiliser les violences sexuelles et sexistes. Ce moment

de politisation de la sexualité a eu pour effet qu'on parle davantage dans le débat public du désir ou du plaisir, de l'hétérosexualité, du genre. Cela exprime le désir de nouer des relations sur des nouvelles bases. Mais #MeToo est aussi le fruit des changements dans la sexualité. C'est parce que l'égalité s'est accrue que les expériences des femmes et des hommes se sont rapprochées, que la mobilisation a pu émerger. Les jeunes femmes se scandalisent plus que leurs aînées face au manque d'égalité en matière de sexualité. Elles jouent un rôle majeur dans les transformations en cours, car on ne peut pas penser l'expérimentation sexuelle si l'un des partenaires n'a pas accès. D'ailleurs, les idées féministes n'éloignent pas les sexes mais les rapprochent. L'adhésion au féminisme s'accompagne chez les femmes d'une sexualité affirmative – multipartenaires et individuelle plutôt que conjugale – que l'on associait traditionnellement à la sexualité masculine.

Ces évolutions rebattent aussi les cartes sur le plan des identités de genre...

Les personnes qui s'identifient comme non binaires sont minoritaires, mais les questionnements sur le genre ne sont pas rares : 24 % des jeunes se sont interrogés sur leur féminité ou leur masculinité. Cette réflexivité n'est pas nouvelle pour les femmes : la féminité a toujours été questionnée, car elle ne peut pas se vivre sur le mode de l'évidence, on est considéré trop femme ou pas assez. La nouveauté, c'est plutôt que les hommes sont traversés par ces questions également. Ils sont même enjoints d'en faire un sujet de réflexivité et dans certains milieux, étudiant ou diplômé, la masculinité «souple» est devenue un enjeu de distinction, une manière de mettre à distance la virilité «excessive» associée aux milieux populaires. ◀

(1) Les premiers résultats de cette grande enquête ont été publiés au printemps.



des coups d'un soir.» PHOTOS ANAÏS KUGEL

«JE NE CONSIDÈRE PAS LAURA COMME UN PLAN CUL, JE SUIS EN BAIL AVEC ELLE»

NICOLAS, 18 ANS

«Cela fait trois semaines que je fréquente Laura (1), qui a aussi 18 ans. Nous nous rencontrons au cours d'une soirée. Nous dansons ensemble sans vraiment nous parler. Avant que je parte, l'une de ses amies vient me voir en m'invitant à suivre Laura sur Instagram. Laura se met à me suivre à son tour, puis m'envoie un message quelques jours plus tard. Elle se montre subtile, mais je sais qu'elle souhaite que l'on se revoie. On échange sur pas mal de choses même si moi je ne suis pas fan des conversations par messagerie instantanée.

«Comme on a des amis en commun, je finis par la revoir à une au-

tre soirée. On discute de tout et de rien. On parle de musique et de cinéma, on se marre. A la fin de la soirée, je lui propose de passer à la maison, où je vis avec ma mère. Là, elle me demande : "Pour faire quoi ?" Je lui réponds que je n'ai rien prévu de spécial, que l'on peut se poser pour regarder un film. Je lui fais comprendre que le sexe n'est pas la finalité que je recherche. On se retrouve chez moi. On discute et on rigole jusqu'à très tard, devant une série que l'on ne regarde donc pas. Tout est très naturel entre nous. Et puis ça bascule dans l'intime, même s'il n'y a pas de pénétration.

«NOUS N'AVONS JAMAIS MIS LE MOT COUPLE SUR NOTRE RELATION»

NORA, 30 ANS

«Cette relation débute alors que j'ai 25 ans, en 2019. Cela fait un an que j'ai décidé d'embrasser mon célibat après une relation toxique. Je comprends qu'il faut que je sois seule pendant quelque temps afin de mieux revenir sur le ring. Un jour, un mec commence à liker certaines de mes photos sur Instagram. Je vais voir son profil et je le trouve mignon. Il m'envoie un message puis on commence à s'écrire, toujours via Instagram. Je like aussi certaines de ses photos. Il s'appelle Aaron (1), travaille dans une salle de concert, et a aussi 25 ans. Nos petits échanges deviennent vite de très longues conversations, quotidiennes et jusque très tard dans la nuit. Là, je me dis qu'il se passe peut-être quelque chose alors même que l'idée de trouver quelqu'un de façon virtuelle me fait me remettre en cause. Suis-je vraiment attirante ? Pourquoi ne pourrais-je pas trouver quelqu'un dans la vraie vie ? Je finis par balayer ces interrogations.

«Assez rapidement, je me dis que je peux tomber amoureuse de Aaron alors que je n'ai pas encore vu cette personne en vrai. C'est l'été et nous sommes tous les deux en vacances. Nous ne pouvons donc pas nous voir tout de suite. Un mois s'écoule. A la fin de l'été, on décide de se voir. Le feeling se confirme. Il est plus beau en vrai que sur ses photos, même si je trouve qu'il n'est pas très grand. Je fais fi de cet aspect superficiel des choses. Ça colle vraiment trop bien entre nous, mais nous sommes vite rattrapés par autre chose. Il est d'origine sénégalaise, musulman, et il m'explique qu'il n'envisage pas de se marier avec une femme non musulmane. Il me parle de la pression de sa famille. Moi, je suis métisse franco-gabonaise et je m'inscris plutôt dans une forme de spiritualité.

«On finit par mettre ce sujet de côté. C'est que l'on se voit en vrai pour la première fois et on ignore où cette histoire peut nous mener. On se voit une deuxième fois et ça se passe tout aussi bien. Mais il se passe pas mal de temps avant qu'il y ait un premier rapprochement physique. C'est étonnant parce que dans d'autres relationships que j'ai pu vivre, ce qui structure le lien avec la personne, c'est avant tout le rapport physique. Mais, avec Aaron, c'est différent. C'est presque platonique. Pendant quatre mois, on se parle tous les jours, on se fréquente non-stop, on va voir des spectacles, on mange ensemble, on se balade... A notre époque, qu'est-ce que ça veut bien dire de fréquenter aussi longtemps un homme sans qu'il ne se passe rien ? Je me le demande aujourd'hui. On finit par s'embrasser puis coucher ensemble.

«La question de la religion, et donc d'un éventuel mariage dans le futur, revient sur la table. Si je trouve qu'il est un peu tôt pour parler de mariage, cela me rassure aussi. Cela veut dire qu'il sait où il va. Je lui dis d'emblée que je ne me convertirai pas. De plus, ça aurait créé du grabuge dans ma famille. Il me dit qu'il respecte mon choix. On choisit alors de s'arrêter là. Mais voilà, on n'y arrive pas. On recommence à se voir.

«La question de la religion, et donc d'un éventuel mariage dans le futur, est venue sur la table.»

«Et puis, les choses se dégradent. Il devient distant et c'est difficile pour moi. On se voit moins, il ne répond plus aussi rapidement à mes messages. Les vacances de Noël passent et au début de l'année 2020, je choisis de le confronter. Je lui dis que je ne comprends pas ce qu'il se passe et qu'il devrait avoir le courage de me dire qu'il souhaite tout arrêter. Dans le même temps, arrêter quoi exactement ? Nous n'avons jamais mis le mot couple sur notre relation. Après cette discussion, alors qu'il ne m'a pas apporté de réponse, on couche ensemble. Suite à cela, on se dispute. Pendant un mois, on ne se parle plus du tout.

«Arrive le premier confinement de 2020, et là, il m'envoie un message pour prendre de mes nouvelles. Lui, à cause de la pandémie, il a perdu son job et décide de donner des cours de guitare. Et je me retrouve à faire partie de ses élèves. Pour être honnête, j'ai envie et besoin de le voir. Je sais que c'est réciproque. C'est un peu comme cela que l'on se retrouve. Pendant deux ans, on se voit au gré des leçons, mais il ne se passe plus rien entre nous. Je rencontre quelqu'un entre-temps mais ça ne fonctionne pas alors je me tourne de nouveau vers Aaron. Je me sers du prétexte des leçons de guitare. C'est l'an dernier que l'on finit par se dire adieu de façon définitive. Nous avons une grosse discussion sur ce que nous avons vécu. Je lui dis qu'il est temps d'avancer et que moi je ne peux pas le faire s'il est toujours dans ma vie. On se "supprime" mutuellement sur les réseaux sociaux. Cette histoire, on croirait qu'elle n'a jamais vraiment commencé mais elle m'a beaucoup marquée.»

Recueilli par K.D.T.

(1) Les prénoms ont été changés.

dire que je suis en flirt. Il y a deux mois, j'ai justement vécu un bail avec une fille. On se voyait beaucoup, et puis on a arrêté de façon naturelle. En ce moment, je ne fréquente personne en dehors de Laura. Mais comme il n'y a pas d'exclusivité, je pourrais très bien aller vers quelqu'un d'autre. Il faut dire aussi que, plus tard, je ne me vois pas du tout vivre avec celle qui pourrait être ma femme, dans la même maison. Je ne pense pas être fait pour ça.»

Recueilli par KATIA DANSOKO TOURÉ

(1) Les prénoms ont été changés.

Après ça, on se dit que c'est bête d'en rester là car on s'apprécie beaucoup. On se revoit plusieurs fois.

«Je ne me considère pas en couple avec elle. Non seulement parce que cela ne fait que trois semaines que je la vois - il faut bien connaître la personne pour mettre en place des choses sérieuses -, mais aussi parce que le couple veut dire exclusivité sexuelle et fidélité. Je ne dis pas que j'ai un problème avec ça, mais je n'en ai pas envie. J'ai plutôt envie de découvrir d'autres personnes, de me découvrir moi-même. Disons que je prône une certaine liberté, même si je

ne considère pas Laura comme un plan cul. Il n'y a pas que du sexe entre nous. On a beaucoup d'affection l'un pour l'autre. Récemment, nous sommes allés au cinéma pour voir un film d'auteur. On est sorti de la salle en courant, au bout de trente minutes, tellement le film était perché. Ça nous a fait bien rire. J'aime partager ces moments avec elle.

«Je n'emploie pas le terme de relationship pour parler de cette relation. Je dirais plutôt que je suis en bail avec Laura, ça veut dire que je vis un truc avec elle. Le "bail", c'est un autre mot pour dire "truc". Ou peut-être que je peux

GUERRE EN UKRAINE

«On arrive, on frappe, on disparaît»

«Libération» a réussi à rencontrer un pilote d'hélicoptère ukrainien, engagé contre la Russie depuis 2014. Sur une base tenue secrète, Vasyl Mulik raconte les opérations uniques de l'aviation militaire et le prix élevé des pertes.

Par
KRISTINA BERDYN SKYKH
Envoyée spéciale
Photos
OKSANA PARAFENIUK

L'hélicoptère Mi-8 de fabrication soviétique a connu bien des vicissitudes. Sur sa coque, recouverte d'une peinture kaki qui s'écaillait sous l'effet de la pluie et de la vieillesse, s'est répandue une tache de fumée noire. Mais pour Vasyl Mulik, c'est le compagnon de bataille le plus fiable. Il a une confiance illimitée dans cette machine, qu'il appelle affectueusement «hirondelle», lui qui pilote des Mi-8 depuis vingt ans. Avant, c'était dans le cadre des missions de paix de l'ONU en Afrique. Aujourd'hui, c'est pour les besoins de la guerre contre la Russie. Ces dernières semaines, l'aviateur de 41 ans s'entraîne, loin du front, sur une base secrète où *Libération* a pu le rencontrer et où il se prépare à retourner au combat.

Au petit matin du 24 février 2022, lorsque la Russie a lancé son invasion de l'Ukraine, Vasyl Mulik et son équipage se trouvaient dans la région de Lviv. Alertés, ils ont le temps de mettre le matériel à l'abri. Quand les missiles russes s'abattent sur l'aérodrome, les hélicoptères n'y sont plus. Ils sont en route pour Kyiv et l'aéroport d'Hos tomel, à 30 kilomètres de la capi-



Vasyl Mulik a repris les vols à la fin du mois de mai 2022, pour combattre dans les régions de Kharkiv, Kherson et Donetsk, ainsi que dans la direction de Zaporijia.

tale, où des combats acharnés se déroulent déjà contre des soldats russes transférés à bord de Ka-52, des hélicoptères de reconnaissance et d'attaque de nouvelle génération. Les Russes perdent la bataille pour l'aéroport clé, et échouent à prendre Kyiv en trois jours, comme ils l'avaient annoncé.

Tard dans la soirée du 24 février, Mulik a piloté son vieux Mi-8 au-dessus d'Hostomel. «Nous n'avons pas été les premiers à frapper les Russes à cet endroit, mais c'est nous qui avons fait atterrir nos parachutistes à ce moment-là», raconte-t-il, installé dans l'habitacle. Une odeur de paraffine d'aviation flotte dans l'air. Ce jour-là, le pilote a vécu un kaléidoscope d'émotions : la peur, l'anxiété, la colère et la rage. Les militaires savaient que l'invasion était imminente, mais ils refusaient d'y croire jusqu'à ce qu'elle se produise. Le 28 février, il se voit confier une nouvelle mission de combat : une attaque sur une importante concentration de troupes russes dans le district de Bouthcha, à l'orée de Kyiv. Deux hélicoptères ukrainiens travaillent en binôme, mais les Russes leur tirent dessus avec des armes légères. «Mon système d'alimentation en carburant a été complètement détruit et le fuselage brisé», se souvient Mulik. Oleksandr Grigoriev, le pilote du second hélicoptère, cesse de communiquer avec lui. Avec plus de 70 trous dans la planche, Vasyl tente de retrouver son ami, mais en vain. Tout l'équipage du second hélicoptère a péri.

SATURATION DU CIEL

Ce n'est qu'après la libération de la région de Kyiv, en avril 2022, qu'il a été possible d'atteindre le site du crash. Les villageois ont enterré deux membres de l'équipage dans des tombes anonymes. Le corps de Grigoriev, en revanche, a été retrouvé par Mulik sous les restes du Mi-8 brûlé. «Nous avons étudié ensemble. J'ai baptisé son fils, il a baptisé ma fille. C'était plus qu'un ami», dit Mulik, un visage grave encadré de cheveux noirs et de barbe grisonnante. Les trois membres d'équipage ont été réinhumés en avril 2022. L'opération pour retrouver le corps de son camarade l'a durablement touché. Même expérimenté, le militaire a eu le sentiment de ne pas pouvoir surmonter psychologiquement le choc; pendant les deux mois qui ont suivi, Vasyl Mulik n'a pas volé du tout.

Son père est pilote d'hélicoptère lui aussi. C'est peut-être pour ça qu'il n'a jamais envisagé d'autre profession. «L'aviation, c'est le dynamisme, c'est la passion et l'émotion cristallisée», dit-il. Au début, sa carrière était assez prévisible : études, service dans les forces aériennes de l'armée, participation à des opérations de maintien de la paix en Afrique. Lorsque la guerre dans le Donbass a commencé en 2014, tout est devenu très personnel. Les hélicoptères étaient principalement utilisés pour les évacuations médicales. Vasyl Mulik a transporté des blessés près d'Ilovaïsk, dans la région de Donetsk. Le 29 août 2014, les troupes régulières russes ont tiré à l'arme



L'hélicoptère peut se rendre là où aucun avion ou véhicule ne peut aller.

lourde sur une colonne de soldats ukrainiens qui quittaient l'encerclément par un «corridor vert» : 366 soldats ukrainiens ont été tués, 429 blessés et 300 capturés. A partir de l'invasion, les hélicoptères participent à des missions inédites et uniques. Comme celle de Marioupol, organisée conjointement avec les services de renseignement ukrainiens. Seuls des hélicoptères ont pu faire une percée vers l'usine métallurgique Azovstal encerclée par les troupes russes, pour livrer des satellites Starlink, des munitions, du matériel médical et évacuer les blessés. Ces opérations meurtrières ont coûté la vie à trois équipages.

Vasyl Mulik, lui, a repris les vols à la fin du mois de mai 2022, pour combattre dans les régions de Kharkiv, Kherson et Donetsk, et dans la direction de Zaporijia. «Notre tâche consiste à aider l'infanterie dans l'assaut, à couvrir le combattant dans la tranchée», explique-t-il. C'est pourquoi l'aviation de l'armée est une force terrestre, et non aérienne. Pas la clé de voûte de la guerre, mais un élément indispensable. L'hélicoptère peut aller là où aucun avion ou véhicule ne peut aller. Il peut voler à très basse altitude à une vitesse de 250 km/h, atterrir dans une clairière, dans un champ et sur une petite aire bétonnée, sans avoir besoin d'une piste d'atterrissage.

Mais la guerre évolue, entraînant des ajustements. Les évacuations médicales par hélicoptère sont devenues rares. Il est impossible de transporter les blessés par les airs en raison de la saturation du ciel par les drones. Désormais, le travail principal consiste à combattre, à frapper les installations et le matériel ennemi. Les ingénieurs et mécaniciens ukrainiens, qui ne

disposent pas d'équipements modernes, ont trouvé le moyen d'adapter les obus occidentaux aux vieux équipements soviétiques. Par exemple, un hélicoptère peut transporter jusqu'à 80 missiles non guidés dans quatre blocs. «Notre avantage, c'est la vitesse. On arrive, on frappe, on disparaît», dit Mulik en souriant.

COMBAT «EXISTENTIEL»

En 2021, le pilote avait publié un livre, *Congo-Donbass* (non traduit en français). Il y déclarait son amour pour le métier: «L'aviation, c'est un coït entre le métal et le feu. Et c'est le sentiment fou de contrôler une bête d'acier de plusieurs tonnes - un dragon vivant, sauvage, agité et soumis.» Il aimeraient écrire davantage, mais pour l'instant, il n'a pas de temps à consacrer à la littérature. L'agitation actuelle autour du processus de négociations d'un cessez-

le-feu ne le dérange pas beaucoup : «Bien sûr, les militaires sont des êtres humains, nous suivons l'actualité, mais nous la mettons de côté.» C'est nécessaire pour continuer à faire son travail. Depuis trois ans, il a moins peur pour lui-même que pour sa famille et ses amis. «Même si c'est parfois effrayant. Seuls les imbéciles et les morts n'ont pas peur.»

Les Ukrainiens sont très fatigués du rythme effréné de la guerre, reconnaît Vasyl Mulik. Et les militaires aussi. Personne ne se projette sur le long terme, mais cela ne signifie pas qu'ils ont abandonné. «Dire que les Ukrainiens ne se soucient pas de la monnaie dans laquelle ils reçoivent leurs salaires, en hryvnias ukrainiennes ou en roubles russes, est une erreur», insiste le militaire. Selon lui, c'est la Russie qui veut faire croire aux Ukrainiens et au monde entier que tout est déjà perdu dans

cette guerre. Mais l'armée russe connaît elle aussi de grandes difficultés, subissant des pertes énormes et n'avancant pas de manière significative. Elle est aujourd'hui enlisée. Ce qui prouve bien, selon Mulik, que l'armée ukrainienne continue de se battre avec succès. La suspension par Washington de l'aide militaire et l'interruption des échanges de renseignements militaires prouvent que même les alliés peuvent trahir. Le pilote espère que l'Europe finira par vraiment se réveiller. Pour poursuivre son combat «existentiel», l'Ukraine a besoin d'armes occidentales, de nouveaux types d'avions et d'obus, martèle-t-il.

«POUR LA MÉMOIRE»

Aujourd'hui, les projets du pilote sont simples : que sa fille et sa femme soient en bonne santé et heureuses, qu'il continue à écrire des poèmes et des livres. Avant, il aurait aimé s'acheter une Dodge Challenger, une voiture de sport américaine. «Mais avec tout ce que les Etats-Unis fabriquent, je ne sais plus», plaisante l'officier. Il s'interrompt pour répondre au téléphone et donner à un frère d'armes les informations pour des funérailles qui auront lieu la semaine prochaine. Au cours des trois dernières années, il y a eu plus de cimetières que de rires dans son quotidien. Perdre des amis est une douleur qui ne s'émousse pas. Mais entre le travail et les enterrements, il faut continuer à profiter de la vie et à réaliser ses petits rêves, malgré la guerre et le chagrin. «Pour ceux que nous avons perdus, pour leurs enfants et pour leur mémoire», conclut Vasyl Mulik, vêtu d'une veste en cuir marron et d'une combinaison de pilote. Planté à côté de son ami de confiance, un hélicoptère Mi-8. ◀

LES FAITS DU JOUR

- Vendredi, le G7 a évoqué «l'agression» russe (une terminologie qu'évite le nouveau pouvoir américain), a affirmé son «soutien indéfectible» à «l'intégrité territoriale» de l'Ukraine et menacé la Russie de nouvelles sanctions si elle ne soutient pas la trêve, dans une déclaration finale après trois jours de discussions entre les chefs de diplomatie, au Canada.
- Le président russe a «transmis via Steve Witkoff des informations et des indications supplémentaires à l'attention du président Trump», a dit vendredi le porte-parole du Kremlin, Dmitri Peskov, se déclarant «prudemment optimiste».
- L'armée russe a revendiqué vendredi la reprise de la localité de Gontcharovka, dans la région russe de Koursk. Le président Trump a supplié Poutine d'«épargner la vie» de «milliers de soldats» ukrainiens.
- L'Ukraine a frappé dans la nuit de jeudi à vendredi un entrepôt de missiles et deux stations de compression de gaz dans les régions russes de Tambov et Saratov, situées à des centaines de kilomètres du front mais à portée de drones.
- Après un coup de fil avec Zelensky, Macron a appelé Moscou à cesser les «déclarations dilatoires» et à accepter la proposition américano-ukrainienne de cessez-le-feu.

RUSSIE-ÉTATS-UNIS Mélenchon réaligne ses planètes

Le leader de La France insoumise vante son «non-alignement» historique sur Washington et Moscou. Mais sans jamais reconnaître qu'il a pu, ces dix dernières années, se tromper sur l'Ukraine et les intentions belliqueuses de Vladimir Poutine.

Par
CHARLOTTE BELAÏCH

Un insoumis ne change jamais d'avis, même quand il change d'avis. C'est tout un art : faire évoluer ses positions sans en avoir l'air, puisque cela reviendrait à admettre une erreur et qu'on n'admet pas d'erreur à La France insoumise. Dans un contexte de bouleversement géopolitique, alors que toutes les certitudes vacillent, Jean-Luc Mélenchon s'emploie donc, d'intervention en billet de blog, à un exercice de clarification destiné à réaffirmer son analyse en la réajustant. Un exercice amorcé dès l'invasion de l'Ukraine en 2022.

Invité sur la matinale de France Inter jeudi, l'ex-candidat à la présidentielle a redéployé les fondamentaux de son analyse géopolitique, rappelant que la crise ukrainienne résulte du flou autour des frontières nées de l'effondrement de l'URSS et de la rupture de la promesse faite aux dirigeants russes de ne pas étendre l'Otan aux portes de la Russie. Toujours dans la lignée de sa vision du monde, Jean-Luc Mélenchon analyse le retournement de Trump comme un moment de crise du système capitaliste, qui montrerait son vrai visage en rompant avec la démocratie. Continuité toujours lorsqu'il s'oppose au développement d'une Europe de la défense, lui préférant le système français construit sur la dissuasion nucléaire. «Je ne tiens qu'un seul discours : la diplomatie plutôt que la guerre», a affirmé celui qui se réclame de Jean Jaurès. Tout en réaffirmant son point de vue, interrogé sur un billet de blog dans lequel il accusait les Européens de «narguer» et «diaboliser» Poutine, l'insoumis a «admis» ne pas s'expliquer «assez clai-

rement». «Je ne suis pas d'accord avec le fait qu'il soit entré en Crimée, dans le Donbass et surtout qu'ils aient envahi l'Ukraine», a-t-il insisté, affirmant que «l'agressivité de M. Poutine a été prouvée».

«SERVILITÉ ATLANTISTE»

L'ancien sénateur socialiste s'arrange quelque peu avec ses déclarations passées, notamment sur le cas de la Crimée. Dans un post de blog de mars 2015, il affirmait notamment que «la Crimée est russe depuis toujours, comme l'Alsace et la Lorraine sont françaises» et puisque «les ports de Crimée sont vitaux pour la sécurité de la Russie», cette annexion faisait partie des «mesures de protection contre un pouvoir putschiste aventurier dans lequel les néonazis ont une influence tout à fait détestable». Dans ce même texte, publié quelques jours après l'assassinat à Moscou, en pleine rue, de l'opposant russe Boris Nemstov, le leader insoumis affirmait également que Poutine était «la première victime politique» de la mort de ce détracteur de la politique russe en Ukraine. Autre exemple : il assurait en 2019 que la «Russie n'a naturellement l'intention d'envahir personne».

Alors que le rapprochement entre Poutine et Trump inquiète l'Europe, les insoumis refutent tout embarras, rappelant leur position répétée de «non-alignement», à une époque où les responsables politiques français, et notamment les socialistes, se tournaient sans grandes critiques vers les Etats-Unis. Pour Mélenchon, comme toute une partie de la gauche, les Européens paient aujourd'hui cette soumission aveugle aux Américains. «Les vieux Européens cherchent quelles sont les motivations d'un comportement où

leur servilité atlantiste est payée par un mépris qui les laisse transis de peur», a-t-il écrit sur son blog le 5 mars.

Mais la situation ukrainienne a fait voler en éclats toutes les grilles d'analyse, à commencer par le campisme, qui imposait de choisir son camp entre l'ex-bloc soviétique et l'impérialisme américain. C'est précisément l'anti-impérialisme qui a longtemps justifié, au sein de la gauche radicale, une certaine mansuétude à l'égard de la Russie. Mais puisque les deux puissances font front, il ne s'agit plus de choisir un côté ou l'autre. «On est dans le ni-ni», affirme un cadre insoumis, ni Poutine ni Trump, contrairement au RN qui soutient et Poutine et Trump.»

Il serait en effet injuste de décrire Jean-Luc Mélenchon comme un partisan du président russe. L'insoumis met d'ailleurs souvent en avant ses liens avec l'opposition, dont Sergueï Oudaltsov, un temps allié du Front de gauche en Russie et emprisonné pendant près de cinq ans pour avoir combattu la politique de Poutine. «Mélenchon n'a pas de passion pour la Russie, il est dans un esprit gaulliste, c'est ça sa logique», analyse son ancien conseiller international Georges Kuzmanovic, lui-même régulièrement accusé de manque de clarté sur le sujet. En 2015, sous la pression médiatique et politique, Mélenchon lui avait demandé d'annuler une rencontre prévue avec le ministre des Affaires étrangères russes, Sergueï Lavrov. L'insoumis s'était finalement rendu en Russie trois ans plus tard, où il avait rencontré Oudaltsov et Alexandre Grouchkko, numéro 2 de Lavrov. «On a été très prudents, raconte Kuzmanovic. Mélenchon était content de manger des pierogi, il a pris des photos des statues de

Dans un meeting à Villeneuve-Saint-Georges, en janvier. PHOTO C. FOHLEN

Lénine et de Marx comme n'importe quel touriste et basta, la Russie, c'est pas son truc. Son modèle à lui, c'est l'Amérique latine.»

«DEUX APPROCHES»

Mais dans le contexte, toute position singulière devient difficile à justifier. A l'heure où une Europe de la défense apparaît pour beaucoup comme le seul rempart face à une Russie menaçante et la défaillance des Etats-Unis, en se plaçant dans le «pacifisme» revendiqué, la gauche radicale prend le risque de se voir accuser de glisser du côté de la capitulation. «Il y a un seul va-t-en guerre, c'est Poutine et il faut précisément être dur aujourd'hui pour éviter la guerre directe demain», affirme l'eurodéputé Raphaël Glucksmann, qui alerte depuis des

années face à la menace russe et rappelle que le pacifisme forcené a pu conduire au pire de l'histoire de la gauche. «Il y a toujours eu deux approches à gauche : une tradition pacifiste et une tradition antifasciste qui se rencontrent parfois, mais se confrontent souvent lorsqu'arrivent les grandes tempêtes», analyse le fondateur de Place publique. Le candidat putatif à la présidentielle juge que la question de la guerre et de la paix sera structurante jusqu'à la prochaine présidentielle. Si Mélenchon n'a jamais négligé les questions internationales, la crise ukrainienne remet Emmanuel Macron au centre du jeu, écartant donc davantage l'hypothèse d'une démission. A laquelle veulent, pourtant, croire encore les insoumis.

CHARLOTTE BELAÏCH



«C'est vraiment en 2022 que le clivage s'aiguise à gauche»

Spécialiste de Jean Jaurès, Gilles Candar replace les oppositions actuelles sur le pacifisme et la guerre dans l'histoire politique française.

La désunion de la gauche se poursuit sur fond de guerre en Ukraine. D'un côté, le PS et les écologistes plaident pour un engagement européen renforcé dans le conflit. De l'autre, PCF et LFI appellent au cessez-le-feu et à «la paix». Ces débats réactualisent un clivage entre «pacifistes» revendiqués et ceux pour qui «préparer la guerre» est une nécessité pour contrer les «impérialismes». Pour Gilles Candar, historien des gauches et président de la Société d'études jaurésiennes, cette opposition historique s'est considérablement durcie depuis le déclenchement de l'offensive russe en Ukraine. **A quand remonte ce clivage à gauche sur le sujet de «la guerre» et de «la paix»?**

La gauche la plus ancienne, jacobine ou bonapartiste, est patriotique. C'est la gauche de la «grande nation», qui considère que la guerre est un moyen de libérer les peuples. Mais assez vite, au XIX^e siècle, apparaît une aspiration progressiste à l'entente entre les nations et à la proclamation de la paix. Cependant, cette intégration du pacifisme au combat socialiste ne signifie pas un refus total de la guerre. Pour les socialistes, derrière Jean Jaurès, et les syndicalistes, l'entente internationale suppose aussi la protection de chaque nation, et donc, dans certains cas, la guerre.

Quels ont été les temps forts de cette opposition au cours du XX^e siècle?

Lors de la Première Guerre mondiale, la majorité des socialistes a estimé que la nation devait se défendre. Le défaitisme révolutionnaire d'un Lénine concernait très peu de monde. Le clivage réapparaît dans les années 1930: entre le «plus jamais ça» et l'appel à une défense antifasciste. Il s'atténue à nouveau après la Seconde Guerre mondiale, car la voie de la Résistance, incarnée par les communistes – «le parti des 75000 fusillés» –, est apparue comme la bonne réponse. Puis pendant la guerre froide, entre l'atlantisme modéré des socialistes

et la coexistence pacifique discrètement anti-impérialiste des communistes, on trouve des terrains d'entente. A mon sens, c'est vraiment en 2022, avec l'éléphant dans la pièce qu'est l'agression russe, que cette opposition se réactualise, et même, que le clivage s'aiguise.

La ligne de fracture entre socialistes et écologistes d'un côté, et gauche radicale et communiste de l'autre, est-elle la même qu'au XX^e siècle?

Dans les années 30, le paci-

fisme se situe surtout du côté des socialistes et des radicaux, premier parti de gauche. Les communistes mettent plutôt l'accent sur l'antifascisme, jusqu'au pacte germano-soviétique. Ensuite, ils s'engagent dans la Résistance. C'est après 1945 que le socialisme construit une culture qui met la défense nationale au premier plan. Notamment car des figures pacifistes, tel Paul Faure, secrétaire général de la SFIO, se sont compromises en refusant la guerre au point d'accepter la collaboration.

Et les écologistes? Ne sont-ils par tradition en faveur du désarmement?

Les écologistes ont l'antimilitarisme dans leur ADN, notamment en Allemagne. Mais à mon sens, ils se retrouvent aujourd'hui dans la position des socialistes dans les années 1940: devoir accepter les limites du pacifisme absolu. **Jean-Luc Mélenchon se revendique de l'héritage pacifiste de Jean Jaurès...** Rappelons que Jaurès n'était pas dans une logique de paix à tout prix, et a tenu à clar-

fier cette position. Quant à Mélenchon, il joue de l'ambiguïté: il utilise parfois un ton et un vocabulaire extrêmes, qui lui servent de paravent pour ne pas préciser sa pensée, tout en parlant aussi de défense, des frontières...

Glucksmann a qualifié l'attitude de Mélenchon de «tentation munichoise». Ce parallèle est-il valable? Il faut avant tout se méfier des parallèles historiques... Maintenant, il faut aussi préciser les choses. Par exemple, on peut reconnaître que le cas de la Crimée est distinct de celui du reste de l'Ukraine, sans être forcément «munichois». Et cela ne veut pas dire que la responsabilité historique ne revient pas à Poutine seul.

*Recueilli par
MANON ROCHE*



ÉLECTIONS DES DÉLÉGUÉS MNH

QUAND ON EST LE CŒUR DE L'HÔPITAL, ON MÉRITE AUSSI D'ÊTRE SA VOIX.

En 2025, la Mutuelle Nationale des Hospitaliers organise la nouvelle élection de ses délégués. Participez pour faire entendre votre voix. Pour en savoir plus, rendez-vous sur mnh.fr



Mutuelle Nationale des Hospitaliers
CRÉÉE PAR ET POUR LES HOSPITALIERS

Plus d'informations sur mnh.fr

LIBÉ.FR

«Les insoumis, gâcheurs de gauche»: le billet de Thomas Legrand sur notre site
En prêtant le flanc à des accusations d'antisémitisme et en se refusant à les réfuter sérieusement, LFI continue de saper les conditions d'une victoire pour la gauche.



MUTUELLE NATIONALE DES HOSPITALIERS ET DES PROFESSIONNELS DE LA SANITÉ ET DU SOCIAL - 331 AVENUE D'ANTIBES - 45215 MONTARGIS CEDEX. LA MNH ET MNH PRÉVOYANCE SONT DEUX MUTUELLES RÉGIES PAR LES DISPOSITIONS DU LIVRE II DU CODE DE LA MUTUALITÉ, IMMATRICULÉES AU RÉPERTOIRE SIRENE SOUS LES NUMÉROS SIREN 775 606 361 POUR LA MNH ET 484 436 811 POUR MNH PRÉVOYANCE. CRÉDIT PHOTO: JH ENGSTRÖM. AGENCE: AUSTRALIE



Maëva a mis fin à son apprentissage en coiffure après avoir été victime de harcèlement.



APPRENTISSAGE «Ça m'a dégoûtée du métier»

Pour certains jeunes apprentis, l'arrivée en entreprise est source de désillusions, voire d'expériences traumatisantes. Un quart des élèves en CAP ou en bac professionnel mettent un terme à leur contrat au bout d'un an.

Par PIERRE PETITCOLIN
Photos CÉLINE LEVAIN. MIRAGE COLLECTIF

«**D**ès la troisième semaine, j'ai compris que ça n'allait pas le faire. On ne m'apprenait rien, je ne faisais que balayer.» Noam garde un souvenir amer de son contrat d'apprentissage commencé en septembre 2023 dans une entreprise de câblage. Sa première expérience professionnelle. En parallèle, l'adolescent alors âgé de 16 ans entame sa deuxième année de bac pro Melec (métiers de l'électricité et de ses environnements connectés) dans son lycée des Yvelines, «pour devenir électricien». «On me manquait beaucoup de respect. Cela venait de mes supérieurs, des chefs d'atelier, des autres employés. Tous des adultes, raconte-t-il. J'allais ramasser les mégots des employés, alors que je ne suis pas fumeur. J'entendais des propos limites, que "ma mère aurait dû m'avaler" par exemple.» Le harcèlement ne s'arrête pas là : «A l'atelier, on nous jetait des vis, des boulons.» Certains de ses collègues «faisaient des pénis en scotch de peintre et nous lesjetaient dessus».

Après des mois passés dans ce climat, Noam arrête de se rendre au travail : «Je me sentais mal à l'aise, je préférais rester chez moi.» Il cherche du soutien du côté de son lycée. «Certains profs m'ont dit que j'abusais, d'autres qu'ils comprenaient. J'en ai parlé avec le responsable de l'apprentissage, et il m'a clairement dit de partir le plus vite possible.» L'apprenti conclut finalement une rupture

Les patrons souvent mis en cause

Le nombre de fins prématuées de contrat augmente. Dans 65% des cas, la rupture est attribuée par les apprentis à un problème avec l'employeur ou le poste.

Le constat est sévère pour l'apprentissage. En 2022, 21% des contrats, censés durer deux à trois ans, ont été rompus au cours des neuf premiers mois, un phénomène particulièrement marqué dans l'enseignement secondaire. Cela concerne en effet 29,3% des jeunes en CAP et 22,5% des apprentis en bac pro, d'après une note publiée en juillet 2024 par la Dares, contre 18% dans l'enseignement supérieur.

La fréquence des ruptures augmente légèrement depuis la loi «Avenir professionnel» promulguée en 2018, malgré une baisse durant la pandémie. Cette réforme a dérégulé l'apprentissage et a provoqué, selon la Dares, «une vague importante de créations et de restructurations de centres de formation d'apprentis». Ces nouveaux lieux «ont une plus grande probabilité» de voir leurs apprentis rompre leur contrat. Pour la Dares, «cela pourrait s'expliquer par une moindre expérience dans l'accompagnement des jeunes en

apprentissage». Le taux de rupture est influencé par le secteur d'activité de l'employeur. En 2022, il atteint 36% dans l'hébergement et la restauration et 30,4% dans la coiffure et les soins de beauté. Les secteurs industriels sont les moins concernés, avec des taux de départ d'environ 10%.

La Dares s'est aussi intéressée aux causes de ces ruptures. Parmi les apprentis ayant commencé un contrat en 2018, 65% «imputent au moins partiellement cette rupture à un problème avec l'employeur ou le poste occupé», peut-on lire dans une note d'octobre. On apprend également que les apprentis demandent la rupture de leur contrat dans 63% des cas. 20% des ruptures sont faites d'un commun accord, et 17% sont à l'initiative de l'employeur.

L'environnement familial joue un rôle sur les risques de fin de contrat. Entre le début de leur apprentissage en 2018 et le 1^{er} mars 2020, donc sur une période d'un an et demi environ, le taux de rupture atteignait 43% chez les apprentis dont au moins un des parents n'avait pas d'emploi. A l'inverse, avoir deux parents cadres ou de profession intermédiaire faisait baisser ce taux à 31%. Les apprentis soutenus par leurs parents pour la recherche de leur apprentissage avaient également plus de chances de conserver leur contrat.

P.P.

Salah s'est concentré sur le lycée après avoir quitté sa formation de chauffagiste en alternance.

conventionnelle avec son employeur. Selon la Direction de l'animation de la recherche, des études et des statistiques (Dares), un jeune sur quatre en CAP ou bac pro met un terme à son apprentissage au bout d'une année scolaire, alors que les contrats peuvent durer jusqu'à trois ans. Noam trouve une nouvelle entreprise l'année suivante. Un soulagement: «On me respecte. Quand je fais une erreur, on vient m'expliquer. Tout a changé.»

«LA BOULE AU VENTRE»

Selon la Dares, 65% des apprentis qui ne vont pas au bout de leur contrat mettent en cause «un problème avec l'employeur ou le poste occupé». «Pour expliquer les ruptures de contrat, les employeurs évoquent souvent le manque d'autonomie de l'élève et des problèmes liés au savoir-être et à la ponctualité», rapporte Olivier Guyon, enseignant dans un lycée professionnel des Yvelines et secrétaire académique du Snuep-FSU. Certains patrons attendent des gamins qu'ils soient quasiment des professionnels alors qu'ils doivent être formés.»

Ces apprentis sont pourtant de plus en plus jeunes: 80% d'entre eux avaient 15 ans ou moins à leur entrée en lycée professionnel en 2023, contre la moitié en 2013 selon la Depp, le service statistique de l'éducation nationale. La moyenne d'âge des inscrits en centre de formation des apprentis (CFA) a également diminué. «Les ruptures de contrat à

l'initiative des élèves viennent souvent d'un écart entre l'idée et la réalité du métier. Les gamins qui réussissent sont plutôt ceux qui trouvent un apprentissage par leurs amis ou leur famille», ajoute Olivier Guyon. La discrimination à l'embauche est déjà là: «Il y a un racisme endémique dans certaines professions», déplore-t-il.

La violence de la part des patrons en vient parfois à faire changer de voie les apprentis. C'est le cas de Maëva, qui a suivi un brevet professionnel de coiffure à Orléans: «Ça m'a dégoûtée du métier, alors que c'était mon rêve depuis mes 4 ans. Maintenant, j'en ai 25 et je sais que je ne serai jamais coiffeuse.» A la fin de sa première année comme apprentie dans un salon appartenant à une chaîne, elle redoute le passage de ses examens, «à cause des mauvais taux de réussite» et d'un jury qui, se

lon elle, «préférait les apprentis des salons indépendants». Elle n'obtient pas son année. «Ma patronne m'a réinscrite à Orléans, alors que je ne voulais pas, se remémore-t-elle. Ça a commencé à être une catastrophe, les patrons étaient odieux avec moi. Je n'étais bonne qu'à faire les shampoings. J'ai reçu des messages menaçants.» Le harcèlement la pousse à bout. «J'avais la boule au ventre, je pleurais matin et soir. Mes parents m'ont dit: "Tu t'arrêtes maintenant, ça te met dans un état pas possible."» Maëva a été en arrêt maladie le reste de l'année, avant de déménager à Nice pour travailler dans la restauration.

«APPRENDRE TOUT SEUL»

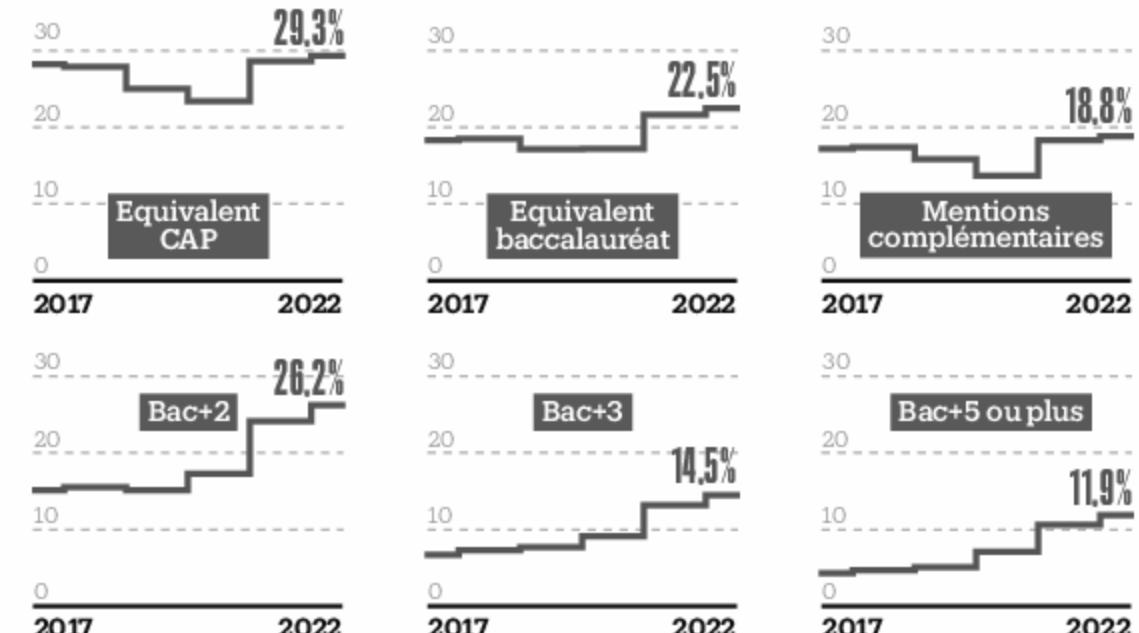
Pour Yannick Biliec, secrétaire fédéral de la Ferc-CGT et enseignant dans un lycée professionnel de l'Essonne, les employeurs oublient l'aspect pédagogique de l'apprentissage et considèrent les apprentis comme «un flux de main-d'œuvre». Certains jeunes se retrouvent ainsi livrés à eux-mêmes sur leur lieu de travail. C'est ce qu'a vécu Camille lors de son CAP tonnellerie à Beaune (Côte-d'Or) avec les compagnons du devoir. «Au début, il y avait l'ancien apprenti. Mais il est parti. Après, pendant un an et demi, je me suis pris la tête à tout apprendre toute seule», raconte-t-elle. Camille plaçait de grands espoirs dans cette formation. Quitter l'entreprise sans nouvel

«C'était mon rêve depuis mes 4 ans. Maintenant, j'en ai 25 et je sais que je ne serai jamais coiffeuse.»

Maëva

Un jeune sur quatre arrête en cours d'année

Taux de ruptures de contrat en apprentissage à neuf mois, selon le niveau d'études



Hébergement et restauration

Coiffure et soins de beauté

Fabrication de denrées alimentaires

Commerce, réparation automobile & motocycle

Activités immobilières

Agriculture, sylviculture et pêche

Construction

Activités scientifiques et techniques

Administration publique, enseignement, santé humaine et action sociale

Autres activités de services

Transports et entreposage

Information et communication

Activités financières et d'assurance

Industrie manufacturière

Industries extractives...

Dans la restauration, plus d'un contrat sur trois est rompu

Taux de rupture à neuf mois des contrats d'apprentissage par secteur de l'établissement employeur en 2022

Motifs de rupture déclarés par les apprentis

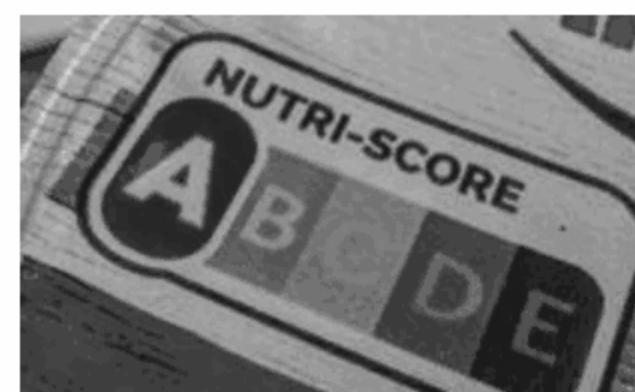
Apprentis ayant rompu un contrat entre mi-2019 et le 1^{er} mars 2020
Total supérieur à 100 %, plusieurs réponses possibles



Source : Dares

employeur l'aurait mise en difficulté pour obtenir son CAP. «Je n'ai pas voulu partir, mais je savais que je ne resterais pas travailler là-bas une fois les deux ans passés», regrette la jeune femme. Yannick Biliec constate que les patrons donnent souvent aux apprentis des tâches répétitives à réaliser, au lieu de les former: «Ce sont aussi les plus risquées. Ça peut être de dégraissier des pièces à la chaîne en filière mécanique, avec des produits chimiques dangereux. Ou être exposé à des poussières dans les filières du bâtiment et de la menuiserie.»

Les élèves en bac professionnel sont aussi confrontés à des difficultés pour «cumuler le travail et les devoirs à la maison, nécessaires pour avoir leur bac», ajoute Olivier Guyon. Salah, 20 ans, en terminale maintenance du froid et reconditionnement d'air à Angoulême, en a fait les frais: «Mon apprentissage s'est terminé parce que j'avais beaucoup de mal à suivre les cours. Il n'y avait rien de prévu. Quand on était chez nos patrons, les cours continuaient même si on n'était pas là.» Déjà expérimenté, Salah «faisait tout» dans son entreprise, de la maintenance des chambres froides à la pose de planchers chauffants. Mais à la fin de la première, il a rompu son contrat. «Après l'apprentissage, je me suis concentré sur mes études. Tout le retard que j'avais pris en tant qu'apprenti, j'ai pu le rattraper.»



LIBÉ.FR

Nutri-Score: qu'est-ce qui va changer avec la nouvelle version

validée par le gouvernement ? Les ministres en charge de l'Economie, de la Santé, de l'Agriculture et du Commerce ont signé vendredi un décret «modifiant les règles de calcul» du barème nutritionnel avec pour objectif de «lutter contre le surpoids, l'obésité». PHOTO PHILIPPE TURPIN. AFP

Au procès de la «bande du Petit Bar», une amnésie générale et de généreux amis

Suspectés d'avoir blanchi des millions d'euros, les membres supposés du gang mafieux corse, jugés à Marseille, nient jusqu'à l'absurde l'origine criminelle de leur train de vie somptuaire.

Par
WILLY LE DEVIN
 Envoyé spécial à Marseille
 Photo **OLIVIER MONGE. MYOP**

La salle Pierre-Michel du tribunal correctionnel de Marseille serait-elle frappée d'une amnésie contagieuse? Depuis le 24 février, une procession de prévenus use d'une mécanique assez répétitive pour ne pas éclairer les circuits de blanchiment supposés de la célèbre bande criminelle corse du Petit Bar. Cette semaine fut même consacrée à la pièce sans cesse rejouée des «ça ne me dit rien», «je ne me souviens pas». Martelée à ce point, la tactique en deviendrait presque chevaleresque, tant l'asymétrie entre le train de vie de certains pontes de l'organisation mafieuse et leur absence officielle de ressources est vertigineuse. Ironiquement, le dossier a été baptisé «émail diamant» – du nom du dentifrice qui vante une action blanchissante efficace.

L'HISTOIRE DU JOUR

Santoni. «Il y avait des portes japonaises sur des rails métalliques qui séparent deux pièces dont le salon. On ne déplaçait pas des meubles!» se récrie-t-elle.

La présidente, Patricia Krumenacker, observe qu'en 2020, 27 150 euros en espèces ont été retrouvés dans les appartements du couple, à Paris et Ajaccio, dont une partie se trouvait dans une table en fer forgé comportant une cache: «On suppose qu'ils sont à M. Santoni, il a toujours été aidé par sa famille, vous lui

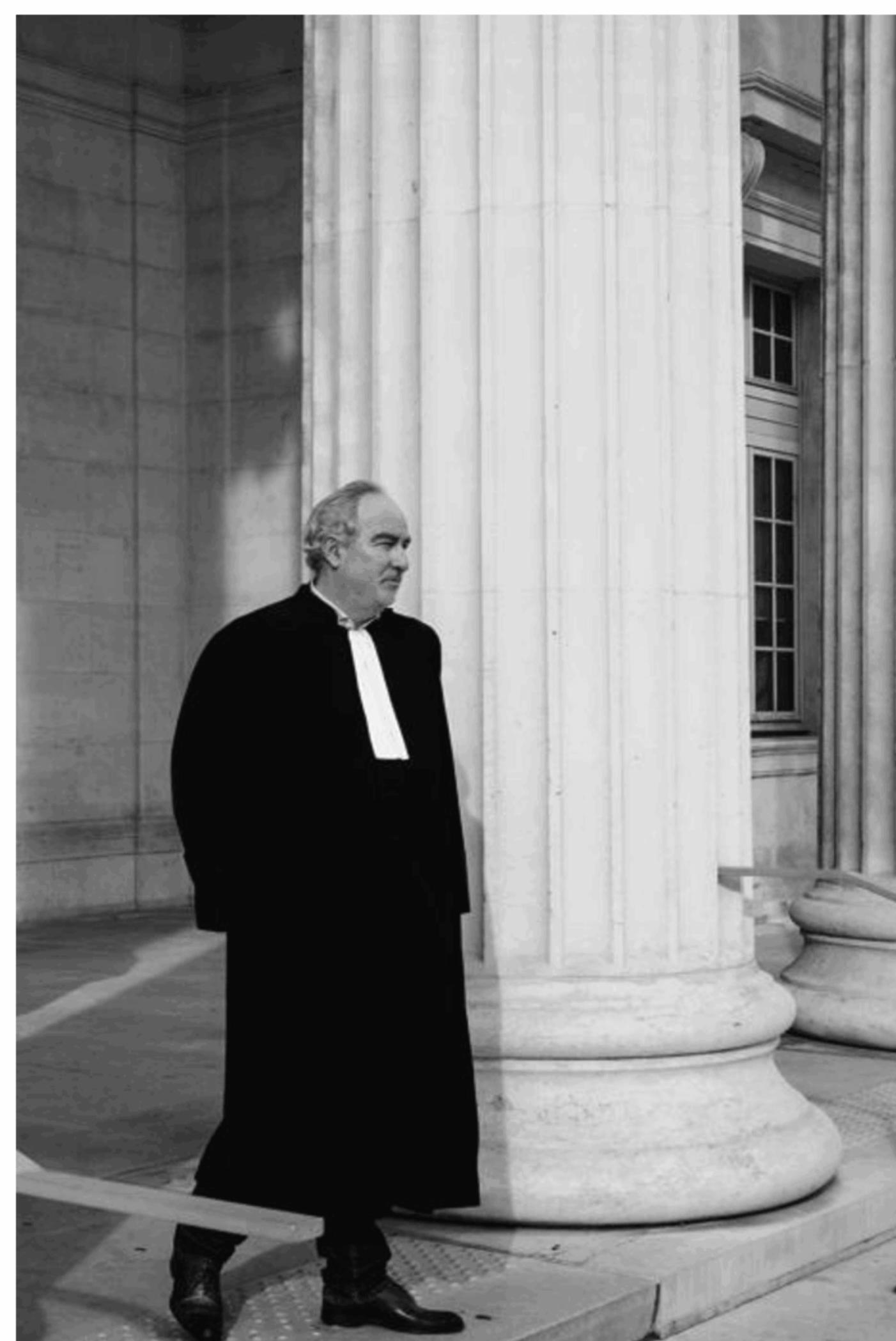
Dans l'une des sonorisations, on entend ce qui semble être des opérations de comptage de billets, dissimulés dans des meubles qui grincent.

Gens bien. Vendredi, le chef du Petit Bar, Jacques Santoni, était attendu à la barre. Mais il ne s'est pas présenté pour «raisons médicales». Lors de l'ouverture du procès, sa défense, arguant d'une intervention chirurgicale, avait déposé une demande de disjonction, pour qu'il soit jugé ultérieurement. L'homme, en situation de handicap depuis un

accident de moto survenu en 2003, est suspecté par les enquêteurs d'être l'éminence grise d'un vaste système de racket, trafic et extorsions, ayant permis au Petit Bar d'amasser des millions d'euros dans les années 2010. Un système qui a permis aux pontes de l'organisation de vivre tels des princes dubaïotes, enchaînant nuits au Crillon, au Sofitel, achats de montres, trajets en hélico et meilleures tables.

Lundi, c'est son ex-compagne, Sonia Susini, qui a dû slalomer la première entre les nombreuses sonorisations d'appartements effectuées par les enquêteurs. On entend notamment cette dernière participer à ce qui semble être des opérations de comptage de billets, dissimulés ensuite dans des meubles qui grincent, rue Littré, au domicile parisien du couple

«Je me promène». Nous revoilà plongés dans les sonorisations et surveillances physiques. Sur l'écran géant du tribunal, une photo de Pascal Porri avec une montre de luxe à la main est projetée. «Une Seiko», pense-t-il se souvenir, spéculatif. Mais il le jure, il «n'a jamais acheté de montre». Pas plus que de voiture d'ailleurs, même s'il ne se cache pas d'apprécier les plus beaux modèles. Le 4x4 Mercedes classe G dont il usait lui aurait été prêté. Le bon de commande pour une Porsche Turbo S? «Entre vouloir acheter et le faire, il y a une différence.» Les nuits à 3000 euros à l'hôtel Crillon avec une maîtresse figée dans les filatures, les emplettes de luxe de cette dernière? «Je fais usage de mon droit au silence.» Durant l'instruction, sa défense, assurée par M^e Emma-



M^e Emmanuel Molina, avocat de Pascal Porri, le 24 février au tribunal de Marseille.

nuel Molina, avait demandé qu'une expertise soit diligentée sur les sonorisations, jugées parfois inaudibles et intelligibles. Celle-ci ayant été refusée, Porri se dégage sans peine: «Madame la présidente, on n'y comprend rien à ces sonorisations!» L'assesseur entre dans le match: «A combien estimatez-vous vos besoins mensuels?» «Je ne sais pas, peut-être 2000, 3000 euros», rétorque Porri. «J'ai fait un calcul, si les amis dont vous parlez ne vous ont prêté que 25 000, 30 000 euros sur quatre ans, ça veut dire que vous viviez avec 625 euros par mois.» Un peu décontenancé, le quinquagénaire emberlificote un peu plus son récit: «Ajaccio est un grand village, je me promène à moto, je m'occupe.» «Et que met-elle, votre fille, comme métier pour son père dans son dossier scolaire?» Valérie M.: «Elle doit mettre "sans profession".»



LIBÉ.FR

Le collège Samuel-Paty, symbole «d'espoir»

Le collège de l'enseignant assassiné à Conflans-Sainte-Honorine (Yvelines) a pris son nom, vendredi, quatre ans et demi après l'attentat et alors que tous les élèves présents à l'époque ont quitté l'établissement. Le professeur d'histoire-géographie avait été décapité le 16 octobre 2020 par un jeune musulman radicalisé. PHOTO STEPHANE DE SAKUTIN. AFP

85 ans

C'est la limite d'âge du PDG de LVMH soumise à l'approbation des actionnaires de la multinationale du luxe lors d'une assemblée générale prévue le 17 avril. Aujourd'hui, le dirigeant ne peut rester à la tête du groupe au-delà de 80 ans. Cette modification harmoniseraient «les limites d'âge du président du conseil d'administration et du directeur général», estime le bulletin des annonces légales obligatoires publié jeudi. Surtout, cela permettrait au PDG Bernard Arnault, aujourd'hui âgé de 76 ans, de s'accrocher à son poste pendant une décennie supplémentaire. Une mesure qui paraît ironique pour un patron qui s'est attelé à rajeunir le profil des managers sous ses ordres.

Au Tchad, Marine Le Pen en visite dans le fief de la famille Déby

C'est une invitation réservée aux hôtes de marque: Marine Le Pen est attendue ce samedi à Amdjarass, le berceau du clan Déby, dans le nord-est du Tchad. Reconnaîtra-t-elle ce morceau de désert? La présidente du groupe Rassemblement national à l'Assemblée a déjà visité cette étrange localité, petit village desséché transformé en îlot de prospérité par la grâce d'Idriss Déby, en 2017. La candidate à la présidentielle avait été reçue par le chef de l'Etat tchadien. Après sa mort sur le front, en 2021, son fils, Mahamat Idriss Déby, s'est assis dans le fauteuil du père. C'est lui qui accueillera Le Pen ce week-end à Amdjarass, où il a l'habitude de se retirer pen-

dant le mois de ramadan. Elle sera accompagnée de son directeur de cabinet et du vice-président du RN, Louis Aliot, selon la lettre d'information *Africa Intelligence*, qui a révélé ce voyage organisé en toute discréetion. La visite de Le Pen intervient à un moment de bascule dans les relations franco-tchadiennes. Mahamat Idriss Déby vient de congédier l'armée française de son pays, après avoir dénoncé unilatéralement le 26 novembre, à la surprise générale, les accords de défense qui liaient Paris et N'Djamena. Les forces françaises, présentes quasiment en continu depuis l'indépendance du Tchad en 1960, au gré des opérations extérieures

qui se sont succédé, ont plié bagage le 30 janvier. Un camouflet pour Emmanuel Macron, qui avait tout fait pour préserver la relation stratégique avec N'Djamena, allant jusqu'à avaliser la prise de pouvoir – largement anti-constitutionnelle – de Mahamat Idriss Déby en 2021, puis son élection l'an dernier. En recevant l'opposante d'extrême droite ce week-end, le pouvoir tchadien adresse un pied de nez supplémentaire à l'Elysée. Marine Le Pen, elle, glane certainement avec ce déplacement une envergure internationale qui lui fait toujours défaut, en particulier au moment où Emmanuel Macron se pose en architecte du réarmement de

l'Europe face à la menace russe. La destination est soigneusement calculée. La patronne des députés RN a trouvé un chef d'Etat prêt à la recevoir personnellement, ancien allié de la France, certes en rupture mais pas au point de verser dans la vindicte contre Paris. A l'intention des militaires, et de tous les nostalgiques de la présence de l'armée française en Afrique, Le Pen met en scène sa bonne entente avec le pouvoir tchadien, suggérant que la dégradation des relations entre Paris et N'Djamena est le fait des mauvais choix d'Emmanuel Macron.

CÉLIAN MACÉ

A lire en intégralité sur Libé.fr.

Effrayé par Musk, un fonds de pension danois quitte Tesla

Lundi, alors que Tesla s'effondrait en Bourse, Donald Trump accusait «les fous de la gauche radicale» d'en être la cause. Le président américain va devoir changer d'éléments de langage. Le fonds de pension danois AkademikerPension, qui gère 20 milliards de dollars (18,3 milliards d'euros) d'actifs, a mis le constructeur de voitures électriques sur liste noire en raison du bilan de l'entreprise en matière de droits des travailleurs, mais aussi de la dégradation de l'image de la marque par son PDG, Elon Musk. «La patience finit toujours par s'épuiser. Nous avons atteint ce point avec Tesla», a déclaré sur LinkedIn vendredi Jens Munch Holst, directeur général du fonds. Qui assène: «Elon Musk est, selon nous, en train de détruire la marque et la valeur.»



Elon Musk. PHOTO KEVIN LAMARQUE. REUTERS

«**Risques majeurs**». Le dirigeant détaille les trois raisons qui ont décidé le fonds de pension. «Tesla travaille contre le droit du travail de ses employés depuis des années et a une longue histoire de discrimination antisyndi-

cale», précise Jens Munch Holst, sans expliquer pourquoi il a dû attendre jeudi pour que ce critère devienne décisif. Mais c'est surtout la personnalité du soutien de Trump qui est visé. «Il est impossible de parler de Tesla sans parler d'Elon Musk. Il est la définition même de Tesla. Mais ces derniers temps, il s'est de plus en plus immiscé dans la politique américaine et européenne», décrit Jens Munch Holst. Et de rappeler les fondamentaux d'un fonds de pension: «Tout cela a créé des risques majeurs sur le rendement, car de nombreux investisseurs et clients ont tourné le dos à l'entreprise.»

Concrètement, AkademikerPension va vendre les 200 actions Tesla qui lui restaient et place l'entreprise sur une liste d'exclusion: ni le fonds ni ses gestionnaires externes ne peuvent acheter d'actions de la marque d'Austin, selon un communiqué. Un porte-parole du fonds explique que leur participation dans Tesla était montée jusqu'à 300 millions de couronnes. Jens Munch Holst n'exclut pas un jour de sortir Tesla de sa liste noire: «J'espère qu'à un moment donné, nous pourrons investir à nouveau dans l'entreprise. C'est ce que j'espère à propos de toutes les entreprises que nous avons exclues.

Mais cela nécessite des changements fondamentaux et structurels, dont je ne suis pas immédiatement optimiste quant à leur mise en œuvre.»

Ubuesque. Tesla n'en finit pas d'accumuler les mauvaises nouvelles. Le retrait des Danois ne va pas arranger l'action de l'entreprise qui s'est effondrée de moitié depuis son pic mi-décembre et de 26% depuis le 7 mars. Concernant les ventes, elles sont en berne dans toute l'Europe et en Chine, et les analystes prévoient une année 2025 moins bonne que 2024. Jeudi, l'entreprise dirigée par Elon Musk a même alerté dans une lettre au représentant du commerce à Washington sur les risques que faisait peser une hausse des droits de douane pour sa «compétitivité». Une plainte ubuesque puisque Musk est partie prenante du gouvernement qui pourrait prendre cette décision, mais qui donne raison à Jens Munch Holst sur le caractère néfaste du Sud-Africain sur la situation de sa marque.

DAMIEN DOLE

«Les acteurs ne sont pas tout à fait sur la même ligne que Besnéhard.»

SANDRINE ROUSSEAU

présidente de la commission d'enquête sur les violences dans le milieu culturel



AFP

La députée écologiste s'exprime sur les dernières auditions dont celle, mouvementée, du directeur de casting et producteur, jeudi, et de célèbres acteurs. Selon l'élu parisienne, «le but, c'était de comprendre, de savoir comment [Dominique Besnéhard] argumente, pourquoi il fait ça. On voit qu'il refuse un peu de prendre le virage [du mouvement #MeToo], mais moi, je ne l'ai pas senti aussi fermé que ce qu'on pouvait présumer de ses postures médiatiques». Elle revient aussi sur les auditions à huis clos de plusieurs comédiens (Jean Dujardin, Gilles Lellouche, Jean-Paul Rouve et Pio Marmaï), qui «ne sont pas non plus, aujourd'hui, les plus moteurs dans la lutte contre les violences dans le cinéma».

A lire en intégralité sur Libération.fr



LIBÉ.FR

La Nasa alerte sur une augmentation plus importante que prévu

du niveau des mers en 2024 A cause d'un «réchauffement inhabituel des océans», le niveau marin a davantage augmenté qu'attendu en 2024, année la plus chaude jamais enregistrée sur Terre, d'après une analyse de l'Agence spatiale américaine. PHOTO MISPER APAWU/AP



Quelques milliers de partisans de l'A69 ont réclamé la reprise des travaux, le 8 mars, aux abords de Castres. PHOTOS ULRICH LEBEUF/MYOP

A69: quatre élus tarnais tentent un coup de force pour légaliser le chantier

Des députés et sénateurs vont déposer une proposition de loi pour casser, avant l'appel, la décision de justice qui a mis à l'arrêt le projet d'autoroute décrié. Une manœuvre qui interpelle les spécialistes du droit.

Par
JULIE RENSON MIQUEL

Depuis que le tribunal administratif de Toulouse a jugé illégal, le 27 février, le chantier de l'A69, la fronde des défenseurs de l'autoroute controversée entre Castres et Toulouse monte en puissance. Le 8 mars, plusieurs milliers de personnes se sont rassemblées aux abords de Castres pour défendre un projet «essentiel» pour la région.

Juste après la décision du tribunal, le ministre des Transports, Philippe Tabarot, avait jugé la situation «ubuesque», au motif que l'arrêt du chantier provoquait une «catastrophe immédiate sur un plan économique». Et annonçait son intention de faire appel et de déposer un sursis à exécution pour permettre au chantier de reprendre.

Désormais, ce sont des parlementaires locaux, partisans de l'A69, qui entrent dans la danse, sans attendre la procédure en appel pour s'opposer à la justice. Vendredi, quatre députés et sénateurs du Tarn ont annoncé à Castres le dépôt d'une proposition de loi dite de «validation», destinée à entériner la construction de l'autoroute en validant rétroactivement les arrêtés cassés par le tribunal. «On ne peut plus se soumettre à l'aléa d'une décision de justice concernant ce chantier. Nous, parlementaires, devons reprendre la

main», argue le député Jean Terlier (Ensemble pour la République), coauteur du texte avec le député Philippe Bonnecarrère et les sénateurs Philippe Folliot et Marie-Lise Housseau (Union centriste).

«Intérêt général». L'initiative est tout à fait «légale», assure Jean Terlier, avocat de profession, qui précise: «La proposition de loi de validation obéit à un certain nombre de critères [comme le fait de ne pas revenir sur une décision définitive, ne pas donner rétroactivement de fondement légal à des sanctions pénales ou encore présenter un motif impérieux d'intérêt général, ndlr], que nous considérons remplis. Si elle venait à être votée, elle serait soumise au Conseil constitutionnel.» Le but n'est pas «d'afficher une forme de mépris de l'autorité judiciaire», recadre Jean Terlier. Nous aussi en tant

que représentants du peuple, nous sommes à même de considérer l'intérêt général d'un projet.»

L'annonce de cette contre-offensive du pouvoir législatif contre le pouvoir judiciaire fait réagir les spécialistes du droit. «Les lois de validation ont généralement pour but de corriger des petits vices de procédures ayant mené à des décisions administratives, comme pour un octroi de pension de retraite de fonctionnaires, par exemple. Elles permettent de ne pas priver pour si peu un agent d'un droit», explique l'avocat Arnaud Gossement.

Ce spécialiste en droit de l'environnement s'interroge

sur l'utilité d'une telle proposition – outre l'effet «coup de communication» – dans la mesure où, pour prendre effet, elle devrait être discutée devant l'Assemblée et le Sénat avant la fin de la procédure d'appel: «Elle vise aussi à priver les opposants d'une possibilité de recours, un droit encadré par la Cour européenne des droits de l'homme. Ce qui n'est pas terrible, que l'on soit pour ou contre l'autoroute.» «Cette loi a peu de chances d'aboutir, elle ne devrait pas passer la censure du Conseil constitutionnel», estime Mme Alice Terrasse, avocate des opposants au chantier. Cette procédure exige la démonstration d'un

«Se servir de son statut de député pour passer outre une décision de justice est inquiétant dans un Etat de droit.»

Alice Terrasse avocate

impérieux motif d'intérêt général. Or, dans ce dossier, c'est justement la raison impérative d'intérêt public majoritaire (RIIPM) qui a convaincu les juges d'annuler l'autorisation environnementale.» La RIIPM, qui rejoint la question de l'impérieux motif d'intérêt général, trouve son origine dans le droit européen: la «directive habitats» sur les espèces protégées. «Se servir de son statut de député pour passer outre une décision de justice est inquiétant dans un Etat de droit», pointe Alice Terrasse, qui compare ce «passage en force» à «un 49.3». Cette proposition de loi «ne me semble pas tout à fait dans les clous», réagit la constitutionnaliste Anne-Charlène Bezzina. «L'esprit des lois de validation n'est pas de régler un cas précis, mais plutôt de prévenir des situations problématiques à l'avenir et d'éviter des contentieux à la chaîne.»

«Responsabilités». Mais Jean Terlier se dit confiant sur le fait de trouver une majorité favorable au texte ainsi que sur le timing et le contenu des conclusions du Conseil constitutionnel. «Outre le fait que le chantier est terminé aux deux tiers, que 300 millions d'euros ont été investis, que des salariés sont

au chômage et des sous-traitants dépourvus de travail, cette décision imposera une remise en état du chantier avec un coût de plus d'un milliard d'euros. L'intérêt général permet de considérer qu'il faut aller au bout des travaux et valider l'autorisation environnementale.»

L'élu peut compter sur le soutien du gouvernement. Jeudi, le ministre des relations avec le Parlement, Patrick Mignola, un proche du Premier ministre a assuré que l'exécutif prendrait ses «responsabilités» pour rendre rétroactivement légitime l'autorisation environnementale. «On considère qu'elle est d'intérêt général, c'est pour ça que l'Etat avait autorisé les travaux», a-t-il asséné. Le texte, qui promet des débats houleux sur la séparation des pouvoirs et la protection de l'environnement, pourrait trouver une place dans l'agenda parlementaire courant mai. ◀

Répertoire

annonces@teamedia.fr / 01 87 39 82 89 / 01 87 39 82 95

Disquaire achète au meilleur Prix**DISQUES VINYLES 33T - 45T - CD
TOUS STYLES TOUTES QUANTITES**

Jazz - Pop - Rock - Musique Classique - Métal - Punk - Soul - Funk - House - World - (Afrique, Antilles, Maghreb) - Reggae - Hip Hop

Gros Stocks et Collections**Contactez-nous 07 69 90 54 24****MATÉRIEL AUDIO**Platines - Hi-Fi - Amplis - Cellules - DJ - Jeux Vidéos - Consoles
Déplacement en France
avec respect des mesures sanitaires en vigueur.**Réponse très rapide PAIEMENT CASH****ANTIQUAIRE EXPERT
EN ARTS ASIATIQUES**

Achète comptant
porcelaines, statues, vases, bouddhas,
mobilier, laques, paravents....
Décorations asiatiques : corail, jade....

MAISON ALEXANDRA**06 15 02 23 98**

Déplacement Paris et Province GRATUIT sous 48 heures

Vous voulez passer
une annonce dans**Libération**

Vous avez accès à Internet ?

Découvrez notre site de prise d'annonce en ligne
<http://petites-annonces.libération.fr>**Entre-nous**

entre nous@teamedia.fr

01 87 39 80 20

**MESSAGES
PERSONNELS**

À la vie à l'amour
À nos nuits à nos jours
Aux souvenirs que nous allons nous faire
À l'avenir et au présent surtout
MERCI D'EXISTER

Je ne sais pas où va mon chemin
mais je marche mieux
quand ma main serre la tienne.

annonces légales

legales-libre@teamedia.fr

01 87 39 84 00

94 VAL-DE-MARNE**Divers
société****CPM 118**

SCI au capital de 1000 € Siège social : 11
voie Grétry 94400 VITRY-SUR-SEINE
RCS CRÉTEIL 803740513
Par décision de l'Assemblée Générale Extraordinaire du 06/03/2025, il a été
décidé de transférer le siège social au 18
rue du docteur Hénouille 94230 CACHAN
à compter du 07/03/2025
Modification au RCS de CRÉTEIL.

Libérationest habilité pour toutes
vos annonces légales
sur les départements

75-93-94

de 9h à 18h au **01 87 39 84 00**
ou par mail legales-libre@teamedia.fr**CLUB LIBÉRATION****Libération**Chaque semaine, participez
au tirage au sort pour
bénéficier de nombreux
privileges et invitations.**SPECTACLE - «Neandertal»**Un groupe de scientifiques se lance
dans une tentative de réécriture de
l'histoire des origines de l'humanité
en déchiffrant des fragments d'ADN
ancien. Vie et recherche se mêlent, et
leurs découvertes font voler en éclats
toutes les formes d'idées de pureté
raciale ou ethnique.**5 × 2 places à gagner pour le 21 mars
à 19 h 30, Théâtre de la Cité,
CDN Toulouse-Occitanie****SPECTACLE - «J.C.» et «Céline»**Voici deux drôles de héros des temps
modernes, qui questionnent avec
humour les obsessions de l'époque.
J.C., copie non conforme de Jean-
Claude Van Damme, s'attaque au sujet
acrobatique de l'argent, quand Céline
- qui rappelle et diffère de Dion -,
empoigne celui du vieillissement.**2 × 2 places à gagner pour
les 27 et 28 mars à 20 heures,
la Commune, CDN d'Aubervilliers****SPECTACLE - «Metamorphosis»**Le quatuor Third Coast Percussion
et le collectif Movement Art Is
s'unissent pour créer Metamorphosis,
qui confronte deux styles très
expressifs de danses urbaines,
le jookin' et le popping, avec des
pièces musicales de Philip Glass,
Tyondai Braxton et Jlin.**5 × 2 places à gagner pour
le 23 mars à 16 heures, salle des
concerts, Cité de la musique, Paris****SPECTACLE - «les Moments doux»**Elise Chatauret et Thomas Pondevie
posent la question de la légitimité
de la violence et des rapports de force,
avec pour point de départ le plan
de licenciement à Air France en 2015.
Entre documentaire et fiction, cette
pièce sous tension nous éclaire sur
des questions politiques brûlantes.**10 × 2 places à gagner
pour le 22 mars à 18 h 30,
Théâtre du Rond-Point, Paris**

**Offre intégrale
34,90€ par mois**
au lieu de 76,60€
prix de vente
au numéro

- Le journal papier livré chez vous
- L'accès à tous les contenus du site et de l'application

Abonnez-vous ici

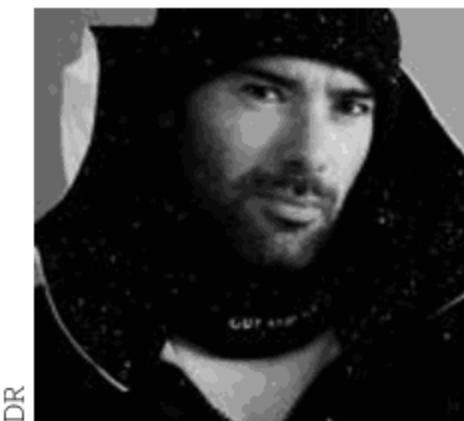
ou par téléphone
au 01 55 56 71 40
du lundi au vendredi
de 9h à 18h

Pour en profiter, rendez-vous sur : www.libération.fr/club/

IDÉES/

Fabien Clouette

«Cet individu sauvage qui choisit de passer sa vie auprès des humains est-il un “vrai” dauphin?»



DR

Le phoque You, le dauphin Zafar, les orques du «clan des Gladis»... L'anthropologue évoque dans son dernier livre le parcours singulier de mammifères marins qui, pour des raisons inconnues, cherchent le contact avec l'espèce humaine.

Recueilli par
SARAH FINGER
Dessin **CAROLINE PÉRON**

Lorsqu'il surgit en Gironde, en 2014, les surfeurs le baptisent «phoque You». Grand amateur de contacts avec les humains, ce phoque amuse les plagistes et attire les touristes. Une page Facebook lui est même consacrée; elle comptera 13 000 abonnés. Dans *Des vies océaniques : quand des animaux et des humains se rencontrent* («la Couleur des idées», Seuil, paraît ce samedi), Fabien Clouette, chargé de recherches au CNRS, anthropologue spécialiste de la pêche et des milieux aquatiques, relate les parcours singuliers de phoques, de dauphins ou d'orques avides de contacts avec les humains. Ces comportements, que d'aucuns jugent «déviants», interrogent: on ignore ce qui pousse ces grands mammifères marins à s'éloigner de leurs semblables pour venir à notre rencontre. L'impact des activités humaines sur l'univers de ces grands mammifères est-il responsable de ces comportements? Fabien Clouette s'attarde sur le cas des orques du «clan des Gladis»: entre l'été 2020 et début 2024, elles ont multiplié les contacts plus ou moins violents avec des ba-

teaux, notamment des voiliers, dans le détroit de Gibraltar. Bilan de 800 «interactions»: plus de 300 navires endommagés et quelques naufrages. Or, les orques, qui peuvent vivre jusqu'à 90 ans, ont vu les populations de thons évoluer, le trafic maritime s'intensifier. Même leur corps porte les stigmates des activités humaines: traces de filets de pêche ou de collisions avec des navires.

Une autre question se dégage de ces récits: pourquoi ces animaux provoquent-ils chez nous autant de gêne? Car l'émerveillement des premiers instants se dissipe vite: troublés par leur curiosité, parfois effrayés par cette soudaine proximité, les humains se trouvent confrontés à des cohabitations délicates, des problèmes logistiques, des contradictions éthiques. Ainsi, le phoque You, coupable de contacts parfois brusques, devenu «trop joueur», a rapidement contrarié nos usages de la plage. En 2015, les autorités interviennent et organisent sa capture. Après trois mois d'isolement, il est «ré-ensauvagé». Si proche... Trop proche?

Vous écrivez que les rencontres avec de grands mammifères sont plus aisées dans les océans qu'à terre, car en mer, ils s'approchent plus volontiers de nous. Pour-

tant, nos liens avec les mammifères marins s'inscrivent à l'ombre des baleinières...

La chasse à la baleine a profondément marqué nos relations avec les mammifères marins mais, depuis l'instauration du moratoire international dans les années 80, de nouvelles générations d'animaux ont pu évoluer sans subir cette pression. Si l'on réfléchit aux cultures de ces mammifères, on peut imaginer qu'avec ce moratoire, la crainte des humains s'est moins transmise. De plus, le milieu joue un rôle important: nous sommes souvent lents et malhabiles en mer quand les mammifères marins y sont rapides et précis, davantage en maîtrise de l'interaction, et capables d'y mettre fin par la fuite quand ils le veulent.

Vous décrivez les parcours du phoque You et du dauphin Zafar qui ont choisi de côtoyer, durant plusieurs années, l'espèce humaine. Pensez-vous qu'ils aient développé une dépendance à notre égard?

Les naturalistes parlent d'imprégnation, notamment pour You, qui aurait trop vécu auprès des humains lors de ses premières années pour devenir pleinement phoque. Un séjour à l'isolement en centre de soins, puis un relâcher au sein d'une colonie auraient

recadré les frontières de son espèce, en quelque sorte. Pour Zafar, c'est plus complexe: il correspond au phénomène récurrent des dauphins solitaires, régulièrement appelés «ambassadeurs», comme s'ils portaient un message pour les humains.

Dans les deux cas, se pose la question de la singularité de l'individu par rapport à ce que nous savons ou considérons d'une espèce. Cet individu sauvage qui choisit de passer sa vie auprès des humains est-il un «vrai» dauphin? L'hypothèse scientifique la plus répandue est celle de l'exclusion du dauphin solitaire par ses congénères. Mais en retracant les biographies de ces animaux singuliers, on voit que les causes qui les rapprochent de nous s'avèrent plus complexes.

A propos des orques du «clan des Gladis», qui ont causé le naufrage de plusieurs voiliers, vous évoquez le «fantasme d'une nature qui se défend». Quelle est votre analyse concernant leur comportement?

Même s'il y a des débats entre scientifiques, on pense qu'il s'agit pour ces orques d'un simple jeu, voire d'une mode, un phénomène qui passera comme il est apparu, sans qu'on y comprenne quoi que ce soit! Ce qui me semble intéressant, c'est l'intensité de ce fan-





Méditations sous-marines pour un monde nouveau

Dans son livre «Non-noyées», la poétesse afroféministe Alexis Pauline Gumbs appelle les «mammifères marins» à la rescoufle pour prendre soin de soi et des autres, et trouver des formes efficaces de lutte.

«Pourrions-nous, aujourd'hui, évoluer et échapper aux filets qui nous capturent, cette technologie conçue à la fois pour nous saisir et nous garder?» La question posée par Alexis Pauline Gumbs, «poétesse féministe noire et semelle de trouble queer», mais aussi «apprentie mammifère marine», vaut à la fois pour les baleines et (de façon plus métaphorique) pour toutes les personnes prises dans des pièges qui les empêchent de s'émanciper et de vivre libres. Mais pour ce qui est des réponses, il revient uniquement aux cétacés et à «toutes» les mammifères qui peuplent mers et océans (dans ce livre, le féminin l'emporte sur le masculin) de nous les suggérer. Tout est dans le titre de l'ouvrage: *Non-noyées: leçons féministes noires apprises auprès des mammifères marins*. Et dans cette annonce liminaire: «Les mouvements pour la libération noire, pour la libération queer, pour la justice handie, pour la justice économique, pour la justice raciale, pour la justice de genre sont au cœur des méditations que l'on trouvera dans ce livre.»

Soi. *Non-noyées...* est un recueil de 19 méditations qui se croisent et sont autant d'invites, de «Ecoute» à «Prends soin des dons qui te sont faits», en passant par des mots d'ordre massue («Mets fin au capitalisme») et des surprises («Respecte tes che-

veux»). Son originalité ne tient pas dans ses présupposés: le capitalisme est un système extractiviste qui épouse les milieux naturels et les êtres vivants, en commençant par les plus vulnérables. Dès lors, deux choses s'imposent: prendre soin de soi et des autres, et trouver des formes efficaces de lutte. Ce qui est nouveau, c'est la voie ouverte pour y parvenir: dans une sorte de biomimétisme poétique, il s'agit de s'inspirer des techniques de (sur)vie développées par d'autres espèces. A commencer par l'art de retenir sa respiration: «Les adaptations que les mammifères marins ont réalisées en matière de respiration sont peut-être pour nous parmi les plus pertinentes à observer, non seulement pour notre survie dans une atmosphère que nous avons polluée et sur une planète où nous avons provoqué la montée des océans, mais aussi pour notre vie consciente, et pour notre relation attentive les un-e-s aux autres.»

Le monde animal devient un modèle à suivre autant qu'un miroir critique de nos propres attitudes. Par exemple sur le modèle familial: «Par ses lois et par les histoires qu'elle se raconte, notre société encourage les unités familiales restreintes et isolées, et promeut un Etat anti-social peu enclin au soin», écrit Gumbs juste après avoir demandé: «Sommes-nous prêt-e-s à ce que les dauphins remplacent la famille patriarcale?» Un peu plus loin, elle parle justement des dauphins «Spinner» qui multiplient les rotations en sautant au-dessus de l'eau: «Avec des groupes pouvant atteindre jusqu'à 3000 individus, dans une magnifique pratique de la promiscuité, [...] la définition de la famille chez

ces dauphins semble tenir en une formule: celles qui sont là.»

Pensée. On se plonge dans ce livre comme on fait une initiation à la plongée sous-marine, en acceptant de perdre ses repères et de ne pas tout comprendre des oracles qui nous sont délivrés. Dans les mille adresses à la première personne: quand Gumbs dit «je t'aime», «il me semble que moi aussi je te connais», ou «j'aime les parts de toi auxquelles personne n'accorde d'importance», à qui parle-t-elle: à elle-même, aux baleines et aux loutres, ou bien à nous qui la lisons? Ce trouble nous place avec

les animaux dans une égalité de conditions: à l'heure où les philosophes de l'école cherchent à nouer des liens entre humains et non-humains, voilà qui tombe à pic.

Cette pensée étrange et poétique, animée par le souvenir de ses «ancêtres shinnecock [autochtones de la côte est des Etats-Unis, ndlr] qui entretiennent une relation sacrée avec la baleine franche de l'Atlantique depuis des siècles», est aussi nourrie de nombreuses données scientifiques dont Gumbs souligne à la fois le sérieux et les limites, tant il est difficile d'observer certaines de ces bêtes qui vivent en profondeur et savent se rendre indétectables aux appareils de mesure humains. Capacité magnifiée par l'autrice, qui voit dans l'aptitude à la fluidité une façon à sortir des catégories attendues et des classifications établies sans pour autant perdre son droit à vivre, avec les autres. Elle ne cesse d'ailleurs de le clamer: «Ce que je veux, c'est que nous respirions ensemble.»

THIBAUT SARDIER

tasme que vous évoquez. Notre société s'attache au symbole d'une résistance sauvage qui nous dépasserait. Les existences de ces animaux défient nos capacités de mesure et nous forcent souvent à louvoyer du côté de la fiction pour en faire récit. On ne sait plus si c'est cette réalité démesurée - à commencer par la taille colossale de certains de ces animaux - qui inspire nos récits humains, ou si ce sont plutôt nos récits qui projettent nos fantasmes. L'idée d'une nature qui se défendrait, et d'une internationale des espèces ligées contre les effets de l'anthropocène, reste une belle fiction.

Face à ces mammifères marins aux comportements inexplicables, la plupart des scientifiques conseillent de se tenir à distance et d'éviter d'interagir. Pensez-vous également qu'il faut respecter la frontière naturelle qui nous sépare des animaux sauvages?

La question de l'approche pose celle de l'accès: qui resterait

tenu à distance, et qui pourrait approcher ces animaux, seraient légitime à intervenir? On comprend que les scientifiques aient ce «privilege», mais d'autres le réclament: ONG, tour operators de whale watching... Pour certains scientifiques, il faut entrer en contact, pratiquer des biopsies, placer des balises, «envahir» la bulle du cétacé pour mieux le connaître.

Pour d'autres, s'approcher et risquer de blesser un individu, c'est mettre en péril la colonie. Nos contradictions sont profondes, avec un discours ambivalent entre attirance pour la rencontre avec l'animal et consigne officielle de mise à distance. Ces mammifères marins qui agissent «contre-nature» défient le regard humain. Refuser le contact s'avère impossible, car il n'y a pas de frontière étanche entre la nature et la société des humains. Mais provoquer à tout prix ce contact paraît aberrant, car une telle démarche, désormais illégale, relève potentiellement du harcèlement d'espèces protégées. ▶



DES VIES
OCÉANIQUES
FABIEN
CLOUËTTE
Seuil,
240 pp., 22 €.

IDEES/



SI J'AI BIEN COMPRIS...

Par
MATHIEU LINDON

La Trump Connection

Quand Donald se limitait aux Etats-Unis, c'était déjà rude. Mais s'il s'agit de faire le monde entier «great again», ouille ouille ouille.

Si j'ai bien compris, en Europe, on se réveille tous les matins pour apprendre que Donald Trump a décrété ceci ou cela pendant la nuit, et c'est comme si l'était le père Noël de l'extrême droite du continent qui trouve tous les jours des cadeaux

dans ses petits souliers. Il en a plein la hotte, et nous le dos – mais ses alliés quels qu'ils soient peuvent-ils vraiment se fier à lui ? Si des sénateurs et des représentants ont été élus grâce à lui, ou malgré lui, ou indépendamment de lui, le vrai vainqueur de novembre der-

nier, c'est Donald Trump lui-même qui depuis fait fait fait ce qui lui plaît plaît plaît. Il ne trouve pas tout mauvais dans le wokisme, en tirant les leçons à sa manière : tout pour les gentils, rien pour les méchants. Evidemment, chacun n'a pas la même vision des gentils et des méchants, et ce n'est pas pareil quand on est une minorité qui se défend ou une majorité qui attaque, une minorité opprimée ou une majorité pas silencieuse, mais tonitruante. Donald Trump est l'apôtre du wokisme pour tous, sauf pour les vrais wokistes qui n'ont plus aucun droit à rien puisqu'ils ont perdu les élections. Il paraît que c'est maintenant comme ça, la démocratie. Il se trouve aussi dans la position paradoxale de vouloir en même temps fermer les frontières et les étendre, puisque... le Canada, le Groenland, le golfe d'Amérique. Et bientôt le Mexique ? Parce que la meilleure manière de régler la question des immigrés, c'est d'en faire des Américains de souche. Le Canada sera peut-être

le 51^e Etat d'Amérique, mais peut-être y en aura-t-il 60, 70, 100, à la fin du mandat de Trump, autant que le réclame «la sécurité nationale» qui ne tient guère compte de la sécurité internationale. On a eu notre petit Emmanuel-Jupiter qui ne fait plus d'étincelles, alors que les Américains ont leur Zeus maximo qui manie la foudre à bras pas raccourcis. Il est si puissant que, pschitt, ça n'existe plus le dérèglement climatique, hormis la foudre suscite et la tornade sur les fonctionnaires. Nous, on hésite à faire payer les riches, alors que Trump fait s'écrouler Wall Street pour que l'Amérique soit *great again*. Mais il fredonne à ses amis milliardaires un refrain bien de chez nous que Maurice Chevalier avait popularisé : «*Dans la vie faut pas s'en faire/[...]. Toutes ces petites misères, seront passagères. / Tout ça s'arrangera.*» Car c'est bien pour que les milliardaires soient encore plus milliardaires qu'il faut en passer par là, parole de milliardaire. On peut

accorder une circonstance atténuante à Donald, comme dans les procès : était-il entièrement responsable quand il a pris telle ou telle décision ? La Cour suprême lui a d'ailleurs accordé une irresponsabilité. Il a un aspect un peu zombie qui le rend malgré tout moins antipathique et sans doute moins dangereux que son vice-président. De sorte que J.D. Vance a peu de chances d'être élu, et donc Donald Trump de bonnes raisons de craindre pour sa vie, car la meilleure chance du zélé vice-président de monter plus haut est d'éviter une élection supplémentaire.

Le Président est dans une telle position de pouvoir qu'il pourrait faire des choses extraordinaires, mais en bien. C'est vraiment du gâchis. D'autant qu'il guignera le Nobel de la paix, comme Barack Obama. On le voit bien faire pression sur le jury d'Oslo : «Donnez-moi le prix ou je déclare la guerre à la Norvège.» Et pourquoi s'arrêter à la paix, alors que lui sait très bien quelle imposture est la science et ne mériterait-il pas aussi les Nobel de médecine ou de physique ? Et il a également écrit un livre sur l'art du deal dont le secret semble qu'il n'y a pas de deal pour les plus forts. Si j'ai bien compris, ces wokistes paraissent avoir l'ambition de le spolier du prix Nobel de littérature. ➤

HÔTEL EUROPA

Par TERREUR GRAPHIQUE





POINTS DE VIE

Par

EMANUELE COCCIA

Philosophe, maître de conférences à l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS)

Appartenir à une culture, c'est savoir que l'on est bâtard

Plus que jamais, dans ce monde où les plateformes permettent à tous les peuples de communiquer, il est temps de se souvenir que chaque culture n'est que la métamorphose inconsciente d'une culture passée avec laquelle elle est entrée en contact.

L'anthropologie du siècle dernier nous a légué deux belles idées. Pour comprendre une culture, il est nécessaire de se concentrer sur les histoires qu'elle raconte à elle-même et aux autres: ses mythes. Mais les mythes de chaque culture ne sont jamais des récits originaux. Ils ont la même structure et la même nature que les rumeurs ou les ragots: ce sont des versions d'histoires que nous avons entendues d'autres personnes, et que nous avons transformées dans l'acte même de les transmettre.

C'est pourquoi chaque culture n'est que la transformation, la métamorphose inconsciente d'une culture passée ou contemporaine avec laquelle elle est entrée en contact: chaque culture est toujours un bobard sur d'autres cultures. Et comme pour comprendre combien de personnel s'exprime dans la version d'un potin qu'un ami nous raconte, il faut le comparer à d'autres versions, ainsi l'on ne peut saisir l'élément idiosyncrasique d'une culture que par un exercice de comparaison. Inversement, parce que chaque peuple se définit par des histoires de seconde main, qui recyclent et déforment d'autres histoires,

connaître une culture signifie toujours écouter la voix ventriloque d'autres peuples et d'autres identités. Contrairement à l'opinion romantique qui a donné naissance à l'idée de folklore, l'ethnographie nous rappelle qu'il n'y a pas dans les cultures des peuples d'expression immédiate et directe d'un fantomatique esprit populaire. Appartenir à une culture ne signifie pas posséder une identité ni pouvoir afficher une forme de pureté indigène, mais savoir que l'on est bâtard et métis, constitué de fausses vérités dont on ne connaît pas l'origine précise. Toute conscience de soi d'un peuple est une forme de contemplation oblique des autres peuples.

Il est urgent de se souvenir de ces idées aujourd'hui, car les brumes d'un nouveau romantisme ethniciant ont pris en otage la quasi-totalité du monde culturel et politique, au point de considérer les cultures comme des entités ontologiquement séparées, autonomes et distinctes depuis la nuit des temps. Mais c'est surtout important parce que nous vivons dans un monde qui a créé des plateformes permettant à tous les peuples de communiquer, d'introduire des idées, des symboles et des concepts les uns dans le corps des autres. Bien sûr, cet échange de ragots n'est pas équilibré, il ne ressemble pas du tout à un rituel de commerce équitable et solidaire.

Mais le résultat de ces technologies est que, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, une forme de continuité trans-ethnique et transculturelle a été créée: le monde entier partage des références, des idées et des questions similaires en temps réel, même si chaque peuple ou minorité donne des réponses différentes. Ce que nous appelons l'espace numéri-

que est une technique de conjonction et de combinaison circulaire de toutes les cultures, un musée à ciel ouvert qui renverse et réinterprète perpétuellement l'histoire de tous les peuples. Face à cette réalité, il est inutile et même hypocrite de se plaindre des effets de l'homologation ou de prêcher un retour à des cultures pré-modernes autonomes et imperméables.

Après ce qui s'est passé, il n'existe plus de culture liée à un seul peuple ou à un seul territoire: il n'existe qu'un seul pidgin bâtard et impur, que tout le monde maîtrise désormais. Il est inutile de continuer à parler de culture française, italienne ou américaine, mais aussi de cultures indigènes ou propres aux Premières Nations: toute l'humanité a aujourd'hui une culture

unique, hétérogène, complexe, immensément diversifiée, mais continue et unifiée.

L'humanité peut être divisée politiquement, mais pas culturellement: la culture est un espace de mélange, d'hybridation et non de division ontologique. Les universités et les musées devraient s'adapter à cette nouvelle situation.

Au lieu de préserver les fétiches des distinctions politiques du XXI^e siècle, à un moment où la plupart des nations de l'échiquier géopolitique traditionnel se révèlent être des formes collectives de criminalité organisée légalisée, il est nécessaire d'affirmer la volonté et la nécessité de parler cette nouvelle langue franque, qui n'appartient à personne et que personne ne peut revendiquer, car elle est en perpétuelle transformation, dans

l'échange constant de ses gènes, dans le changement de ses règles, de ses canons.

Au lieu de continuer à prolonger les fantômes de la culture du XXI^e siècle, nous pourrions imaginer les universités et les musées comme des laboratoires de ce nouveau cocon culturel qui ne cesse de brouiller les archives, de déformer l'ADN des peuples pour pouvoir imaginer un avenir commun. ▶

Erratum Une erreur a transformé l'*«absurdité aiguë»*, mal de l'époque décrit par l'écrivaine Jakuta Alikavazovic, dans sa chronique du 8 mars, en *«absurdité aiguë»*. Toutes nos excuses aux lecteurs et à notre chroniqueuse. Retrouvez cette chronique en accès libre sur *Libération.fr*



ADRIEN SELBERT/AGENCE VU

Foot Series 8, New York, 1982, par Hiro (ci-contre).

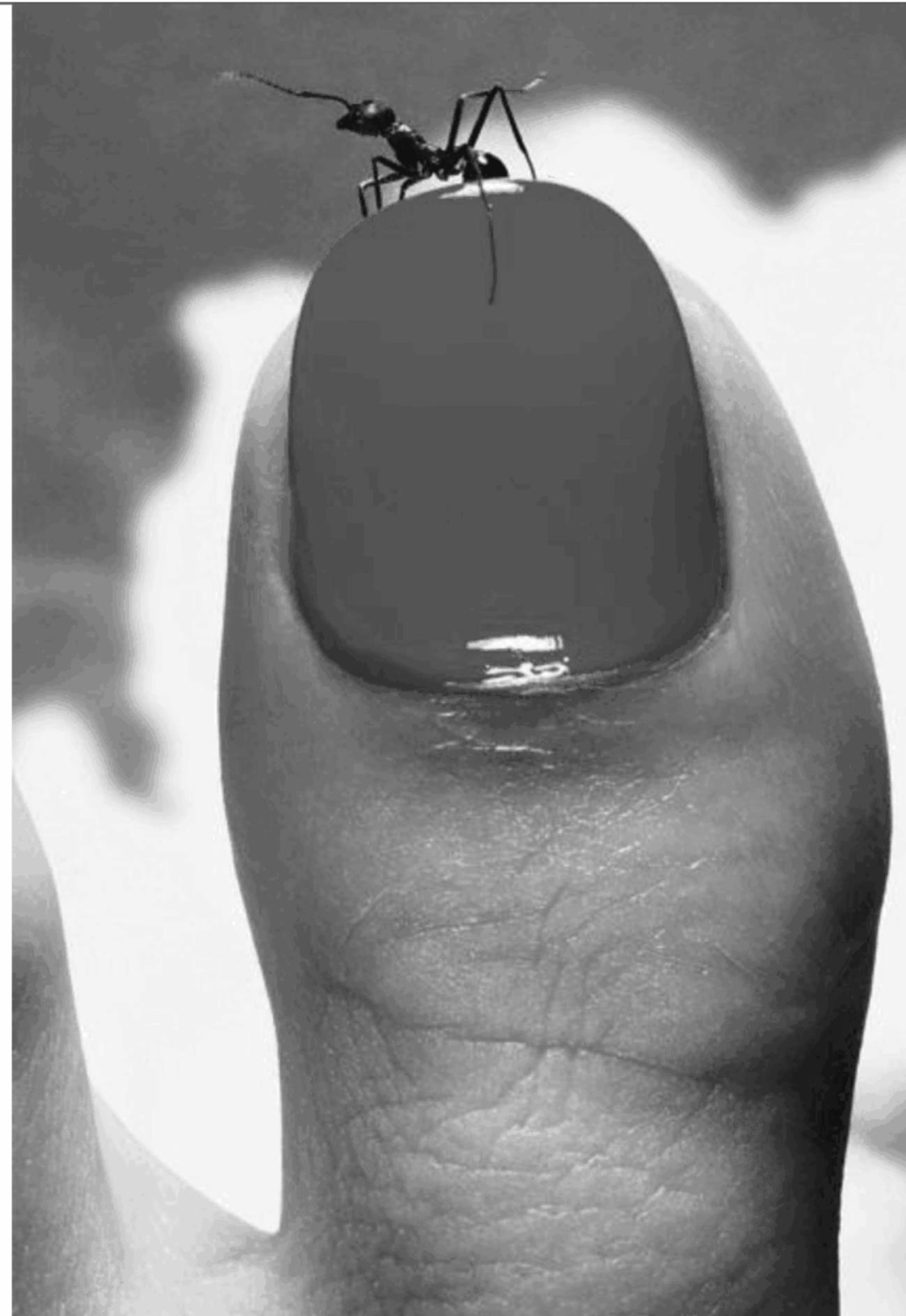
Image tirée de Toiletpaper n°10, 2014 (au centre).

New Jersey, 1973 par Walter Chandoha (à droite).

Prenez un perroquet aux plumes bleues. Ajoutez deux tranches de pastèque bien rose, mélangez avec un peu de vernis à ongles rouge et garnissez le tout d'un œuf au plat jaune vif. Secouez ensuite tous ces ingrédients dans un shaker et vous obtiendrez la dernière exposition de la Villa Médicis, «Chromotherapia», un show pimpant avec des chiens marrants, des chats tout mignons, des cowboys noirs et plein de filles sexy, signé par l'actuel directeur de la Villa, Sam Stourdzé (*lire ci-contre*), et la superstar de l'art contemporain Maurizio Cattelan.

«Je ne me considère absolument pas comme un commissaire d'exposition, ni comme un artiste et je ne me prends surtout pas pour quelqu'un de sérieux, tempère le trublion italien. Mais parfois j'ai des idées... Et les idées toutes seules dans leur coin n'existent pas...» Voilà pourquoi, dans l'Italie de Giorgia Meloni, il cosigne cette exposition aussi pétillante et colorée qu'un Aperol Spritz avec un titre en forme de clin d'œil à l'album *Chromakopia* du rappeur Tyler, the Creator. «Dans les temps sombres où nous vivons actuellement, la couleur est aussi nécessaire qu'un shoot d'héroïne. On a besoin d'oublier les problèmes quotidiens, on a besoin de penser à autre chose qu'à l'état actuel du monde. Oui, les chats vont sauver la planète», fanfaronne Cattelan. Grande silhouette vêtue de noir, l'artiste dit adorer porter du rose ou du bleu. «Ma cuisine est toute jaune», assure-t-il.

«Chromotherapia» a aussi pour but d'inscrire l'iconographie de *Toiletpaper* – le magazine que Maurizio Cattelan a créé avec son comparse photographe Pierpaolo Ferrari – dans une famille artistique pop et dans une histoire de la photographie commerciale. Sensible au «déluge» visuel des magazines, d'internet et des réseaux sociaux, l'artiste provocateur se compare à un «lave-linge» dans le- •••



COURTESY OF Y. HIRO WAKABAYASHI



«Chromotherapia» Tu enchanteras dans la couleur

Pop et bariolée, légère, inscrite dans les codes déjà explorés par la revue «Toiletpaper», l'expo coordonnée à Rome par Sam Stourdzé et Maurizio Cattelan fait alterner artistes majeurs, jeunes talents et pionniers du genre.

Par
CLÉMENTINE MERCIER
Envoyée spéciale à Rome

••• quel entrent les images comme les vêtements sales pour en ressortir plus étincelants. En effet, *Toiletpaper* évoque, recycle et pastiche, depuis dix ans, le style des grandes signatures de la photographie de mode. «*Toiletpaper a de nombreux ancêtres dans l'histoire de la photographie*, admet-il. Guy Bourdin en est le maître absolu.» Au cœur du parcours, le gros plan d'un visage féminin aux lèvres rouges dont les yeux sont cachés par des mains aux ongles vermillon, signé Guy Bourdin, est accroché sur un papier peint quasi similaire, avec des ongles longs comme des griffes, signé *Toiletpaper*. L'écho entre les deux images illustre bien ce que le magazine doit au regard piquant de Guy Bourdin, photographe de mode mythique des années 70.

Champignon et chats mignons

Avec une vingtaine de numéros à son actif, le magazine italien signe aujourd'hui des pochettes de disque, édite des calendriers, des savons, des ustensiles de cuisine, ainsi que des numéros spéciaux en invitant des photographes proches de son esthétique. Ces derniers – l'Américaine Alex Prager, les Britanniques Martin Parr et Miles Aldridge, œil de *Vogue Italie* – se retrouvent ainsi dans l'exposition, qui sème volontairement la confusion entre les photographes qui ont inspiré *Toiletpaper* et les images véritablement créées par le duo Cattelan-Ferrari. Rappelons ici que cette esthétique pop rencontre un grand succès puisque *Toiletpaper* est devenu une agence de décoration et de publicité prisée, signant des campagnes pour Kenzo, Lavazza, Costume National, Nike ou Diesel... A Milan, on peut même dormir dans une chambre *Toiletpaper* à la décoration baroque. Via Balzaretti, où se trouve le siège de l'agence, les façades des immeubles sont peintes de couleurs vives et de motifs dans le style clinquant du magazine.

Pour autant, à Rome, à la Villa Médicis, il ne faut ne pas s'attendre à un parcours scientifique sur les origines de la photographie couleur... «Chromotherapia», au sous-titre en forme de slogan publicitaire (*«la photographie couleur qui vous fait du bien»*), aligne plutôt les coups de cœur et surfe sur le kitsch, le bizarre et le sur-



COURTESY OF TOILETPAPER

IMAGES //



WALTER CHANDOHA ARCHIVE

réalisme pop avec des auteurs reconnus tels que Pierre & Gilles, Erwin Blumenfeld ou Hiro, photographe amérino-japonais qui signe un éblouissant gros plan d'orteil verni rouge avec une fourmi...

Spaghettis et chewing-gum

L'exposition met cependant en lumière des photographes plus confidentiels, des précurseurs et des jeunes talents. A l'entrée, un ravissant homard et un champignon rouge pétard, immortalisés par la pionnière Madame Yevonde, ancrent l'esthétique publicitaire couleur dès les années 30. La suffragette excentrique Yevonde Middleton, redécouverte récemment, avait même inventé un procédé original pour ses portraits et natures mortes surréalistes. Dans la seconde salle, place à d'adorables félin ahuris, dignes des plus beaux calendriers des postes, signés Walter Chandoha, photographe américain mort en 2019, nouvelle coqueluche des festivals photos. «*On a tous besoin de calendriers avec des chats!*» plaide Maurizio Cattelan.

A la fin de l'expo, le mouvement Black Vanguard -jeune

génération de photographes noirs – bouscule les codes de la représentation du corps noir : Adrienne Raquel glamourise des filles féministes et Ruth Ginika Ossai revisite le studio traditionnel africain en hommage à ses racines nigérianes. «*Je ne connaissais pas cette photographie*», jure Ruth Ossai face à un beau gosse recouvert de spaghettis signé *Toiletpaper*, photo étrangement semblable à un de ses propres clichés où un jeune homme noir est prisonnier d'un filet de pêche.

En jouant à fond – un peu trop parfois – sur les clichés de la femme fatale, de la malbouffe et des animaux mignons, *Chromotherapyia* tisse des rapprochements entre les auteurs avec un mauvais goût assumé. Sucrée et colorée, l'expo se mâchonne comme un chewing-gum. Tiens, Alex Prager a photographié une grosse bulle de chewing-gum. Ça fait «plop», ça colle et ça passe. ▶

CHROMOTHERAPIA, LA PHOTOGRAPHIE COULEUR QUI VOUS FAIT DU BIEN. Jusqu'au 9 juin 2025 à l'Académie de France à Rome.

A la Villa Médicis, une multiplication de projets au nom de l'ouverture

L'institution romaine, sous la tutelle du ministère de la Culture, s'est récemment appuyée sur de nombreux partenariats privés pour développer ses activités.

Dans la cour d'honneur, une troupe de régisseurs remballe les projecteurs roses du vernissage de «*Chromotherapyia*», l'exposition toute en couleur de Sam Stourdzé et Maurizio Cattelan. Menés par des guides, des groupes de visiteurs ébahis déambulent au milieu des jardins. La cafétéria vrombit du bruit des percolateurs. En ce matin ensoleillé de mars, la Villa Médicis, siège de l'Académie de France à Rome, a l'air d'une ruche, conformément au souhait du directeur nommé il y a cinq ans, Sam Stourdzé (candidat à sa succession cet été), qui a voulu la «*remettre en mouvement afin qu'il s'y passe en permanence quelque chose*». Le «*mouvement*» se voit d'abord dans la popularité des artistes invités aux événements (Maurizio Cattelan, Annette Messager, Juliette Armanet ou

Eddy de Pretto, qui ont fêté la Saint-Valentin et la gastronomie française avec des crêpes Suzette). Mais il se mesure surtout à l'augmentation du nombre de résidences courtes, qui ont pour but de dynamiser le brassage. Si seize pensionnaires effectuent toujours les traditionnelles résidences d'un an, la Villa a augmenté le nombre de séjours plus courts – une soixantaine par an. Sélectionnés sur dossier pour développer un projet de recherche, ces résidents d'un nouveau type bénéficient eux aussi d'une dotation. Depuis 2022, il existe même une résidence culinaire. Un programme intitulé «*Réenchanter la villa*», dont la maison de luxe Fendi a assuré la direction artistique, a commencé à transformer les lieux. Des tapisseries contemporaines (Sheila Hicks, Sonia Delaunay, Louise Bourgeois), prêtées par le Mobilier national, ornent les murs des salons d'apparat. Depuis peu, un nouveau décor jaune et vert pétard, signé India Mahdavi, est aussi visible dans les chambres. En 2025, sept chambres d'hôtes refaites par des architectes et des designers, en collaboration avec des métiers d'art français et italiens, seront dévoilées.

Pour assurer ses ambitions, la Villa Médicis, établissement public sous tutelle du ministère de la Culture, a récemment multiplié les partenariats privés – sur 11 millions d'euros de budget, 55% proviennent d'une dotation de l'Etat et 45% des ressources propres. «*Tous les nouveaux projets ont été financés par le privé*», défend Sam Stourdzé. Ces mécènes apportent aussi de nouveaux publics car ils arrivent avec leur communauté.» Tout récemment, la Fondation Diptyque s'est engagée à financer une résidence de jardinier (six jardiniers travaillent déjà à la Villa). Cette présence parfois voyante des partenaires – une quarantaine – a pu faire grincer des dents les pensionnaires. Mais ce système a aussi permis de réduire la location d'espace, pour des mariages notamment, assure le directeur, ex-pensionnaire lui-même. Pour sortir davantage la Villa de sa confidentialité, il accueille également 300 jeunes de lycées professionnels et agricoles français, qui placent sur les métiers d'art et passent désormais une semaine à Rome dans le cadre de «*Résidences Pro*».

CL.M.

IMAGES/

Expo / «Revoir Cimabue» au Louvre, saint et sauf

Le musée parisien met à l'honneur la restauration de la célèbre «Maestà» et consacre un chemin initiatique vers le XIII^e siècle italien. Une redécouverte racontée comme une enquête, entre les mystères résolus et ceux qui persistent.

A quoi tient la postérité? En partie, à quelques vers écrit par Boileau, arbitre des formes: «Enfin Malherbe vint, et, le premier en France/Fit sentir dans les vers une juste cadence.» Quelques siècles plus tôt, Dante écrit dans la *Divine Comédie*: «Cimabue se crut, dans la peinture/Maître du champ, mais on crie pour Giotto/Tant que de lui, la gloire s'obscurcit.» Dans l'histoire de l'art, surdéterminée par l'idée fausse de progression, ces vers qualifient la hiérarchie entre les deux peintres. La star du naturalisme naissant, c'est Giotto (1266 ou 1267-1337). «Il est de tradition d'ouvrir un nouveau chapitre» avec lui, résume E.H. Gombrich. Les Italiens ont toujours considéré qu'avec ce grand peintre commence une époque artistique tout à fait nouvelle. Se demandant comment un homme ou une femme se tiendrait et réagirait naturellement dans une situation décrite par la Bible ou tout autre texte, il «crée l'illusion comme si l'épisode sacré se déroulait vraiment devant nos yeux». Les saints ont soudain les pieds sur terre. Ce sont (presque) des hommes comme les autres. Giotto devient, au Moyen-Age, le premier peintre de la vie moderne. Mais qu'en est-il de son ainé d'une génération, Cimabue, né à Florence en 1240 et mort à Pise en 1302?

Beauté des indices

Au Louvre, dans une salle de taille modeste, la postérité dantesque est inversée. La restauration de la *Maestà* de Cimabue (1280-1285), Vierge en majesté avec saint fiston, entourée de six anges aux nez similaires, met l'œuvre au centre d'un chemin initiatique consacré à l'artiste et, à travers lui, au XIII^e siècle italien. Le *Saint François d'Assise* de Giotto, l'un des piliers esthétiques du musée, est posé à sa droite, en retrait, et soudain, rafraîchie devant lui tel un oiseau tombé du nid, la gloire de Cimabue s'éveille, comme un antique second rôle tirant, par ses qualités, la couverture à lui; ou plutôt, le tissu de la Vierge. La restauration a rétabli sa légère transparence rose et bleue enveloppant les bras et les cuisses de cette

femme hiératique et joufflu, flottant ferme entre le monde byzantin qui s'en va et le monde de la Renaissance qui vient. Les catholiques entrent ici dans la zone d'ambiguïté: ils dévoilent ce qu'ils prétendent masquer et ils se servent des images saintes et des couleurs pour ça. C'est la religion du désir.

Le chemin vers la renaissance muséale de la *Maestà* est organisé selon les mêmes principes que les deux expositions du même type qui l'ont précédée: celles consacrées à la *Vierge au chancelier Rolin* de Van Eyck, puis au *Gilles de Watteau*. Il s'agit, à chaque fois, d'un polar esthétique: un itinéraire fondé sur les révélations apportées par les restaurateurs, sur les mystères qu'ils résolvent et sur ceux qui persistent. Le visiteur-détective, Marlowe de l'Art, est guidé vers le faucon maltais par la beauté des indices et la rigueur des hypothèses. Le tableau a été peint vers 1280-1285. Les recherches récentes ont mis à nu les vestiges de trois anneaux en fer forgé. Ils indiquent que le tableau ne devait pas être placé sur un autel, mais suspendu et incliné de façon à être vu du sol sans effort. Il se trouvait dans l'église San Francesco de Pise. On doit comme souvent à Vivant Denon, le pillard érudit et méticuleux de Napoléon, le cavalier du Louvre, de l'avoir rapporté en France, en 1812, avec le tableau de Giotto. Qui dira les bienfaits rétroactifs de l'appropriation culturelle? Lire ou relire *Point de lendemain*, de Vivant Denon: «Madame de T... semblait avoir quelques projets sur ma personne, mais sans que sa dignité fût compromise. Comme on le verra, (elle) avait des principes de décence auxquels elle était scrupuleusement attachée.» De même, la Vierge de Cimabue. Elle a une petite moue, du menton, un nez fort et droit, de longs yeux en amande aux pupilles vertes. D'admirables petites scènes latérales lui font un cortège épique. La restauration lui met le rose aux joues.

Elle a ses mystères. Ainsi, autour d'elle, le tissu recouvrant son trône et le superbe encadrement sur lequel sont peints en rouge des caractères d'origine mame-

louk, à l'origine destinés à célébrer la gloire d'un sultan (*al sultan*), d'un roi (*al malik*). Les mêmes caractères figurent sur un gobelet syrien, dit aux joueurs de polo ou aux cavaliers, datant de la seconde moitié du XIII^e siècle. On le découvrit, muré dans l'autel d'une église d'Orvieto, lorsqu'on détruisit celle-ci en 1899. Comment et quand cet objet avait-il atterri là? Le catalogue développe une hypothèse: il aurait été pris lors de la neuvième croisade, soit par un futur pape, soit par le roi d'Angleterre, l'un et l'autre ayant ensuite séjourné dans la ville. Il aurait ensuite été offert à une riche famille locale, les Aldobrandeschi, qui en aurait fait don à l'église à l'occasion des travaux d'extension de celle-ci. Baudelaire avait raison, les objets inanimés ont une âme, et même plusieurs: les âmes de ceux qui les ont créés, volés, transportés, offerts, cachés, exhumés, comparés. Les caractères du gobelet enluminent également la Vierge. Ils signifient juste assez pour qu'on sente qu'ils ne sont pas que décoratifs, mais ils ne signifient pas assez pour qu'on puisse en déchiffrer le sens.

Corps mystiques

L'exposition s'ouvre sur une croix peinte sur carton collé, datant de 1240-1250 et de sublimes madones du XIII^e siècle. On croise un Christ en lamentation, saint Georges, sainte Catherine d'Alexandrie: chemin de croix historique et esthétique vers la Madone centrale. Les tableaux, les objets reflètent les questions de l'époque: la sagesse a été révélée en arabe, en grec, en hébreu, mais quelle langue parlait-on au paradis? Quel était l'alphabet des anges? Des sourcils et des phalanges apparaissent sur les corps mystiques. Le ciel naît au réel, au sensible. A droite, un petit tableau est l'autre clou de l'exposition: *la Dérisson du Christ*, peint par Cimabue vers 1285-1290. A l'époque, cette scène de passion était rarement peinte. Les visages et les gestes des bourreaux s'animent, ne se contentent plus de figurer: les passions s'installent. Tel un sabre laser, une épée d'un rouge vif fend le cœur de l'œuvre pour frapper la tête du Christ. Découverte en 2019, la peinture sur bois dormait dans l'ombre d'un couloir conduisant à une cuisine d'une maison de Compiègne. Elle appartient à un ensemble de huit tableaux donnant à voir la vie de Jésus. Cinq d'entre eux ont disparu. Où sont-ils? Adèle Blanc-Sec, l'héroïne de Tardi, devrait enquêter.

PHILIPPE LANÇON

REVOIR CIMABUE, AUX ORIGINES DE LA PEINTURE ITALIENNE,
au musée du Louvre (75 001), jusqu'au 12 mai.





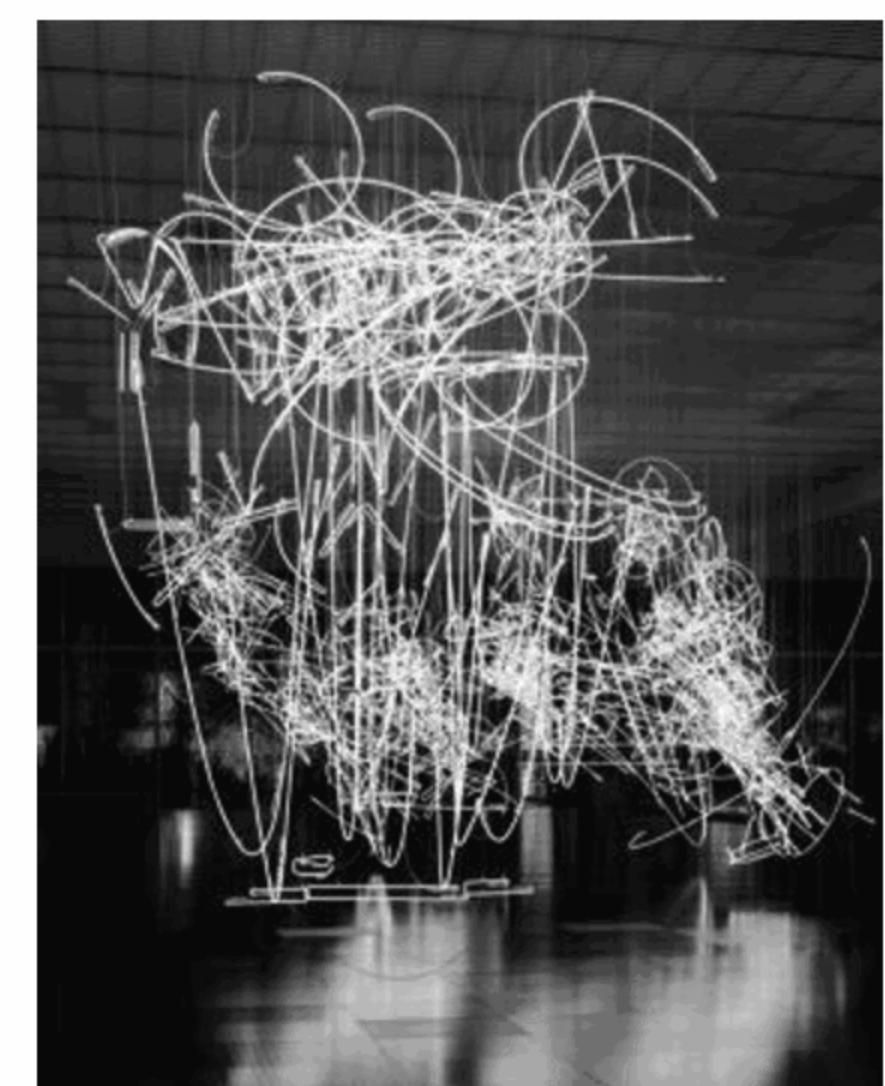
La Maestà de Cimabue, Vierge en majesté avec saint fiston, entourée de six anges aux nez similaires. PHOTO THOMAS CLOT

EXPO / «Lueurs empruntées à Metz», dans tous ses éclats

L'artiste gallois Cerith Wyn Evans expose au centre Pompidou-Metz sa myriade de sculptures en néons concurrencées par le dehors et par la lumière que les unes projettent sur les autres.

Selon qu'il fasse jour ou nuit, que le ciel soit nuageux ou radieux, l'exposition de Cerith Wyn Evans ne brille pas des mêmes feux. L'artiste gallois a allumé une myriade de sculptures en néons en laissant la lumière extérieure rentrer à plein dans l'espace par les larges baies vitrées aux deux extrémités de la galerie du centre Pompidou-Metz, que les artistes préfèrent d'ordinaire occulter afin que la vue panoramique sur la ville n'interfère pas avec leur travail. Le show *Lueurs empruntées à Metz* fait donc tout le contraire.

Feux. Et par lui-même, puisqu'il multiplie vertigineusement son propre espace et sa propre image: sur ses 80 mètres de long, des deux côtés, la salle est tapissée de miroirs qui renvoient à l'infini le reflet de sculptures, lumineuses, pour la plupart. On est donc cerné par des œuvres qui sont là, mais pas seulement là : partout, tant leur réverbération s'impose à nous autant qu'elles-mêmes. Suspendues en l'air, elles ne touchent pas terre. Et, prenant la forme de mobiles où des pare-brises tanguent au bout du fil, ou bien d'assemblages de tubes de néons, de formes géométriques pour les uns, lignes filandreuses, nerveuses et brouillonnées pour les autres, colonnes de leds animées de pulsations pour d'autres encore, les sculptures saturent l'es-



Neon Forms (after Noh). PHOTO LEWIS RONALD

pace sans pour autant y faire bloc, ni faire écran à l'air, au vide, à la lumière du jour auquel la leur se combine. Elles sont poreuses, perméables à tout ce qui les entourent. *son potentiel pour articuler un assemblage d'énergies*, explique l'artiste.

Blanc. Ces œuvres, tubes de néons en un certain ordre assemblé, jamais colorées, mais déclinant toutes les nuances de blanc, du laiteux au crémeux, se chargent aussi de copier des pièces réalisées auparavant sur d'autres supports. Ainsi, les *Neon Forms (after Noh)*, des embrouillaminis de lignes scintillantes, dérivent des notations graphiques des gestes codifiés sur lesquels se fonde le théâtre Nô. Auquel on ne connaît rien. Mais, cette référence dessille les yeux: cet environnement électrique qu'installe Evans à Metz se connecte à une dimension immatérielle de l'art. Qui existe mieux en restant impalpable et fuyant.

JUDICAËL LAVRADOR

LUEURS EMPRUNTÉES À METZ
de CERITH WYN EVANS,
au centre Pompidou-Metz, jusqu'au 14 avril.



La série est une satire à la fois balourde et jouissive de l'Amérique des culs-bénits. PHOTOMAX

Série / «The Righteous Gemstones», ras le culte

Quatrième et dernière saison de la farce précieuse sur les nantis de l'Amérique évangélique, qui aurait mérité moins d'indifférence mais loupe le train du trumpisme.

Deux frères et une sœur bêtes comme leurs pieds se sont trop habitués aux privilégiés quasi féodaux où ils ont baigné depuis l'enfance pour ne pas s'estimer promis au même destin que leur nabab de père, lequel se désole de devoir transmettre son empire à une progéniture irrécupérablement décadente. Ça sonne familier? Certes, *The Righteous Gemstones* aurait pu être *Succession* à la place de *Succession*, avec laquelle elle a souvent pâti

de la comparaison. Mais la série de Danny McBride, dont l'ultime saison démarre sur Max, a préféré aux buildings vitrifiés du capitalisme new-yorkais le monde plus peinturluré des géants du showbiz chrétien, où des télevangelistes superstars remplissent comme des stades leurs «megachurches» pour messes mondodiffusées. Elle a aussi choisi la bouffonnerie franche, qui manqua parfois à sa cousine plus célèbre. En quatre saisons, McBride, qui joue l'aîné Jesse, en a fait une satire

à la fois balourde et jouissive de l'Amérique des culs-bénits, dans un geste d'anticléricalisme total qui n'a voulu croire ni évidemment à la modernisation de l'église, illustrée dans cette saison par le coming-out du benjamin Kelvin (Adam DeVine) instrumentalisé pour les besoins d'un télé-crochet, ni même en la sincérité de son conservatisme, à peu près inexistant chez ses personnages sans morale aucune. Ne reste que le charlatanisme : Dieu, c'est du fric et rien d'autre.

Telle sera la leçon, pas révolutionnaire, rappelée dès le premier épisode de cette saison (qui décrit l'origine des Gemstone avec un pasteur usurpateur en pleine guerre de Sécession), de ce vaste étalage d'archétypes sudistes à gros accent qui fait «y'all», de prêcheurs au train de vie vicié et pharaonique, enfilant à chaque scène une nouvelle tenue de créateur ridiculement soignée façon Met Gala plouquise, dans un Sud saupoudré de stigmates ségrégationnistes (conseillers noirs évoquant le «magical negro», décors de plantations fastueuses...).

Défendre *The Righteous Gemstones*, c'est un peu comme raconter un épisode de *South Park* : on est tenté d'énumérer des pastilles, des idées isolées, comme ici les «Prayer Pods», ces capsules de prière que Jesse installe dans les centres commerciaux,

et dont les gens se servent pour tout ce que l'on peut faire d'une cabine verrouillée, sauf prier. Ou bien *Teenjus*, l'espèce de *High School Musical* sur l'adolescence de Jésus que tourne et interprète Baby Billy (Walton Goggins), hilarant cocaïnomane sexagénaire. Mais ce que la série aura jusqu'au bout réussi, au fond, cela restera moins l'écriture de la satire que sa manifestation physique : le magnétisme de ses visages monstrueusement infantiles semblant illustrer à eux seuls toute la dégénérescence américaine contemporaine, aux premiers desquels celui de McBride bien sûr, mais aussi d'Edi Patterson (Judy, la sœur) ou de Tim Baltz (l'irrésistible «BJ», le beau-frère castré).

On aura, jusqu'au bout aussi, volontiers pardonné ses grossièretés d'écriture à ce freak show de désaxés physiques et moraux – sans toutefois se départir d'une ultime frustration, qui est de ne pas avoir vu la série rencontrer la politique pure, à laquelle cette saison d'adieu contemporaine d'un retour de l'évangélisme à Washington aurait pu avoir l'amabilité de se frotter.

THÉO RIBETON

THE RIGHTEOUS GEMSTONES
saison 4 de DANNY MCBRIDE avec
Danny McBride, Edi Patterson,
Adam DeVine... Sur Max.

Série / «Douglas is Cancelled» : balance ta porte ouverte

Sur un schéma vu et revu et via des archétypes banals, le roi de la télé anglaise se vautre dans une parabole de boomer largué sur la cancel culture.

Quand il n'officie pas au service de *Doctor Who*, la série légendaire qu'il a ressuscitée en 2005 et qui l'a, avec également *Sherlock*, établi en statue du commandeur au sein d'un télé britannique plus mondialement reconnue que jamais, Steven Moffat occupe son temps comme le font les gens puissants et respectés : il dispense sur le monde qui l'entoure des commentaires banals qu'il croit pourtant précieux. Ainsi *Douglas is Cancelled*, mini-série en quatre épisodes, nous réchauffe-t-elle donc la tambouille à sujets la plus rebattue du moment, avec la certitude manifeste de faire enfin toute la lumière sur les confusions de l'époque. Un présentateur vedette est accusé par un tweet d'avoir fait en privé une plaisanterie mi-

sogynie dont il doit se justifier s'il ne veut pas voir sa carrière brisée. Outre que l'on se fade donc une variante de cette intrigue environ dix fois par an (pour ne citer qu'un exemple : la très réussie première saison de *The Morning Show*, avec laquelle Moffat frise le plagiat), il est difficile de pardonner à cette énième itération l'étalage de considérations douteuses dont elle se défausse discrètement, sous couvert de son armature centrale de platitude féministes. A savoir, à y bien regarder, la collection à peu près complète des préjugés qu'un cerveau de boomer auto-entretient à propos des affaires d'inconduite sexuelle, et des accusations forcément soit fausses, soit exagérées, soit intéressées, soit tout cela à la fois, que ces dernières jettent sur d'honnêtes pères de famille.

Bien sûr, il y a un vrai méchant – tout va bien, c'est celui auquel personne ne s'identifiera. Mais il y a surtout un généreux colifichet de manipulatrices avides de pouvoir, d'activistes décrébrées (l'adolescente moralisatrice et cancelleuse, néo-archétype cher aux scénaris-



Karen Gillan dans *Douglas is Cancelled*. PHOTO SALLY MAIS. BBC STUDIOS. HARTSWOOD

tes de notre temps, ici sous son jour le plus bête et le plus ignoble – on la croirait écrite par Yann Moix ou Eric Naulleau) et de médias d'investigation ne valant pas mieux que le pire des tabloïds ; bref, tout ce avec quoi Moffat semble vouloir régler un drôle de compte, au service d'une idée parfaitement fantasmatique de la toute-puissance masculine irréprochablement vertueuse et injustement clouée au pilori : un

patron inaccusable ne serait-ce que d'un regard licencieux, fuyant dignement les avances tendancieuses de sa coprésentatrice, tombant pour une vague beauferie dite en privé – où a-t-on déjà vu pareilles somlettes ?

T.R.

DOUGLAS IS CANCELLED
Disponible sur Arte.tv

IMAGES/

Livre / Joaquin Phoenix, angoissez qui vous voudrez

Dans un livre documenté et romanesque, le critique Yal Sadat retrace la carrière de l'acteur tortueux et torturé.

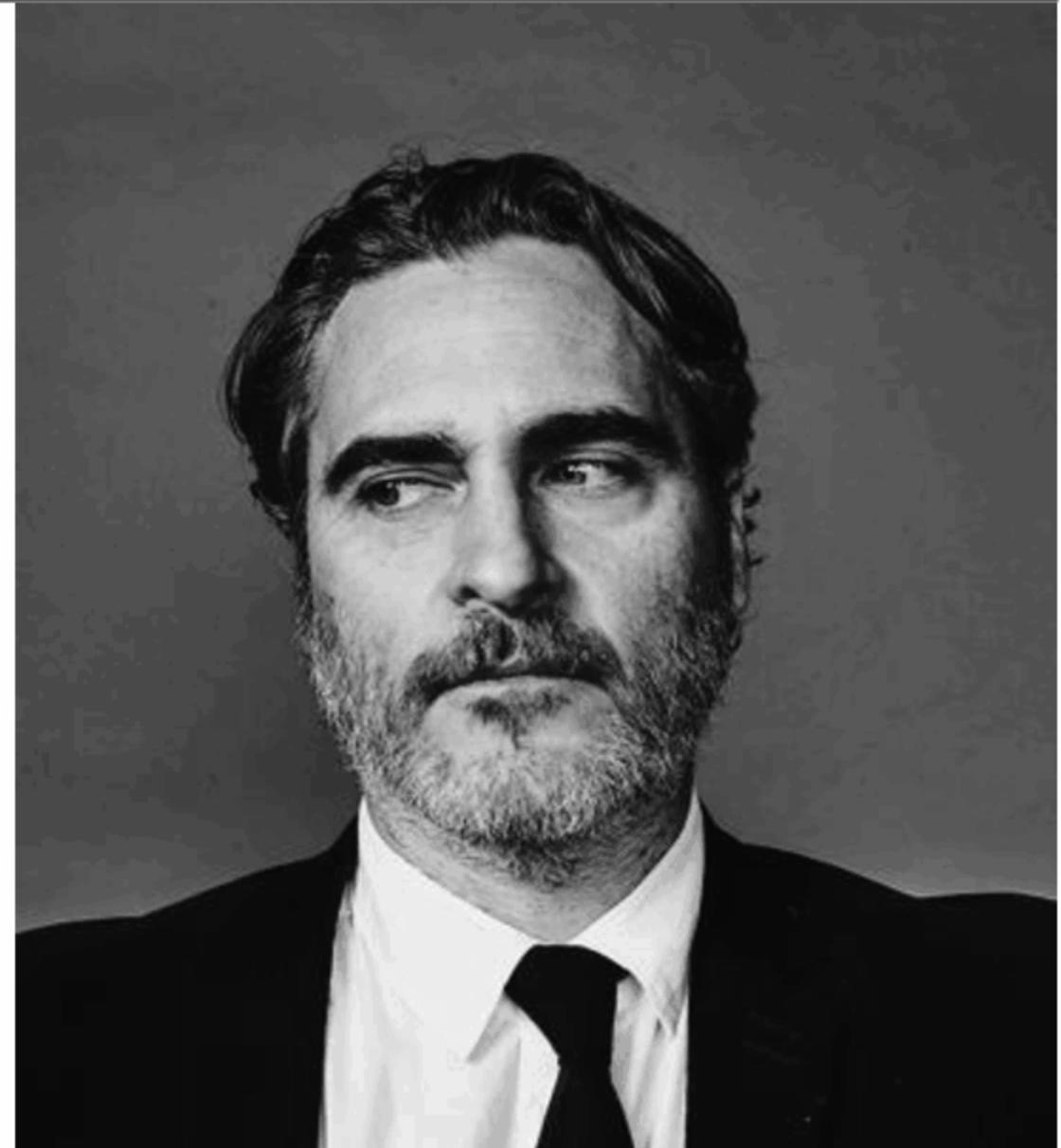
«A 45 ans, déclarait Joaquin Phoenix en 2020, j'ai toujours peur qu'un enfant de 6 ans puisse se moquer de moi.» Pas besoin d'effort d'imagination surdimensionné pour le croire sur parole. Joaquin Phoenix, l'acteur à «figure de reptile», marié au dégoût de soi, troublante épave du cinéma américain: ainsi le désigne le livre de Yal Sadat au sous-titre on ne peut plus adapté à ces

temps désaxés, citant Paul Valéry: «L'angoisse est un métier.» Simulant l'omniscience d'un narrateur de fiction qui saurait tous les faits et gestes de Phoenix, le livre avance à grands sauts par bribes biographiques et avec une déstabilisante licence romanesque, bien qu'adossée à un évident travail de recherche.

Ça commence par un épisode méconnu du tournage des *Frères Sisters*, où l'acteur, en autarcie totale, irrité par la méthode du non-anglophone Audiard et boudant toute tentative de team building, décide de faire sa confidente d'une photographe de plateau qui n'en demandait pas tant. Détour par le trauma originel: l'overdose du frère River, l'astre blond sans qui ne reste plus que le vilain petit canard à faux

bec-de-lièvre, qui prit symboliquement la suite de l'aîné disparu devant la caméra de Gus Van Sant. Puis retour à l'enfance hippie auprès de la secte des Enfants de Dieu, avant la renaissance en acteur adepte de la «Méthode» (l'immersion extrême dans ses compositions).

C'est que des échos stridents se répondent à travers les rôles – du clown *incele* de *Joker* au vieux garçon de *Her*, de l'ivrogne en noir de *Walk the Line* au pécheur de *The Master*, de l'amoureux suicidaire de *Two Lovers* à toutes les nuances saturniennes de ses apparitions chez son ami James Gray. A croire qu'une même racine d'anxiété gouverne ces personnages d'empotés indécrotables, antisociaux, immatures, chauds



Joaquin Phoenix en 2020. PHOTO PENSKE MEDIA. GETTY IMAGES

lapins suppliciés par la misère affective. Doté du genre de visage traître sous lequel couve la zizanie, Joaquin Phoenix leur dessine des grimaces de même «dont les complexes se voient à l'œil nu», quand il n'adresse pas «un doigt d'honneur à sa propre image». On n'irait pas jusqu'à revoir *Gladiator* pour tout vérifier sur pièce, mais le livre, por-

trait d'un homme tordu à l'intérieur, en phase avec le mythe romantique de l'acteur écorché, donne une envie folle de revisiter ses plus phénoménales performances.

SANDRA ONANA

**JOAQUIN PHOENIX:
L'ANGOISSE EST UN MÉTIER**
de YAL SADAT (Capricci).

MAC VAL

Musée d'art contemporain du Val-de-Marne — Place de la libération, Vitry-sur-Seine

FAITS DIVERS

Une hypothèse en 26 lettres
5 équations et aucune réponse

15.11.24 / 13.04.25

Exposition

macval.fr

connaissance des arts arte Les Inrockuptibles Libération Society AOC Slash

MINISTÈRE DE LA CULTURE

Exposition d'intérêt national

Région Île-de-France

VAL de MARNE Le Département



Deborah Kerr
dans *les Innocents*,
de Jack Clayton (1961).
PHOTO ARCHIVES DU 7ÈME
ART. PHOTO12. AFP

Ciné / Les mille visages de Deborah Kerr

Le critique Olivier Mudry propose dans un ouvrage raffiné et passionné un portrait de l'actrice disparue en 2007, vue chez McCarey, Minnelli ou Kazan.

Le cinéma n'est jamais qu'une histoire qu'on se raconte. Ses totems fragiles, ses icônes nous choisissent, telle une évidence qui, puissance du sortilège, nous accompagne depuis toujours. Ainsi de Deborah Kerr, à laquelle Olivier Mudry, critique raffiné, consacre un somptueux ouvrage brûlant d'amour aux éditions Marest.

Ecrire sur cette actrice au charme suranné, cette «organisatrice de chaos hors pair», voilà qui, en 2025, paraît à rebours de toute mode – ce qui, déjà, en fait le prix. Et pourtant, cette élégance racée, ce feu vibrant sous une apparente distance, impressionne dans *Colonel Blimp*, première collaboration avec le tandem Powell-Pressburger (son premier chef-d'œuvre) où elle incarnait trois personnages différents, comme l'amorce d'une personne souvent marquée par la métamorphose, la transmutation des êtres, leur évolution toute en subtilité affleurant au détour d'un regard, un plissement des lèvres, une position du corps.

Elle bouleverse les coeurs les plus secs dans *Elle et lui* de McCarey, quintessence du mélo de la seconde chance, de ces amours qu'on n'osait plus espérer, si foudroyantes que «le ciel ne semble pas assez haut», et dont le sort jaloux prend un malin plaisir à contrarier les retrouvailles. Epouse délaissée, amante compassionnelle, elle nous fait trembler d'émotion dans *Thé et Sympathie* de Minnelli quand, fugitive et absente, phosphorant dans le souvenir de ceux qu'elle aura marqués de son empreinte indélébile, sa voix continue de résonner de profonds. Car la fuite, le retrait, les absences répétées for-

ment une constante dans l'œuvre de Kerr dont Mudry, reprenant le flambeau de la «politique des acteurs» chère à Luc Moullet, trace les grandes lignes en trois points : tout d'abord les «50 stations» de sa filmographie, dressant d'une plume éblouissante l'inventaire de ses apparitions, des figurations aux rôles de premier plan, des blockbusters (*Quo Vadis ?*, pléum

quelque peu sulfureux que son humble beauté, sa douce humanité désarmant), aux films prenant le pouls des couples en crise (*l'Arrangement* de Kazan), grandes productions que ses félures rendent plus intimes – l'emblématique baiser sur la plage dans *Tant qu'il y aura des hommes*, sa mélancolie de femme trompée dans *Bonjour tristesse*, ou celle de *Les parachutistes arrivent*, splendeur méconnue où elle retrouvait Lancaster dans une étreinte plus feutrée et désespérée.

Le second mouvement du livre dresse le blason de l'actrice, comment elle épiphanise et contamine le plan, son visage gracile déclinant un nuancier d'émotions subtiles où dominent les élans du cœur, sa chevelure de feu trahissant la ferveur de ses désirs, ses jeux de mains éloquent, ses postures, entre hiératisme et brèves courses folles. Viennent enfin les motifs récurrents qui la modèlent, la femme qui disparaît, les ruptures que ses absences imposent aux récits qui la traversent, les paysages grandioses auxquels elle fait souvent face (notamment les hautes himalayennes du *Narcisse noir*), pouvant seuls rivaliser avec le sublime de ses rôles, le sacrifice christique – «endurer la souffrance pour sauver ceux qui l'ont bafouée», les dédoublements, les amours duelles et adultères, la libilité des personnalités contrastées qui cohabitent parfois dans un même rôle, déjouant le piège des assignations figées que ce magnifique portrait amoureux déshabille avec finesse.

NATHALIE DRAY

MYTHOLOGIES DE DEBORAH KERR
d'OLIVIER MUDRY. 308 pp. Marest éditeur. 22 €

Que des numéros 10

Les choix culture de «Libération»



Cinéma Black Box Diaries

Dans un documentaire à vif, la journaliste Shiori Ito retrace le combat très médiatisé pour faire reconnaître son viol dans l'ultramachiste société nipponne. Un cas devenu célèbre au Japon depuis que la victime en a parlé à visage découvert.

Théâtre Néandertal

Spectacle dense, enquête drôle et sérieuse sur la disparition de l'homme de Néandertal et de ce qu'il en reste dans l'ADN d'*Homo sapiens*. La pièce de David Geselson virevolte à travers les défis scientifiques sans jamais nous égarer.

Cinéma Blue Sun Palace

Autour des employées d'un salon de massage chinois dans le Queens, Constance Tsang, qui filme ici son quartier natal, signe un récit de deuil hypersensible et vaporeux, intégralement tourné en mandarin.

Expo Tohé et Grichka Commaré

La fondation Pernod-Ricard (75 008) met en regard les œuvres de la soeur vidéaste et du frère peintre dans une scénographie habile, soulignant les questions de seuil et de passage. Jusqu'au 19 avril.

Série Daredevil : Born Again

Passée de Netflix à Disney+, la série sur l'avocat-justicier masqué offre une réflexion sombre et mélancolique sur ses personnages dans l'impasse. Et tire son épingle du jeu dans un univers Marvel en pleine crise d'identité.

Musique Richard Dawson

Le chanteur et guitariste folk de Newcastle signe avec *End of the Middle* un fantastique neuvième album solo, plus modeste en apparence, composé comme un roman familial aux histoires interconnectées.

Expo Michel Goyon

L'artiste voit son œuvre fascinante et minutieuse honorée par une belle monographie et une expo au musée Art et Marges de Bruxelles, où le visiteur a de grandes chances de le croiser. Jusqu'au 13 avril à Art et Marges (Bruxelles).

Jeu vidéo Wanderstop

Davey Wreden, créateur et développeur cérébral et hyper-réflexif de *The Stanley Parable* et *The Beginner's Guide*, fait ici une incursion inattendue dans l'usine à cocooning des jeux vidéo de gestion domestique.

Expo La Musée

Grâce à un don de plus de 500 œuvres d'artistes femmes, le musée Sainte-Croix de Poitiers propose une exposition mettant en valeur des grands noms comme des artistes plus confidentielles. Jusqu'au 18 mai.

Musique Nina Garcia

Une guitare, une pédale, un ampli : mille milliards de possibilités. Quelques-unes, et pas des plus concevables, sont envisagées sur cet album où Nina Garcia, guitariste parisienne de 32 ans, attaque son instrument au microscope.

IMAGES/

Ciné / «The Electric State», chiant de la casse

La mégaproduction des frères Russo pour Netflix n'a rien d'autre à proposer qu'un concept SF poussif et mille fois vu et revu.

Lan 1994. La guerre entre les robots et les humains est terminée. Les humains ont repris le dessus sur leurs ex-androïdes à tout faire grâce à l'invention d'un magnat de la tech qui leur permet d'ani-

mer à distance des automates soldats. Dans la foulée, le magnat a pris le contrôle des esprits avec un appareil qui permet aux hommes de couper leur cerveau en deux: travail lucide d'un côté, distraction virtuelle de l'autre. Qui sait: ce synopsis de SF délivrant d'inoriginalité donnerait peut-être, entre les mains d'un(e) cinéaste volontaire, un long métrage décent. Mais les frères Russo, faiseurs de blockbusters au service de Disney ou Netflix, n'avaient d'yeux en adaptant *The Electric State* de l'illus-

trateur Simon Stålenhag que pour son imagerie de SF surréaliste. Bénéficiant d'un budget monstrueux de 320 millions de dollars, *The Electric State* n'existe de facto que pour aspirer les moins bons coins des tableaux peints à la palette graphique du Suédois, qui ont beaucoup participé à l'imagination d'anticipation récent grâce au succès de ses ouvrages *Tales from the Loop* (adapté en série) ou *Labyrinth*. Soit de l'exploitation, au sens le plus obscène, puérile et intégralement dénuée de fantaisie,

que les Russo ne font même pas mine de dissimuler derrière un récit un tant soit peu original ou exaltant. Michelle, affublée d'un hill-billy vétéran au grand cœur et d'un robot rétro renfermant lâme de son frère, entend délivrer ce dernier du laboratoire où il est détenu; pour ça elle doit traverser un territoire peuplé par les vaincus de la guerre, les robots, qui – la surprise est totale – se révèlent plus humains que les matrixés du capitalisme. Soit le minimum vital pour motiver le périple à travers

les tableaux de Stålenhag laborieusement mis en volume, sans la moindre profondeur ni la plus petite zone d'ombre. Rien n'est drôle, rien n'est attendrissant, rien n'est inquiétant, rien n'est méchant – rien n'est gentil de fait puisque tout est atone et aplati, mécanique, désincarné, en premier par les starlettes Millie Bobby Brown (nulle) et Chris Pratt (inapte). A tel point que le film nous force à nous questionner, en PLS, sur l'origine de la crise onirique d'un cinéma populaire américain qui en

arrive à produire, au prix d'investissements humains, techniques et financiers coûteux, des œuvres si dénuées de sens et de fun que se les infliger revient à épier une machine gigantesque qui tournerait dans le seul but de cramer des capitaux et de faire plaisir aux banquiers ravis de faire fructifier la dette contractée par ceux qui l'ont édifiée. Glauque.

OLIVIER LAMM

THE ELECTRIC STATE
d'ANTHONY ET JOE RUSSO
(2 h 08). Sur Netflix.



Millie Bobby Brown et ses compagnons d'un périple vide de sens. PHOTO NETFLIX

DVD / «Les Yeux de feu», mystère à terre

Sorti en 1983, le film du photographe Avery Crounse plonge dans les traumas profonds des Etats-Unis du XVIII^e siècle. Une œuvre hors du temps marquée par une rare maîtrise du folk horror.

Amateurs et amatrices de sorcières spongieuses, forêts impénétrables, prêcheurs adulteres, lunes gibbeuses, sous-bois humides, enfants bourrus, parcelles maudites, ombres belliqueuses dansant dans les fourrés, fantômes naturistes, arbres qui parlent, boucs agressifs, hurlements de guenons qu'on écorche, foudre divine et crucifix érigés à flanc de colline: réjouissez-vous. Anomalie totale dans le cinéma fantastique américain des années 80, *les Yeux de feu*, réalisé par le photographe Avery Crounse, occupe depuis plus de quatre décennies une place unique à la suture du folk horror, du film historique et du grand carnaval illusionniste.

1750. Bannis de leur village de Nouvelle-Angleterre, un pasteur adultère, sa maîtresse, sa fille muette et son groupe de fidèles erreront à travers le pays. Arrivés en territoire français, ils décident de poser leur campement au cœur d'une forêt isolée redoutée



LES YEUX DE FEU
de AVERY
CROUNSE,
avec Dennis
Lipscomb, Guy
Boyd, Rebecca
Stanley... 1h 30.
En bluray (Rimini)

bles et de moments de frousse absolument inouïs.

LELO JIMMY BATISTA

AUTOPSIE DES ORIGINES



NEANDERTAL

David Gessellon, 20 – 26 mars 2025

Théâtre de la Cité



Fanny Reyre Ménard,
luthière à Nantes,
en mars 2025.

Luthier pour l'éternité

Dans un contexte économique de plus en plus difficile, les artisans dévoués à la musique perpétuent une tradition séculaire.

Par ARNAUD DUCOME
Photo THÉOPHILE TROSSAT

«**Q**uand je tire mon archet, c'est un petit morceau de mon cœur vivant que je déchire. Ce que je fais, ce n'est que la discipline d'une vie où aucun jour n'est férié. J'accomplice mon destin.» Tirée du film multi-césarisé d'Alain Corneau *Tous les matins du monde* (1991), cette confession est celle de M. Sainte-Colombe, incarné par Jean-

Pierre Marielle, grand maître austère de la viole de gambe au XVII^e siècle. Ce janséniste fuyant la cour et les honneurs pour sacrifier sa vie à la musique en composant dans une modeste cabane, rappellera bien des choses aux luthiers. Le même dévouement à la musique les anime d'hier à aujourd'hui. Ancrée dans une tradition séculaire et classée parmi les 281 métiers d'art en France, la lutherie continue de fasciner pour son exigence et sa contribution essentielle au monde musical. Au cours du XX^e siècle, la lutherie a subi de profondes transformations, même si la spécificité du métier a été protégée, notamment grâce à la création de l'école nationale de lutherie, à Mirecourt, dont les premiers cours ont débuté en 1970. Connue pour sa section consacrée à la lutherie du quatuor (violons, violoncelles et altos), cette école est baptisée, en 1988, Jean-Baptiste Vuillaume, luthier célèbre né à Mirecourt (1798-1825), dans les Vosges. Elle y accueille 36 élèves en moyenne, dont certains venus de l'étranger, pour trois ans de formation. D'autres aspirants luthiers peuvent passer un CAP assistant technique instrument de musique ou le brevet des métiers d'Art (BMA) technicien en facture instrumentale. Enfin, certains se forment à l'étranger, ou en autodidacte, voire en apprentissage chez un maître luthier (1). «Mirecourt fait rayonner la lutherie française depuis 400 ans, à l'exemple des luthiers de Crémone en Italie, capitale mondiale du violon qui a vu naître au XVI^e siècle les prestigieux Stradivari, Guarneri, Amati», explique Valérie Beausert, 59 ans, proviseure du lycée. L'année dernière, 100% de nos élèves ont été embauchés six mois après la sortie. Et c'est un métier qui se féminise. Désormais, 50% des luthiers sont des femmes.»

En France, les luthiers sont des artisans reconnus qui conçoivent, louent, réparent et restaurent des instruments à cordes frottées ou pincées tels que violons, violoncelles et altos (les instruments du quatuor), mandoline ou guitare. Pour ce dernier instrument, et notamment les guitares électriques, les spécialistes sont évidemment davantage tournés vers les techniques de la musique contemporaine tandis que les luthiers du quatuor, eux, perpétuent un savoir-faire traditionnel.

Une grande diversité de situations

La quasi-totalité des luthiers ont le statut d'artisan et travaillent en indépendant. Selon les dernières données de l'Insee, datant de 2021, un luthier touche, en moyenne, un salaire moyen net de 2200 euros par mois, ce qui ne rend pas vraiment compte de la diversité des situations, un maître à la réputation installée pouvant toucher jusqu'à 4000 euros net mensuels. «On peut vivre de la lutherie aujourd'hui mais il ne faut pas être pressé. Il faut du temps pour installer son activité et trouver sa clientèle, cela prend des années», souligne Fanny Reyre-Meynard, 60 ans, luthière installée à Nantes depuis 1988, et présidente de la CSFI, la Chambre syndicale de la facture instrumentale.

Aujourd'hui, environ 400 luthiers exercent en France. Depuis la création du statut d'autoentrepreneur, leur nombre a considérablement augmenté dans un contexte où le marché est saturé et les jeunes luthiers réparent

MUSIQUE /

LA DÉCOUVERTE

Michelle & les Garçons Synthés en larmes

Viennent pour leurs synthés clinquants et leurs échos peu discrets, les années 80 sont de retour dans la pop queer et ardente de Louise et Hugo qui forment ce duo originaire d'Angers. Ils furent repérés dès 2022 avec *Bizarre*, que l'on retrouve sur leur premier album *Cœur au diable*, un titre qui les avait rangés, peut-être un peu trop vite, au rayon «frais et décalé». Traversé de chagrins d'amour, de deuils ou d'interrogations existentielles, *Cœur au diable* révèle aujourd'hui une belle profondeur et même parfois des accents mélodramatiques comme sur les morceaux *Danser la mort* ou *Si tu me laisses*. On est saisi par la voix exaltée de Louise, parfois grave comme une Clara Luciani ou voltigeuse comme une Catherine Ringer. Et on se souvient que c'est dans les années 80 que les Rita Mitsouko ont été les plus inventifs. Mais ces tourments, Michelle & les Garçons les embarquent sur la piste de danse, faisant résonner le mythique slogan



MARINA VIGUER

d'Act Up Paris, «Dancer = Vivre». Réalisés à Nantes, nouvel épicentre de la pop innovante, dans le studio de Pierre Cheguillaume et Simon Quénéa, proches de Zaho de Sagazan, les arrangements de *Cœur au diable* empruntent à la new wave sa rythmique effrénée (*Revoir le monde*, *Louxor*). Il n'est pas interdit de penser à Bronski Beat ou Pet Shop Boys car on décèle chez eux l'ambition assumée de redonner un sens de la dramaturgie à la pop. «J'ai vendu mon cœur au diable», chante Louise sur la chanson qui donne son titre à l'album, mais est-ce que la fête n'est pas plus belle en enfer? La question mérite d'être posée.

ANTOINE DABROWSKI
MICHELLE & LES GARÇONS
CŒUR AUDIABLE
(Kababoom Records). En concert le 19 mars au Chabada à Angers et le 10 avril au Point Ephémère à Paris.

plus qu'ils ne fabriquent. La majorité des instruments disponibles sont des entrées de gamme, la première option pour les musiciens débutants. Les artisans ne peuvent pas rivaliser sur ce marché, dominé par les entreprises industrielles.

«La fabrication d'un violon nécessite entre 180 à 200 heures de travail. Les modèles les plus fabriqués sont les Stradivarius et les Guarnerius [conçus en 1743 par Giuseppe Antonio Guarneri et utilisés par Paganini, ndlr]. Sachant que ce n'est pas parce qu'on réalise un violon en reprenant un modèle Stradivarius qu'il va sonner comme un Stradivarius. Dès le moment où l'on choisit le bois, c'est l'expérience qui parle. Le plus difficile est d'identifier précisément la sonorité que l'on souhaite proposer. Chaque luthier possède sa façon de faire sonner l'instrument, c'est sa marque de fabrique», raconte Charles Coquet, 48 ans, luthier à Paris, venu à ce métier en faisant des études à la célèbre école de Newark, en Angleterre. Ainsi, la lutherie artisanale se distingue de la concurrence industrielle par la qualité et la personnalisation de ses créations, ce que les musiciens d'orchestre recherchent avant tout. «Une partie importante de notre travail est d'être aux côtés du musicien pour régler son instrument tout au long de sa vie. A l'image d'une équipe de Formule 1, notre rôle est de gérer tous les détails pour que le musicien obtienne le son qu'il désire», confie Fanny Reyre-Meynard.

Concurrence industrielle

Mais pourquoi commander chez un luthier où le coût d'un violon oscille entre 5 000 à 15 000 euros en moyenne, alors que l'industrie propose de bons modèles à des prix bien plus bas? «Pour le son, tout simplement», répond Constantin Serban, 69 ans, ancien violon super-solisté à l'orchestre des Pays de la Loire. Un luthier accorde méticuleusement les morceaux de bois utilisés pour fabriquer un violon, car chaque combinaison de bois est unique et leur épaisseur doit être précisément ajustée. La différence sonore est notable entre un orchestre jouant sur des instruments de luthier et, un autre, sur des instruments de fabrique. Actuellement, même équipées de technologies avancées comme le laser, les machines

ne peuvent pas égaler le travail d'un luthier, mais pour combien de temps encore?»

Malgré sa résilience, la lutherie française fait face à plusieurs difficultés. En premier lieu, l'accès aux bois de qualité comme le pernambouc, l'épicéa, l'ébène, qui deviennent de plus en plus rares et chers. Un dossier que Fanny Reyre-Meynard connaît sur le bout des doigts: «Originaire du Brésil, le pernambouc est utilisé depuis toujours dans la fabrication des archets, mais est devenu une espèce protégée. En 2022, la profession a échappé de justesse à un classement du pernambouc à l'annexe I (devenue depuis annexe A) de la Cites (Convention sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction), ce qui en aurait réglementé fortement l'exportation et l'importation, à l'image de l'ivoire. Si une interdiction totale était mise en place, il faudrait demander des dérogations administratives pour tout passage de frontières. Ce serait ingérable.»

Autre inquiétude, le manque d'intérêt actuel des politiques concernant l'avenir de la profession. Yves-Antoine Gachet, 43 ans, luthier et enseignant à mi-temps à l'école de Mirecourt s'en alarme: «Avec le temps, nous nous sommes adaptés face à la concurrence industrielle et celle d'Internet. La véritable crise actuelle, c'est le manque de soutien politique. Aujourd'hui, quand on quitte le statut autoentrepreneur, le système fiscal est inadapté à notre situation. Les métiers d'art ont besoin d'un statut cousu main.» Une exaspération partagée par de nombreux luthiers. «En France, nous avons d'excellents artisans qui risquent de devoir arrêter leurs activités. Le statut autoentrepreneur nous est très utile. Mais le jour où l'on décide de passer au stade de la société, il faut augmenter son chiffre d'affaires de 80% en une année pour atteindre les mêmes revenus. C'est souvent intenable», martèle Charles Coquet. Ecouter la petite musique de leur passion au quotidien, ainsi que leurs doléances, est nécessaire à la pérennité d'un métier irremplaçable, celui qui lie le bois et la musique à travers le temps. ▶

(1) En France, le terme maître luthier n'a pas de valeur officielle. En Allemagne, le terme maître désigne le luthier qui a ou a eu des apprentis.

DU 03.10.2024

AU 23.11.2024

Les Inaccoutumés printemps / LA MÉNAGERIE DE VERRE

menageriedeverre.com



MUSIQUE/



LA POCHETTE

Animal triste «La fragilité des structures humaines et le lent glissement vers les enfers»

Pour l'illustration de leur troisième album, les six musiciens d'Animal triste ont travaillé avec l'artiste Yann Orhan, un ami qu'ils considèrent comme «un des membres du groupe». Ils racontent collégialement l'histoire de cette pochette.

L'artiste. «Cette pochette est une création de Yann Orhan, un ami de longue date, qui est aussi à l'origine de notre collaboration avec Alain Johannes (Queens of the Stone Age, Arctic Monkeys...) pour ce disque. Nous sommes tous hyper fans de ses travaux graphiques, mais aussi de photographe et de réalisateur. On lui a fait parvenir l'album dès notre sortie de studio et il l'a manifestement apprécié puisque c'est à son initiative que nous avons travaillé ensemble. Yann nous a demandé quelques jours de patience afin d'élaborer une idée qui lui trottait en tête et nous avons été subjugués par l'intensité du résultat. Aucun aller-retour, ce fut un grand oui à l'unanimité.»



ANIMAL TRISTE JÉRICO (le Magnifique).
En concert le 29 avril à la Maroquinerie.

Le rock. «Ténébreuse, intense et parfois même romantique, cette pochette synthétise ce que l'on essaie de retranscrire avec nos instruments au fil de cet album. L'ensemble de la composition porte le poids des âmes damnées, comme si la peinture faisait écho à la sombre histoire

du rock. Chaotique et sexy. Comme une Gibson ES-335. Pour l'anecdote, tous les artworks des singles sortis précédemment sont des éléments de cette pochette initiale. Comme l'image d'un puzzle se révélant une fois la dernière pièce encastrée.»

Recueilli par **ALEXIS BERNIER**

BON IVER

Everything is Peaceful Love

Il existe deux Justin Vernon. L'un nous ravit avec son minimalisme folk et l'autre s'affiche en somptueux explorateur sonore. C'est ce dernier registre qu'il aborde avec ce titre pop luxuriant. Hâte d'écouter l'album à venir.

CLAMM

And I Try

Qu'a donc essayé ce réputé groupe australien? Sans doute pas de se calmer. Car leur grand retour s'effectue dans un grand fracas stoogien et un phrasé frontal quasi-rap. Vivement l'album.

ON Y CROIT



DR

Etienne de Crécy La chance aux chansons

Nouvelle aventure pour le DJ producteur référence de la French Touch: un album pop qui rassemble une ribambelle d'interprètes. Pari archi-reussi.

Sur le papier, ce n'était pas gagné. Un DJ producteur, cador de la French Touch, plus de trente ans de pratique du dancefloor au compteur, se lance dans l'aventure périlleuse d'un album en format pop, entièrement vocalisé par un casting hétéroclite. Car, au fil des plages, on rencontre Alexis Taylor de Hot Chip, le barde suédois Peter Von Poehl, l'ex The Dø, Olivia Merilähti, un groupe indie américain Sports, des rappeurs-chanteurs relativement inconnus au bataillon (Frank Leone, Sugar Pit), les Londoniens similis J-pop, Kero Kero Bonito, ou encore la délurée New-yorkaise Caroline Rose et même ce bon vieux Damon Albarn. Pour citer l'un de ses titres les plus célèbres: le patron serait-il devenu fou? A l'écoute, on se dit que pas tant que ça, voire pas du tout. Ce n'est pas un hasard si cet album est le premier de Crécy sous vrai nom, depuis vingt-cinq ans et son *Tempovision* où à travers les hits Am



ETIENNE DE CRÉCY
WARM UP (Pixadelic)

I Wrong ou *Scratched*, il démontrait déjà une belle capacité à capturer dans ses machines des refrains et des gimmicks catchy.

La suite avec ses spectaculaires escapades en live (le fameux *Square Cube*), ses DJ sets survitaminés, notamment en festival, ses deux volumes enflammés de *Super Discount*, avait un peu gommé son don pour faire rimer «électronique» et «mélodique».

La prouesse de ce disque étant d'être arrivé à livrer une œuvre musicalement cohérente malgré la diversité de ces featurings. Le compagnon du regretté Philippe Zdar au sein de Motorbass qui a longtemps douté, à tort selon nous, posséder un son perso immédiatement identifiable, peut être définitivement rassuré par ce réussi *Warm Up*.

De l'irrésistible chanson électronique *World Away* au rap groove *With You* en passant par le house vocal *Ignition* ou le pop indie *Take it Back*, c'est bien une «patte» de Crécy qui se dégage, marquée entre autres par une chaleur sonore très organique, même si l'album est entièrement basé sur des microsamples, et une grande élégance dans sa manière d'utiliser la machinerie digitale. Maintenant qu'il a assuré le *Warm Up*, on compte sur lui pour nous trouver le chemin de l'after.

PATRICE BARDOT

Vous aimerez aussi

DAFT PUNK

DISCOVERY (2001)

A partir de cet album, les producteurs de musiques électroniques ont compris qu'ils étaient libres de faire ce qu'ils voulaient.

YUKSEK

AWAY FROM THE SEA (2008)

En pleine époque turbine French Touch 2.0, le DJ rémois démontre une vraie capacité à produire des chansons.

FRED AGAIN

TEN DAYS (2024)

Le producteur anglais a réussi le carton electro de ces dernières années. Car il peut parler, comme ici, au plus grand nombre.

ANNIE & THE CALDWELLS

Wrong (You Dropped a Bomb)

Nicky Siano Remix

Le DJ vétéran du Paradise Garage et du Studio 54 revient en remixant ces artistes du Mississippi pour une merveille gospel, garage, disco et piano house. De la soul.

KABA & HYAS

Débris

Le premier rappe, le second produit. Enthousiasme pour la fraîcheur dynamique de ce duo, explorateur sonore d'un rapprochement avec la scène house. Preuve que le rap français ne se limite pas à la drill ou à la trap. Ouf.

KNEECAP

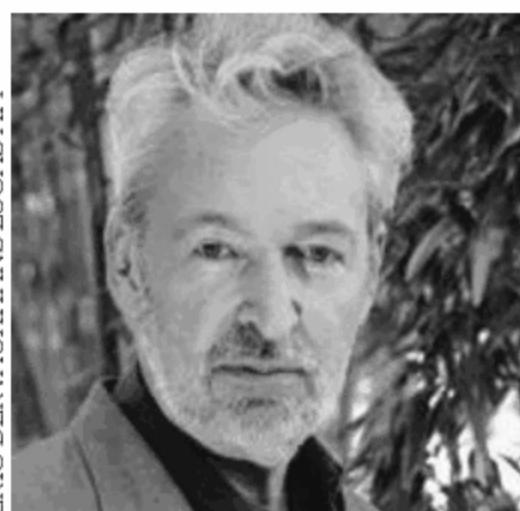
H.O.O.D (2025 Mix)

Les rappeurs irlandais entretiennent le lustre de leur Belfast natal avec des remixes d'un de leurs premiers titres. Entre l'énergie The Prodigy et la gouaille de Beastie Boys celtiques, trois minutes pied au plancher.



Retrouvez cette playlist et un titre de la découverte sur Libération.fr en partenariat avec Tsugi radio

ERIC DERVAUX/HANS LUCAS AFP

**CASQUE T'ÉCOUTES ?****Eric Reinhardt, écrivain**

«Chacun de mes romans a été écrit en écoutant un ou deux disques de Murat en boucle»

A près *l'Amour et les forêts*, c'est son roman *le Système Victoria* qui vient d'être à son tour adapté au cinéma par Sylvain Desclous avec Damien Bonnard et Jeanne Balibar. Un homme de lettres mais aussi de musiques. Au pluriel.

Quel est le premier disque que vous avez acheté adolescent avec votre propre argent ?

A Day at The Races de Queen, dont le romantisme incandescent m'a accompagné durant toute mon adolescence, jusqu'à ce que je puisse quitter ma grande banlieue, m'installer à Paris et commencer vraiment ma vie...

Votre moyen préféré pour écouter de la musique, MP3, autoradio, platine CD, vinyle... ?

Avec un excellent casque dans la rue et le métro, sur une enceinte et une chaîne hi-fi à la maison. Musique en format MP3. Je suis abonné à une plateforme de streaming.

Le dernier disque que vous avez acheté et sous quel format ?

Diamond Jubilee de Cindy Lee, album magistral dont j'ai acheté le fichier numérique et le CD sur le site Bandcamp, Cindy Lee ayant refusé de l'abandonner aux plateformes de streaming.

Où préférez-vous écouter de la musique ?

Chez moi le matin avant d'écrire. Rituel immuable. Chaque livre s'accompagne des mêmes cinq ou six disques écoutés en boucle, qui en constituent la BO pour ainsi

dire. La musique me permet de me mettre dans l'état idéal pour écrire.
Est-ce que vous écoutez de la musique en travaillant ? Quel genre de musique ?

J'écris dans le silence. Mais juste avant et après, oui. Pop, rap US, chanson française et étrangère. En fin d'après-midi j'écoute aussi de la musique contemporaine. En ce moment, Clara Iannotta.

La chanson que vous avez honte d'écouter avec plaisir ?

Spirits (Having Flown) des Bee Gees. Mon entourage trouve cela consternant.

Le disque que tout le monde aime et que vous détestez ?

Racine Carrée de Stromae.

Le disque pour survivre sur une île déserte ?

L'opéra *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy. Autant se mettre dans l'ambiance... Il n'y a pas plus beau que cette œuvre.

Y a-t-il un label auquel vous êtes particulièrement attaché ?

Aeon pour la musique classique et surtout contemporaine. Ligeti, Feldman, Berio, Pesson, Rihm, Nono, etc. Sublimes pochettes, avec souvent des images de la grande photographe Dolorès Marat.

Quelle pochette de disque avez-vous envie d'encadrer chez vous comme une œuvre d'art ?

Broken English de Marianne Faithfull. Photographie de Dennis Morris, dont on peut voir une belle expo à la MEP à Paris en ce moment.

Un disque que vous aimeriez entendre à vos funérailles ?

Taormina de Jean-Louis Murat. Ou la chanson *le Monde intérieur*, du même. Nous étions amis depuis 2007. Il me manque. Chacun des neuf romans que j'ai écrits l'a été en écoutant un ou deux disques de Murat en boucle. Savoir qu'il n'y en aura plus fait de moi un écrivain orphelin.

Savez-vous ce que c'est que le drone métal ?

Depuis toutes ces années que le lis cette rubrique, j'ai fini par me renseigner !

Préférez-vous les disques ou la musique live ?

J'écoute plus de disques que je ne vais à des concerts, sauf à ceux de mes amies et amis. Je m'organise mal... J'y vais davantage pour écouter de la musique classique ou contemporaine.

Votre plus beau souvenir de concert ?

Un double plateau, Bertrand Belin et Nick Cave, à Lyon aux Nuits de Fourvière en 2013. Inoubliable de bout en bout. D'autant qu'après son concert, j'ai rejoint mon ami Bertrand Belin en coulisses et nous avons assisté à celui de Nick Cave depuis les côtés de la scène, à quelques mètres du poète imprécateur.

Allez-vous en club pour danser, draguer, écouter de la musique sur un bon soundsystem ou n'allez-vous jamais en club ?

Je ne vais jamais en club.

Votre film musical préféré ou votre musique de film préférée ?

Brigadoon de Vincente Minelli. Vu à l'âge de seize ans, ce film m'a marqué. Il me parlait de mon adolescence séquestrée et de la possibilité d'une évasion... Je n'ai jamais osé le revoir.

Quel est le disque que vous partagez avec la personne qui vous accompagne dans la vie ?

Billie Eilish, *When we all Fall Asleep, Where do we go ?*

Le morceau qui vous rend fou de rage ?

Maréchal nous voilà ! (De circonstance...)

Le dernier disque que vous avez écouté en boucle ?

Petrichor de 070 Shake, en alternance avec *Great Doubt* d'Astrid Sonne. Et le single *Jean* de Jeanne Cherhal, dont le nouvel album sort le 4 avril.

Le groupe dont vous auriez aimé faire partie ?

Pink Floyd.

Le morceau de musique qui vous fait toujours pleurer ?

S.O.S. d'un terrien en détresse de Daniel Balavoine.

Recueilli par
PATRICE BARDOT

SES TITRES FÉTICHES

ROXY MUSIC

Do the Strand (1973)

PJ HARVEY

Oh My Lover (1992)

FRANK OCEAN

Pyramids (2012)

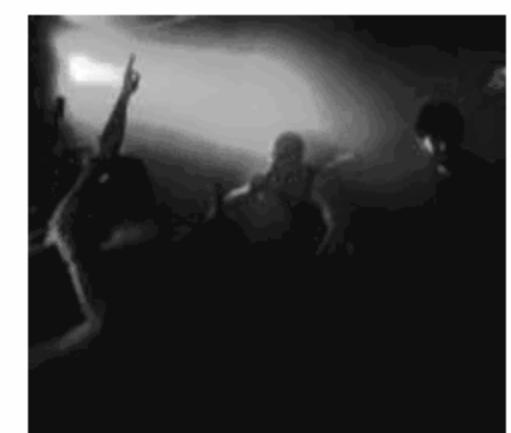
AGENDA

En cette époque pour le moins troublée, c'est toujours agréable d'aller voir un concert susceptible d'éloigner pendant une heure et demie les tracas du quotidien. Avec les **Naive New Beaters**, l'effet feel good est garanti. Difficile de faire plus réjouissant, au sens propre du mot, que les prestations d'un trio dynamique, toujours à cloche-pied entre rock, chanson et electro. Des amuseurs publics numéros un certes, mais aussi très tendres. Et ce n'est pas un gros mot.

Ce jeudi à Toulon, le Zénith Omega.

Justement sous-titré «printemps des musiques émergents» le **Festival Nouvelle(s) Scène(s)** justifie largement que l'on se déplace dans les Deux-Sèvres si l'on veut connaître les cartons de demain. Exemple avec cette excitante soirée rap avec l'excellent trio Jolagreen23, 8Ruki, Baby Neelou, redoutables manieurs de micro pas comme les autres.

Ce vendredi à Niort.



22 Carbone est à Savigny-le-Temple le 21 mars.

PHOTO NELSON VWG

Une très bonne nouvelle. Les rapprochements entre house et rap se multiplient dans notre pays. Avec comme nouveaux héros, les Jwles, 135, Kaba & Hyas et aussi **22Carbone**. Un groupe venu de La Ciotat, pas très loin de Marseille donc, et que l'on a pu entendre dans un décapant featuring sur le dernier album de Laurent Garnier à l'occasion du titre *In Your Phase*. Le trio partage l'affiche ce soir avec Ratu\$ et ADVM, deux autres rappeurs à l'esprit libre. Hip hip hip... House !

Ce vendredi à Savigny-le-Temple, l'Empreinte.

LA RÉÉDITION**«Close to the Edge», au nom de Yes**

Owner of the Lonely Heart, c'est ce qu'il reste aujourd'hui dans la mémoire collective de Yes. Pourtant dix ans avant cet entêtant (et lourdinque) tube, les Britanniques s'étaient affranchis des formats couplet-refrain sur des titres parfois de plus de quinze minutes. L'incarnation d'un rock progressif fortement inspiré par le free-jazz, l'heroic fantasy et la spiritualité. Bref, le



type même du groupe cloué au pilori par la scène punk. Alors, oui, spontanéité et énergie ne sont pas les deux qualificatifs qui viennent immédiatement à l'esprit à l'écoute de la réédition fleuve de leur cinquième album (cinq CD, un vinyle, un blu-ray). Luxuriantes, épiques, aventur

Jon Anderson mettent en valeur une sacrée bande de musiciens, l'incroyable batteur Bill Bruford, le clavier enflammé Rick Wakeman, le guitariste inventif Steve Howe et le bassiste virtuose Chris Squire. Et cet album a atteint pourtant le top 10 des charts anglais et américains. Une dinguerie.

P.B.

YES CLOSE TO THE EDGE (Rhino Records)

LIVRES /

Samy Langeraert Un merle enchanteur

Le troisième roman de l'auteur établi à Berlin est le monologue d'un narrateur obsédé par les oiseaux. Rencontre à Paris autour de ce livre court qui paraît repartir à zéro et poser sur tout un regard neuf.

Par THOMAS STÉLANDRE

Photo CHRISTOPHE MAOUT

Lorsqu'il rencontre quelqu'un pour la première fois, mettons à une soirée, et que cette personne lui demande ce qu'il fait dans la vie, en général Samy Langeraert dit qu'il est traducteur, traducteur «technique», c'est-à-dire de «tout ce qui n'est pas littéraire». Il peut ensuite enchaîner sur les logiciels de traduction sur lesquels il travaille et «l'évolution de la traduction automatique dans le paysage, tout ça tout ça». Depuis quelques années, par le hasard de la demande, il s'est spécialisé en comptabilité suisse : «Il y a beaucoup de traduction de comptabilité suisse dans mon quotidien.» Il s'agit d'une activité «alimentaire» qui lui permet d'en avoir une autre : il écrit des livres. Mais pour en parler «c'est plus compliqué», alors il préfère aller au plus simple et parfois ne pas en parler.

Samy Langeraert vit à Berlin, mais il est de passage à Paris, où il est né en 1985, pour présenter son troisième livre, paru comme les précédents chez Verdier. Aucun des trois n'excède la centaine de pages. Tous ont pour narrateur une personne solitaire qui observe le monde, les objets autour d'elle, les passants, les voitures, les cyclistes, et en rend compte sans obsession, tranquillement. Celui-ci s'intitule *le Chant du merle humain*, un titre dont l'auteur n'est pas tout à fait satisfait, «mais il s'est imposé parce que, pendant l'écriture, ce personnage s'est révélé être un merle humain». Qu'est-ce qu'un merle humain? En premier

lieu une voix qui s'adresse au lecteur et le renvoie d'entrée à sa propre expérience. Premières lignes : «Quand j'ouvre un livre, ce n'est pas moi qui lis. Mes mains s'affairent avec les pages, mes yeux s'agitent, il y a du temps qui passe et à la fin je referme le livre et j'ai tout oublié. Je n'ai jamais su raconter un livre.» Ce personnage nous écrit, lit-on un peu plus loin, «d'un monde de parenthèses non refermées» et, plus prosaïquement, «d'une pièce que j'appelle mon bureau» avec une étagère Billy et, derrière la fenêtre, l'immeuble d'en face, le ciel «si blanc, si gris», les arbres.

«Une vie simple et rigoureuse»

Tout cela est bien beau mais ne renseigne pas sur ce qu'est un merle humain. A ce sujet, le livre avance ceci, page 28 : «Je suis disons un merle humain, je chante, mais ça ne s'entend presque pas et donc tout est très calme et souple et la journée s'écoule. C'est une vie simple et rigoureuse, mais belle, et quand le temps a fait passer l'après-midi on voit que la journée s'achève.» Sur place, même question terre à terre, et cette piste dispensée par l'auteur : «C'est quand même plus un humain qu'un merle. Il est un peu obsédé par les oiseaux. Il admire le chant du merle et veut faire pareil dans sa langue à lui. Comparé au "cui-cui" des moineaux, le chant du merle est un peu spécial. C'est aussi une sorte de monologue. Voilà ce que je peux dire sur ce titre, mais je ne suis pas fort en titre.» Sur les couvertures Verdier, Samy Langeraert remarque par ailleurs que le nom de l'auteur est plus gros que le titre, ce qui le «perturbe pas mal». Si cela ne tenait qu'à lui, les proportions se-



Samy Langeraert, mardi, à Paris.



raient inversées, «mais je ne leur ai pas demandé de changer juste pour moi». Les oiseaux ont de l'importance dans tous ses textes, sans qu'il faille faire de l'ensemble une lecture écologiste. Les oiseaux sont là comme la camionnette passe, en manifestations de la vie à l'œuvre, mais ils sont bien là. On pourrait même suggérer qu'il y a un oiseau par livre. Dans le premier, *Mon Temps libre* (2019), où un garçon traînait la tristesse d'une séparation sur les trottoirs de Berlin, le moineau avait l'ascendant : outre les pies et les mouettes, le mot «moineaux», au pluriel, revenait, sauf erreur, cinq fois – et au bout du compte, cette réflexion : «Depuis longtemps, je ne suis plus certain que de petites choses, je n'ai plus que de petits savoirs». Dans le suivant, *les Deux Dormeurs* (2023), où un autre garçon (ou le même) se rendait chaque après-midi dans la cafétéria d'un centre d'art pour écrire des poèmes, un pigeon tenait la vedette : un jour, un volatile de cette espèce s'était faufilé dans le centre, créant partout l'agitation, avant d'être amadoué du regard par le vigile, puis de suivre docilement ce dernier jusqu'à l'extérieur. On y relevait déjà, page 59 : «J'aurais voulu parler des merles et des moineaux, ou des oiseaux en général, je veux dire des oiseaux communs qui vivent en ville et j'aurais voulu expliquer pourquoi leur chant m'importe.»

Influence d'Aristote

Ce passage qu'on lui relit, Samy Langeraeert ne l'avait plus à l'esprit. Il s'en étonne et s'en réjouit : «Ça annonçait le livre suivant!» S'il avait déjà écrit sur les oiseaux avant, il en appelle cette fois à la lecture du *Roman lumineux* de l'écrivain uruguayen, mort en 2004, Mario Levrero, livre pour le coup beaucoup plus gros que le sien dans lequel les pigeons ont un grand rôle. «C'est un peu la même chose, un rapport direct, concret, ordinaire, quotidien, avec quelque chose qui est bizarre.» Car enfin : «Qui serait capable de dire comment vit un moineau?» Certains ornithologues sans doute, ce que l'auteur n'est pas, pas plus qu'il n'est philosophe – et ce malgré l'amorce d'une formation universitaire dans cette discipline (entre une «hypokâgne très foireuse» suivie d'une année d'histoire à la fac et des études en école d'art «parce que je me disais que c'était le seul endroit où je pourrais écrire»). Peut-être Aristote a-t-il été une autre influence pour ce texte-ci. «Je parle d'Aristote parce qu'il a cette manière de dire des choses tellement évidentes, du genre : "L'objet de la vue, c'est le visible". Soit on est irrité, soit on trouve ça marrant. C'est un peu ce que j'ai repris dans les parties du livre plus proches du discours, comme de petites conférences pour expliquer ce que c'est que ceci ou cela.» Ainsi le *Chant du merle humain* paraît tout reprendre à zéro et poser sur tout un regard neuf. Les meubles : «Les meubles ne peuvent pas se mouvoir tout seuls, en l'absence de poussée ou de traction ils restent exactement à la même place.» Les bâtiments : «Un bâtiment est un ensemble de pierres ou de matières pierreuses placées dans le bon ordre.» Les livres : «Un livre est le produit fini d'un commentaire soliloqué. C'est un rendu, on le fait lire pour expliquer les choses avec rigueur et professionnalisme. Si la lecture se fait comme il convient, en respectant les règles, on comprend mieux les choses et pour

Samy Langeraeert paraît travailler comme l'oiseau fait son nid, par aggrégation.

Il écrit «des petits trucs» à «l'échelle de la page», «et puis ça prend forme en prenant forme».

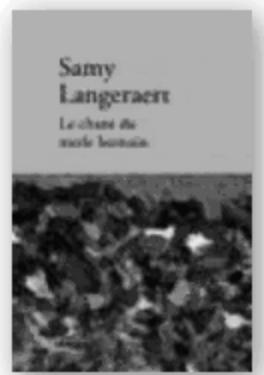
un temps le monde paraît un peu plus doux, un peu mieux dessiné. Nous apprendrons pour notre part des choses sur l'enfance (au passé simple) et l'adolescence (à l'imparfait) du merle humain, ainsi que sur ses habitudes et ses sorties. Une fois, il a rencontré dans un parc une femme assise en tailleur qui lui a appris «à générer des hologrammes et à comprendre ainsi directement les choses par voie télépathique». À la question de savoir si ses livres lui ressemblent, au sens de sa personnalité, l'auteur répond par l'affirmative, «ce qui ne veut pas dire que je connais une femme qui m'a appris à voir des hologrammes».

Sur sa méthode, Samy Langeraeert paraît travailler comme l'oiseau fait son nid, par aggrégation. Il écrit «des petits trucs» à «l'échelle de la page», «et puis ça prend forme en prenant forme». D'anciens fragments, gardés de côté depuis cinq ou dix ans, peuvent venir s'intégrer à l'ouvrage en cours, ce qui explique des enchaînements jugés «pas super souples» par le principal intéressé – «et j'en suis désolé». C'est aussi pour cela qu'il n'y a «pas d'histoire», du moins pas au sens d'une histoire «hollywoodienne» avec intrigue et rebondissements. Son éditeur Lionel Ruffel, codirecteur de la collection «Chaoïd» où Langeraeert est publié, y voit une expérimentation à «contre-courant» : «Ce qui me plaît, dit-il, c'est que c'est très différent de ce qu'on lit par ailleurs. On est un peu dans le règne du pitch, de l'anecdote, des péripéties. Or il y a chez lui quelque chose non pas d'anachronique, mais d'intempestif.» En conséquence peut-être, une légère difficulté à jouer le jeu de la promo, à répondre vite et bien à la radio, à rebondir comme il faudrait dans les tables rondes des festivals, à se reconnaître dans une figure d'écrivain qui, à fortiori en France, lui paraît «lourde» et ne lui fait tout simplement «pas envie». Pour cette raison, rester un écrivain «amateur», autant que Clarice Lispector voulait le rester, lui convient bien.

Réurrences de fond

L'œuvre – mot qui lui «donne envie de disparaître sous terre» – est pourtant là et elle s'affirme sous nos yeux, de plus en plus fantaisiste, lumineuse, colorée. Malgré l'abord hésitant, Samy Langeraeert n'a avec ses textes jamais paru tâtonner, a très vite donné le sentiment d'avoir trouvé sa forme, ses récurrences de fond, le bon cadre pour ses toiles miniatures. «Ce n'est pas que je sais ce que je fais, mais j'ai des désirs forts d'écriture. Si je n'ai pas de désir, je n'écris pas.» La brièveté, «ce n'est pas décidé non plus», mais cela reflète

SAMY LANGERAERT
LE CHANT
DU MERLE HUMAIN
Verdier «Chaoïd»,
96 pp., 15 €.



ses propres goûts de lecteur : «J'aime bien les livres de 100, 150 pages. Je trouve cela suffisant pour que l'intensité augmente. On n'est pas obligé de faire 250.» Souvent, il trouve qu'il y a «beaucoup de remplissage». Il préfère l'économie et le dit en autant de mots : «Je veux dire ce que j'ai à dire et je n'ai pas beaucoup de choses à dire.»

Samy Langeraeert se garde de monopoliser l'attention et de retenir la parole, mais il écoute avec attention, ses yeux dans les vôtres, qualité qu'il partage avec son narrateur mi-homme mi-oiseau. Page 10 : «Je suis je crois sans me vanter un génie de l'écoute, je peux saisir et apprécier tout à la fois les sons, les significations et le langage du corps, toutes les combinaisons possibles, et je sais rester concentré pendant des heures, garder pendant des heures une attention aiguë, entière, dédiée à l'interlocuteur, si c'est un interlocuteur.» Autre point commun, l'un et l'autre ont un chant. Celui de l'auteur a aussi sa rythmique, mais là encore ce n'est pas évident à expliquer. «Par exemple, dans les Deux Dormeurs, il y a énormément de phrases composées de douze, six, huit ou dix syllabes. Il y a une sorte de tempo.» Ledit tempo ne doit pas pour autant trop s'installer. Il faut le remettre en cause «par des mots bizarres ou surprenants», une rupture inattendue, une chute, une discontinuité.

Comme Eliza Gueorguieva, David Lopez ou Anne Pauly, il est passé par le master de création littéraire de Paris-VIII, là où ses éditeurs l'ont repéré. Il avait une trentaine d'années. Le concernant, «il faut le dire», cette formation a «tout changé», moins pour l'apprentissage en tant que tel que pour les rencontres, et la validation qu'elle a représentée. Reste que «pianoter sur un fichier texte» est une chose étrange, «alors qu'on pourrait juste, je ne sais pas, boire des bières ou avoir un vrai travail». Encore plus que ses précédents livres, *le Chant du merle humain* parle du fait d'écrire, une activité dont il aime lui-même entendre parler avec précision, les détails, les outils, comme dans les portraits d'Alain Cavalier où le cinéaste veut savoir tout sur tout. Samy Langeraeert n'a quant à lui pas vraiment de routine, si ce n'est de «prendre le temps quand il est là». Il écrit sur son ordinateur et depuis peu également sur son téléphone, sans trouver cela «si bizarre que ça». Jamais à la main. L'hiver à l'intérieur, dans les bibliothèques; l'été dehors. Presque pas à son domicile, même si le dernier, «je l'ai bien avancé chez moi». Il réécrit peu car il écrit «très lentement». Preuve en est, sans rire : «J'ai commencé *Mon Temps libre* en 2016 ou 2017. Ça va faire huit ans et depuis j'ai écrit moins de 300 pages.»

Au total, *Mon Temps libre*, *les Deux Dormeurs* et *le Chant du merle humain* comptent chacun 96 pages, mais là où le premier mettait son point final page 90, et le deuxième page 91, celui-ci s'arrête à la page 86. L'auteur se demande du reste si cela ne se termine pas de manière «un peu abrupte», sans de toute façon savoir comment faire autrement. Comme annoncé, ce qui avait été dit avait été dit. Continuer aurait été artificiel. On lui dit qu'on n'a pas trouvé la fin abrupte, au contraire, et qu'il y a cette phrase qu'on a retenu et noté, juste avant de refermer le mince volume, page 82 : «J'espère que tout est clair, même si je n'ai pas tout expliqué dans le détail.» Tout est clair. ■

LIVRES / POCHES

André Martel, pataphysique des matériaux L'œuvre intégrale

Par GUILLAUME LECAPLAIN

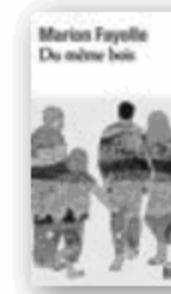
«Par le paralloïdre des corfes, / Bralançant les rétricences des tamériaux, / Les cimentectes ont babellisé les lapiñcags / Les génieurs ont travelardé les honts, septlieubotté les valles, herculaugiacé les vafles.» Nous sommes en 1951 et ces mots sont l'acte de naissance d'une langue nouvelle. Faite d'inversions de lettres, de collages, de mots-valises et autres aphéreses, elle semble constituée de morceaux éparpillés de paroles, qu'un mosaïste du langage aurait rassemblés selon sa fantaisie. Le mosaïste, c'est André Martel. «Çuilà/ Issait çaquiveut, / Issait ousquia.» Martel a deux vies; la première commence à sa naissance, en 1893 à Toulon. A la sortie de son adolescence, il part au front de la Grande Guerre. En 1915, l'explosion d'une mine le blesse sérieusement. Traumatisé, le jeune homme est réformé et interné. Revenu à Toulon, il devient professeur de français, se marie, a un fils. Il mène alors une existence de poète du dimanche. C'est la Seconde Guerre mondiale qui met fin au tableau: le conflit rouvre la blessure psychologique de la Première. Martel est mis à la retraite de l'enseignement. En 1949, il compose un premier poème dans son jargon. Puis un deuxième. Bientôt, il a réuni assez de textes pour publier un recueil.

C'est ici que s'ouvre la seconde existence du Toulonnais. André Martel a presque 60 ans quand paraît *le Paralloïdre des corfes*, son premier livre écrit dans la langue qu'il a inventée et qui prendra ce nom de «paralloïdre». Pour lui, désormais, le français n'est plus qu'un matériau à détourner. Il quitte Toulon, sa famille, rejoint Paris. Là, son recueil aiguise la curiosité de Jean Dubuffet; ce dernier y reconnaît sans doute une parenté avec ce qu'il a conceptualisé sous le nom d'art brut. Il se rapproche de Martel, l'emploie comme secrétaire. Ensemble, ils vont publier deux livres : *la Djingines du Théophélès* (1954) et *le Mirivis des Naturgies* (1963). C'est également par Dubuffet que Martel entre au Collège de Pataphysique. L'inventeur du paralloïdre meurt en 1976.

Pour la première fois, l'œuvre de cet auteur oublié est réunie en un seul volume – et saluons le travail de Brice Liaud qui a dû établir les textes dans une langue qui ne comporte ni Robert ni Bescherelle. Cependant, observe-t-il dans sa préface, «*le paralloïdre, aussi novateur qu'il le présente, prend tout de même le français pour base et en respecte la syntaxe*.» Quant aux thèmes des poèmes, ils puisent dans l'émotion, l'amour – au prix d'un lyrisme un peu convenu. Liaud en convient: «*Une traduction du paralloïdre en français serait aussi décevante qu'inutile.*» Reste la force d'un geste inédit – et solitaire – qui impressionne par sa constance et met sous un jour nouveau l'usage de notre bonne vieille langue: car plus que la proposition d'un nouvel idiome, c'est bien des pistes encore inconnues pour l'ancien qu'il propose d'ouvrir. Dans un texte de 1955, Martel le revendique: au français asséché par ses ingrédients routiniers, «*il lui apporté du bribeck sanguier, du panécroustil, du fromage, du bopinard.*»

ANDRÉ MARTEL OEUVRE PARALLOÏDRE
Textes réunis et présentés par Brice Liaud.
On verra bien, 428 pp., 22 €.

MARION FAYOLLE
DU MÊME BOIS
Folio, 128 pp., 7 €.



«Les parents craignent qu'un jour, les gosses ne reviennent pas, qu'aucun d'entre eux ne reprenne la ferme, qu'ils s'en aillent tous, qu'ils descendent vivre dans des vallées, qu'ils se disputent, qu'ils divorcent, que la famille se brise comme se brise la roche.»

«C'est un roman sur l'hypocrisie de notre société» Entretien avec Karine Tuil

Par VIRGINIE BLOCH-LAINÉ

Dan Lehman vient d'être battu à la présidence de la République française par une femme d'extrême droite. Il est alcoolique, il broie du noir. Son épouse, une actrice de vingt ans sa cadette, lui devient étrangère et ne l'attire plus. Son ex-femme, une romancière à laquelle il est lié par une complacéité intellectuelle, lui manque. Sa fille aînée s'entiche d'un réalisateur brillant mais peu délicat en privé. Le quatorzième livre de Karine Tuil porte un regard sombre sur le présent.

Est-ce un roman à clé?

Non, même si à l'origine de mes romans il y a une inspiration réaliste, parce que je désire comprendre ce qui dans la société me perturbe. Pour ce livre-là, j'ai rencontré en un laps de temps assez court des conseillers politiques et d'anciens présidents de la République, et j'ai eu envie d'écrire sur l'après-pouvoir: le vide existentiel, l'agenda qui ne compte plus de rendez-vous majeurs, la fin d'une forte exposition médiatique. Dans la même période, j'ai, pour des raisons professionnelles, rencontré beaucoup de gens du cinéma, et l'envie m'est venue de décrire ces deux cercles du pouvoir.

Pourquoi avoir choisi un président juif?

Cela s'est imposé d'emblée. C'est une fiction politique, cela n'est jamais arrivé qu'un président de gauche soit juif. C'était un défi pour l'écrivaine que je suis, parce qu'il s'agissait d'une exploration.

Etre juif et de gauche, en ce moment c'est un défi?

On l'oublie, mais les juifs furent très ancrés à gauche. A travers la première femme de Dan Lehman, Marianne, je voulais montrer l'abandon que ressen-

tent en ce moment les juifs de la part de la gauche. La défense de la justice sociale et des droits des minorités définissait la gauche. Les juifs assistent à une floraison de stéréotypes – le juif dominant, oppresseur – véhiculés par la gauche. Mais je veux croire à un sursaut possible.

La présidente de la République qui remplace Dan Lehman est inspirée d'une possible réalité...

Oui, mais j'ai aussi choisi une femme parce que c'est un roman qui raconte la fin d'un monde, celui gouverné par des hommes issus des classes bourgeoises supérieures, blancs. J'avais envie de montrer que la vie politique change, pour le bien quand il s'agit de la féminisation, pour le pire quand il s'agit de l'extrême droite.

Le monde du cinéma est-il aussi en train de changer?

Oui, je crois que les pratiques ont bougé, avec l'apparition sur les tournages de coordinateurs d'intimité, par exemple. Mais je voulais surtout montrer la complexité humaine. Les gens de pouvoir ont une forte exposition publique et n'apparaissent jamais tels qu'ils sont réellement. Le personnage du réalisateur affiche publiquement des positions vertueuses que sa vie privée ne suit pas. Mais quand on est cinéaste, quand on crée, d'une manière générale, on exprime un désir et le désir charrie des ambivalences. On ne pourra jamais toutes les abraser.

L'autre axe important de votre roman est la différence d'âge dans des couples formés d'hommes et de femmes bien plus jeunes qu'eux.

J'avais envie d'envisager la condition féminine à travers trois portraits: une actrice de 43 ans qui entre dans une période où elle pourra être disqualifiée dans le monde du cinéma à cause de son âge; une romancière de 58 ans, et sa fille, qui à 24 ans veut en finir avec la rigidité des carcans anciens. Je vois autour de moi des couples formés d'hommes qui ont entre 50 et 60 ans, et femmes de l'âge de ma fille, donc de moins de 30 ans. Je voulais travailler sur le contraste entre la représentation actuellement positive de la quinquagénaire, soi-disant débarrassée des contraintes qu'elle avait plus tôt, et les quinquagénaires que je rencontre, qui se sentent vulnérables. Les choses ont progressé, mais l'injonction à la jeunesse et à la réussite persiste.

«Quand on est cinéaste, quand on crée, d'une manière générale, on exprime un désir et le désir charrie des ambivalences. On ne pourra jamais toutes les abraser.»

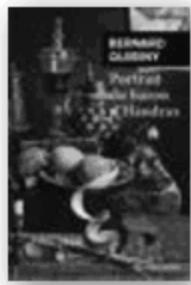


Karine Tuil en 2022. PHOTO AGLAÉ BORY

Y aurait-il un manque de sororité de la part des femmes qui, entre 20 et 30 ans, se mettent en couple avec des hommes de vingt ans de plus qu'elles ?

Il y a en effet en apparence un élan collectif féministe intergénérationnel, mais dans les faits, certaines femmes se mettent en couple avec des hommes bien plus âgés, qui souvent ont une

BERNARD QUIRINY
PORTRAIT DU BARON
D'HANDRAX
Rivages «poche»,
192 pp., 8 €.



«Perché sur un tabouret, plumeau à la main, il pourchassait les toiles d'araignées au plafond. Je lui demandai les raisons de sa colère ; il répondit que la malle avait de nouveau disparu.
— Quelle malle ?
— Eh bien, la malle.»

DUBRAVKA UGREŠIĆ
BABA YAGA A PONDUN OEUF
Traduit du croate
par Chloé Billon,
Satellites, 448 pp., 13 €.



«Au premier abord, elles sont invisibles. Et puis, un beau jour, vous commencez à les remarquer. Elles se traînent dans le monde comme une armée d'anges vieillis. L'une d'entre elles vous accoste, son visage tout près du vôtre.»

Le port de l'angoisse Dans «Marseille 1940», Uwe Wittstock, raconte l'épopée des écrivains allemands pour fuir la Gestapo

Par FRÉDÉRIQUE FANCHETTE

Pour son ouvrage de fiction *Transit*, deux fois adapté au cinéma, Anna Seghers utilisa sa propre expérience marseillaise de 1940. Et l'écrivaine juive allemande est elle-même l'une des figures importantes de *Marseille 1940, quand la littérature s'évade*, essai de Uwe Wittstock aux allures de roman. Dans *Berlin 1933, l'hiver de la littérature*, publié en 2023, le journaliste et historien racontait comment en quelques mois les nazis avaient vandalisé le paysage littéraire allemand. Menace d'internement en camps de concentration, autodafés... des écrivains en vue, comme Anna Seghers donc, Hannah Arendt, Lion Feuchtwander, Heinrich Mann, Franz Werfel, Ernst Weiss, Bertolt Brecht, furent contraints de fuir à l'étranger. On retrouve dans ce nouveau livre certains de ces grands noms allemands ou autrichiens. Uwe Wittstock par une écriture en montage, fait se succéder à un rythme serré lieux et dates. Il réussit à transmettre le sentiment d'urgence qui prévalait alors. Il s'agissait d'aller plus vite que la Gestapo pour mettre à l'abri les écrivains inscrits sur les listes noires de Berlin.

Au cours de l'exode de mai-juin 1940, de nombreux Allemands réfugiés se mêlèrent aux horde de civils fuyant l'avancée de la Wehrmacht. D'autres, en tant qu'étrangers avaient été internés dans des camps, comme celui de Gurs dans les Pyrénées ou celui des Milles, près d'Aix : les autorités françaises ayant le cynisme de les faire passer du statut de victimes de Hitler à celui de potentiels espions. Avec la défaite et le partage du pays, l'Hexagone se transforma en une gigantesque sourcière. Aux Etats-Unis, des voix s'élevèrent pour venir en aide à ces écrivains souvent prestigieux. Ainsi celle de la première dame elle-même, Eleanore Roosevelt, elle fera tout pour que Lion Feuchtwander sorte du camp des Milles (déguisé en vieille femme) et puisse émigrer. Mais surtout un comité fut mis en place pour récolter de l'argent, une liste de personnes à sauver fut dressée et un émissaire envoyé à Marseille. L'histoire est connue, une série Netflix a été produite autour du personnage phare de cette opération. Il s'appelait Varian Fry et son engagement permit de sauver plus de deux milliers de personnes, soit par la mer, soit par les Pyrénées.

Même si l'horreur reste en arrière-plan – les suicides, dont celui de Walter Benjamin, les 300 morts par mois dans le camp de Gurs, les rafles policières –, le livre d'Uwe Wittstock parce qu'il

raconte des histoires où abondent les coups de chance et l'héroïsme se lit avec jubilation. L'auteur sait mettre en scène l'atmosphère de chaos de cette période, avec une dose de picaresque. Voilà Franz Werfel et son épouse, la mondaine Alma Malher. Ils se sont réfugiés à Lourdes, Werfel se passionne pour Bernadette Soubirous, Alma se désespère : elle a perdu ses douze valises dont celle contenant les partitions de son défunt mari, un trésor monnayable. Montauban, Toulouse sont également des lieux où se retrouvent de nombreux exilés épargnés par l'exode. A l'hôtel de ville, des panneaux d'affichage sont couverts d'avis de recherche.

Mais tous savent que le salut passe par Marseille. Aussi l'agence de Varian Fry ne désemplit pas. Elle aura trois adresses, vers lesquelles affluent des gens aux abois. Au début Varian Fry et sa petite équipe travaillent dans la chambre 307 de l'Hôtel Splendide. Ils ont dévissé le miroir de la coiffeuse, ça fait un bureau de plus.

dévissé le miroir de la coiffeuse, ça fait un bureau de plus et reçoivent là les candidats à l'émigration aux Etats-Unis. Peu à peu les locaux vont s'agrandir, avec la location d'un grand bureau au 60 rue Grignan, puis d'une maison de maître, nommée Air-Bel. La villa est un lieu de travail et une «coloc» pour une quinzaine de personnes, membres de l'équipe de Varian Fry ou célébrités en attente de départ comme André Breton.

Tout en relatant la poursuite du travail de Fry sur place, les réussites et les échecs, Uwe Wittstock déplace le projecteur vers les abords des Pyrénées. La traversée à pied permettait de se passer des visas de sortie de la France. L'écrivaine Lisa Fittko a laissé son nom à un passage à travers la montagne. On la voit elle et son mari protégés par les habitants et le maire de Banuyls. C'est l'un des enseignements de ce livre : comment la survie de certains écrivains a été rendue possible parce qu'à un moment des fonctionnaires fermèrent les yeux devant un passeport douteux. Fin 1941, la parenthèse Varian Fry se terminait : le journaliste qui irrite le consul américain doit retourner aux Etats-Unis et le troisième mandat de Roosevelt s'accompagne d'un quasi-arrêt des attributions de visas. ♦

UWE WITTSTOCK

MARSEILLE 1940.
QUAND LA LITTÉRATURE S'ÉVADE
Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni.
Grasset, 496 pp., 28 € (ebook : 18,99 €).



large surface sociale. Le choix résulte peut-être de la précarité actuelle du monde du travail ; ces hommes sont sûrement sécurisants. C'est le cas pour la fille de Dan Lehman, militante féministe qui se met en couple avec un homme plus âgé qu'elle. C'est un roman sur l'hypocrisie de notre société, sur les masques, ceux que la société revêt au nom du politiquement correct. J'ai de-

KARINE TUIL

LA GUERRE PAR D'AUTRES MOYENS
Gallimard, 384 pp., 22 € (ebook : 16 €)

LIVRES / POCHES

La fabrique à Maeve
Trois filles un été
à l'usine.
par Michelle Gallen

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

Factory girls dit le titre anglais. Il rappelle le *Country girls* (*Filles de la campagne*) de la reconnue Edna O'Brien. Trois amies prennent un petit boulot à l'usine pendant l'été en attendant leurs résultats scolaires, sésame pour entrer à la fac. Issue d'une famille pauvre, Maeve Murray compte bien réussir pour se tirer à Londres et devenir journaliste. D'un milieu plus aisés, Aoife O'Neill vise Cambridge et Oxford en second. Quant à Caroline Jackson, qui sort avec Martin, elle aura ce qu'elle pourra. «C'est une Jackson, et les Jackson, ça bouge pas», dit la mère de Maeve. *Du fil à retordre* se passe dans une ville modeste et indéterminée sur la frontière en Irlande du Nord. Michelle Gallen, dont c'est le deuxième roman après *Ce que Majella n'aimait pas* (Joëlle Losfeld, 2023), a grandi dans cette région. Ce même été 1994, elle venait de terminer sa première année universitaire à Trinity College et attendait ses notes comme ses personnages. «Cet été-là a été difficile», dit l'autrice de passage à Paris, et bientôt de retour en avril pour un mois de résidence au Centre culturel irlandais. *Il y avait du bonheur à être chez moi et de la peur. Il y avait beaucoup de violences et de tensions, le cessez-le-feu est entré en vigueur mais je n'y croyais pas.*»

Son premier roman, *Ce que Majella n'aimait pas*, se déroulait sur une semaine, en 2004, autour d'une jeune fille de 27 ans, employée dans le fish and chips local, personnalité étonnante d'intensité. *Du Fil à retordre* se situe dix ans avant, du 2 juin au 31 août 1994, Maeve a 18 ans. Un troisième livre en préparation s'annonce encore à rebours dans le temps. «J'ai remarqué il y a quelques semaines que c'est 1984, 1994 et 2004, un par décennie.» Là où les «Troubles» étaient un lointain écho dans la vie de Majella, ils font partie du quotidien de Maeve. Il y a les attentats dont on entend parler sur Radio Foyle ou les bruits de pales d'hélicoptères attirés par le moindre rassemblement suspect. Et non seulement le directeur de l'usine de chemises où les trois filles travaillent, Andrew Strawbridge, est un Anglais à Jaguar, mais l'entreprise pratique la mixité religieuse. Expérience inhabituelle pour Maeve. «Caroline s'est éloignée et Maeve a senti la panique la gagner. Elle ne savait pas comment se comporter de manière naturelle avec les réformés.» Parmi ses collègues il y a peut-être des proches de policiers, de militaires ou d'organisations paramilitaires... mais «elle apprendrait que cathos et réformés avaient quelques trucs en commun : les deux camps s'enthousiasmaient en pensant à leur paye, et ils aimaient aussi parler du temps - le pied, c'était quand on arrivait à mélanger les deux».

Roman d'apprentissage réaliste, *Du Fil à retordre* dégage la même énergie que son prédécesseur. Maeve a une irrésistible fureur de vivre (à part des éclats de tristesse quand elle songe à sa sœur Deirdre). Le langage parlé et vivant, bien traduit, plonge dans une période cruciale pour ces trois jeunes filles qui font leurs débuts, non au bal, mais dans l'exploitation capitaliste. Soixante-dix chemises à repasser à l'heure et «z'allez faire quarante heures sur quat'jours». ◆

MICHELLE GALLEN DU FIL À RETORDRE
Traduit de l'anglais (Irlande) par Carine Chichereau.
Joëlle Losfeld, 347 pp., 25 € (ebook : 14,99 €).

MO YAN
LÈVRES ROUGES,
LANGUE VERTE
Traduit du chinois
par Chantal Chen-Andro
et François Sastourné.
Points, 480 pp., 10,20 €.



«Il but une gorgée au goulot, rota et nous dit : «Vous venez tous de Pékin ? Les Pékinois, ça ne vaut rien, rien du tout. Tous des grenouilles au fond d'un puits, ils ne voient pas plus loin que le bout de leur nez ! Vous avez l'avenue Chang'an, et alors, qu'est-ce qu'elle a de terrible ?»

Les Robinsons d'Arno Schmidt

Du nazisme à la post-apocalypse, un triptyque violent et sublimé

Par JEAN-DIDIER WAGNEUR



Arno Schmidt, années 60, à Bargfeld PHOTO WILHELM MICHELS. ARNO SCHMIDT STIFTUNG

«**J'**aime Arno Schmidt, il m'émeut, il me provoque, il m'énerve, il me fait rire - il me fait sourire aussi. Quel vieux râleur. Pas une photo où il ne fait pas la gueule», écrit Marie Darrieussecq dans son introduction enthousiaste aux *Enfants de Nobodaddy*. Il faut dire que cet écrivain considéré aujourd'hui comme un trouver de génie de la littérature du XX^e siècle n'a jamais été d'un commerce facile. Solitaire et irascible, Arno Schmidt (1914-1979) a toute sa vie multiplié les provocations, considérant que tout ce qui n'était pas littérature, au sens le plus absolu, n'avait pas d'importance. Ses éditeurs en savent quelque chose qui l'ont soutenu dans les procès que la bourgeoisie catholique lui intentait pour blasphème ou pornographie, car dans toute son œuvre, il a stipendié l'Allemagne de l'ordre moral.

Blanchot. Reste qu'à la même époque, la France des avant-gardes et des sciences humaines ratait le rendez-vous avec cet immense artiste malgré le travail décisif que menaient Maurice Na-

deau et Christian Bourgois pour le faire connaître. On se plaît à rêver d'une lecture de Schmidt par Maurice Blanchot, Gilles Deleuze ou Michel Foucault tant cette œuvre-monde semble tout embrasser, ouvrir le XXI^e siècle à de nouvelles formes d'expression. La relève est assurée grâce aux éditions Tristram qui depuis ont publié ou réédité une grande partie de l'œuvre de Schmidt servie par des traducteurs hors pair, d'abord Claude Riehl, hélas disparu en 2006, et aujourd'hui Nicole Taubès. On ne dira jamais assez combien l'«école française» de la traduction compte de talents rares, car traduire Schmidt c'est comme se confronter à Joyce, c'est un univers verbal étoilé de références, miné de jeux de mots, le tout dans des formes qui ont relégué le roman de papa à la préhistoire littéraire.

«Papa», il est d'ailleurs question ici avec ce titre les *Enfants de Nobodaddy*, que Schmidt emprunte à William Blake. Ce «papapersonne» est le monstre, un Léviathan, un Satan vouant aux ténèbres ses zélateurs. Sous son égide est pour la première fois édité en France le triptyque qui ré-

unit *Scènes de la vie d'un faune* (1953), *Brand's Haide* (1951), et *Miroirs noirs* (1951). Des textes précédemment publiés et dûment annotés. Ils rapportent le destin de trois «Robinsons» depuis le nazisme jusqu'à une post-apocalypse nucléaire qui a ravagé le globe.

Scènes de la vie d'un faune, c'est la vie de Heinrich Düring, un fonctionnaire du régime hitlérien. Employé aux écritures dans une bourgade, il n'a que mépris pour ses collègues qui collaborent avec la machine de mort. Il aiguise sa haine en mordant les petits chefs nazis «tous prognathes à force de rester au garde-à-vous». Düring rêve d'une ligne de fuite, d'une histoire à la Defoe : se construire une île plutôt que de faire naufrage avec tous ces «pourris» imbéciles de *Propagandastaffel*. Avec la «Louve blanche», souvenir obsédant du grand amour de Schmidt, Düring se lance sur les traces du «Faune», un déserteur de l'armée d'occupation napoléonienne qui avait trouvé refuge dans la lande. Là, «pas de radios, pas de journaux, pas de grand peuple et pas de Führer!» *Brand's Haide* constitue chronologiquement une

suite. Le personnage se nomme Arno Schmidt, non pas l'auteur, mais plutôt une *persona*. Le nazisme anéanti, l'Allemagne occupée, un prisonnier libéré mène une vie de migrant et atterrit à Blakenhof. Il trouve asile dans une remise et est secouru par ses deux voisines, Grete et Lore. Il s'évadera de ce monde dans le bois de Brand's Haide baigné de romantisme allemand.

Mosaïque. Quant à *Miroirs noirs*, c'est le sommet absolu de l'ironie et de la désespérance. En 1960, le monde a été anéanti par la guerre nucléaire et un survivant parcourt à vélo les paysages radioactifs pour trouver de la nourriture, une maison et rencontrer de possibles semblables. Faire le *pitch*, comme on dit, de tels livres reste un peu limite. Car ce qu'écrit Schmidt ce ne sont pas des «romans» mais des partitions narratives polyphoniques. Les trois textes sont conçus en une mosaïque de parapages qu'il baptise «instantanés» au sein desquels se télescopent plusieurs niveaux transpercés de multiples flashes : «Ma vie ?: n'est pas un continuum!» On l'aura saisi, Schmidt c'est violent mais sublime, on s'y accoutume vite et on finit par en devenir addict. Un dernier conseil pour la route : Claude Riehl a ouvert une porte lumineuse sur ce monde phénoménal dans une longue postface à *Tina ou de l'immortalité* (Tristram, 2007), à lire en parallèle. ◆

ARNO SCHMIDT
LES ENFANTS DE
NOBODADDY
Préface par Marie
Darrieussecq, traduction
de l'allemand par Nicole
Taubès et Claude Riehl,
notes de Nicole Taubès,
Hubertus Biermann
et Stéphane Zékian.
Tristram, 504 pp., 25 €.

ALBERT LONDRES

AU BAGNE

Edition illustrée, présentée et annotée par Philippe Collin. Mercure de France «le Temps retrouvé», 352 pp., 12 €.



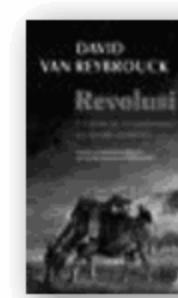
«Le bagne n'est pas une machine à châtiment bien définie, réglée, invariable. C'est une usine à malheur qui travaille sans plan ni matrice. On y chercherait vainement le gabarit qui sert à façonner le forçat. Elle les broie, c'est tout, et les morceaux vont où ils peuvent.»

DAVID VAN REYBROUCK

REVOLUSI. L'INDONÉSIE ET

LA NAISSANCE DU MONDE

MODERNE Traduit du néerlandais par Isabelle Rosselin et Philippe Noble. Babel, 752 pp., 14,90 €.



«Mais ce qui rend la revoluti indonésienne à ce point passionnante, c'est l'énorme impact qu'elle a eu sur le reste de l'humanité : non seulement sur la décolonisation d'autres pays, mais plus encore sur la coopération entre tous ces nouveaux Etats.»

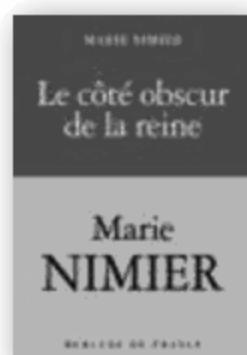
RÉCITS**FRANÇOIS CHENG**

UNE NUIT AU CAP DE LA CHÈVRE

Albin Michel, 74 pp., 12,90 €.



«L'univers est infini, mais pas illimité, il est cerné.» Seul une nuit, dans une maison isolée au bout du monde (presqu'île de Crozon, Finistère), le poète est réveillé par les vagues. Passé un instant de frayeur, nourri par le sentiment de sa fragilité, il médite sur la lune, les marées : «Je prends conscience de l'ampleur cosmique du phénomène auquel j'assiste.» Les êtres humains n'ont-ils pas le «privilège de voir, de savoir et de dire»? Les mots ont des majuscules. Ce sont les balises de l'existence, laquelle sous-entend «une Puissance créatrice» : le Cosmos, la Vie, l'Etre, bien sûr la Mort, et le Mal rencontré une première fois dès 1937, avec l'occupation japonaise. François Cheng, né en 1929, résume ici son parcours, la manière dont il a assimilé deux cultures. A l'âge de 19 ans, emmené par son père à Paris, il y reste, cependant que toute la famille s'exile aux Etats-Unis. Orphée, découvert avec Rilke, devient le guide, «la figure symbolique d'un chant qui, par-delà la mort, unit les âmes aimantes et aimantantes». La maison du cap de la Chèvre a été prêtée par une lectrice : «Ainsi, les écrits nés de ma nuit ont suscité une rencontre de cœur à cœur qui rompt, jusqu'à un certain degré, ma réclusion forcée face aux épreuves du grand âge.» **Cl. D.**



plaindre. «Sa souffrance, elle y tient comme à la prunelle de ses yeux.» Pour l'extérieur, Madame Nimier est charmante, avec de la répartie et une belle énergie. Avec sa fille, c'est l'éloignement des corps, une litanie, des petites perfidies et de menus mensonges, de quoi exister encore en grand. «Depuis toujours, il y a dans sa logorrhée une puissance qui m'anéantit.» A travers la vieillesse maternelle surjouée, Marie Nimier remonte le cours de son enfance, confronte sa mémoire, compulsé photos et dessins, réinterroge la figure de son père Roger mort à 36ans dont elle n'a aucun souvenir conscient ou celle de sa grand-mère Minouche dont Paul Valéry était fou amoureux... Ce qui rend ce récit si émouvant, c'est la fragilité commune de deux petites filles délaissées. Mais là où l'une choisit le démonstratif, l'autre trouve enfin, par l'écriture, un baume, et même une folle surprise grâce à la Reine du silence (2004). **F.R.I**

ROMAN**LINA MARIA PARRA**

OCHOA LA MAIN QUI GUÉRIT Traduit de l'espagnol (Colombie) par Eric Reyes Roher. Les Escales, 231 pp., 21 €.



Lorsque le père meurt il y a partout les mouches, la poussière, puis une ombre «qui se cramponne à tous les coins de l'appartement». Il va falloir désenvoûter la maison. Soleil, la mère, sait que ce qui rôde c'est leur silence, leur tristesse et leur culpabilité. Elle le sait, elle détient les pouvoirs et la main qui guérit. Ils lui ont été enseignés

enfant par son institutrice. Sorcières elles sont et cet héritage se transmet. On se rend compte que la sorcellerie est affaire sérieuse et non superstition et que le temps, l'espace, le vrai et le faux sont bouleversés : «Nous ne sommes rien. Nous ne sommes que la voie par où circule le vrai. Tout ce qui adviendra a déjà eu lieu. Les pouvoirs nous montrent comment faire pour que soit ce qui a été.» **N.A.**

SILVIA AVALNONE

CŒUR NOIR Traduit de l'italien par Lise Chapuis. Liana Levi, 480 pp., 23 €.

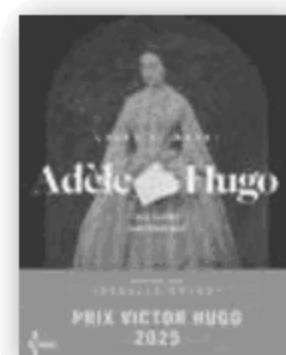


Emilia débarque à Sassaia, au cœur des montagnes de la vallée du Cervo, près de la frontière française. Par sa fenêtre, Bruno, le maître d'école du village, l'épie. Que peut-on venir faire dans ce hameau reculé? Emilia, qui a commis le mal et ne sait pas encore comment vivre avec, cherche une ligne de fuite. Bruno lui est marqué par un deuil impossible. «C'est toujours l'adolescence qui décide de qui vous êtes», la leur a été dévastée. Les éclopés se reconnaissent, mais l'amour peut-il survivre aux abîmes dissemblables? La fuite ne garantit ni oubli ni rédemption. Même à Sassaia, la rousse Emilia devient la sorcière de la vallée qui a envoûté le placide instituteur. **I.M.**

BIOGRAPHIE**LAURA EL MAKKI**

ADÈLE HUGO. SES ÉCRITS, SON HISTOIRE Préface d'Isabelle Adjani. Seghers, 216 pp., 23 €.

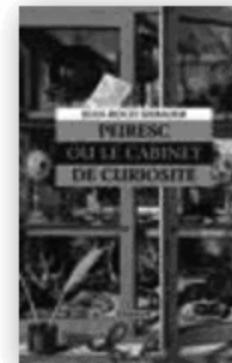
Dernière enfant de Victor et Adèle Hugo qui en eurent cinq, Adèle Hugo, née en 1930, a 13ans quand Léopoldine meurt, le 4septembre 1843 à 19ans, «et c'est elle qui console toute la famille de cette perte». Adèle suit son père en exil à Jersey et Guer-



nseyen 1851 et tient, à la demande des siens, le greffe du quotidien. Mais elle ne leur montre pas tout ce qu'elle consigne sur le papier. A 33ans elle rejoint seule au Canada l'homme qu'elle aime, en vain, Albert Pinson. Onze ans plus tard, elle est retrouvée dans un état psychique «déplorable» et placée pour le reste de sa vie en hôpital psychiatrique. Quand elle meurt, en 1915, dans une maison de santé luxueuse, à Suresnes, la presse s'étonne qu'une fille d'Hugo existe encore. Incarnée au cinéma par Adjani filmée par Truffaut, Adèle Hugo était musicienne et écrivaine. Au cours de recherches sur Victor Hugo, Laura El Makki a retrouvé dans la maison de celui-ci, place des Vosges à Paris, des feuillets inédits d'Adèle Hugo. Ce livre, fruit d'un minutieux travail, les reproduit et cite des extraits de son journal. Il raconte le destin de la famille et l'Histoire qui en est la toile de fond. **V.B.-L.**

ESSAIS**JEAN-ROCH SIEBAUER**

PEIRESC OU LE CABINET DE CURIOSITÉS Anacharsis, 122 p., 18 €.



L'auteur signe une évocation littéraire par petites touches de Nicolas-Claude Fabri de Peiresc (1580-1637), une des figures les plus brillantes et attachantes de la République des lettres. Il s'intéressait à l'infiniment petit comme à l'infiniment grand, défendit Galilée et fit lui-même des découvertes astronomiques, étudia les plantes, les animaux et l'anatomie humaine. Il ne laissa d'œuvre écrite que ses notes et sa correspon-

dance. Epistolier infatigable, ami de Gassendi et de Rubens, il a pu écrire 42 lettres en un jour, demandant à ses correspondants des observations du sommet des volcans et recevant d'eux des envois d'animaux et de plantes qu'il acclimatait dans son jardin de Belgentier dans le Var. Une collection baroque de ce qui était alors les «mirabilia» du monde, ossements de géants, caméléons, «alzaron» et plantes fabuleuses. Une époque se donne ici en clair-obscur, au voisinage aussi du macabre, de la maladie et de la mort. **J.-D.W.**

LAURE BORGOMANO

LA RÉSERVE. PUDEUR, RESSOURCES ET RÉSISTANCES PAR TEMPS DE CRISE Labor et Fides, 312 pp., 24 €.

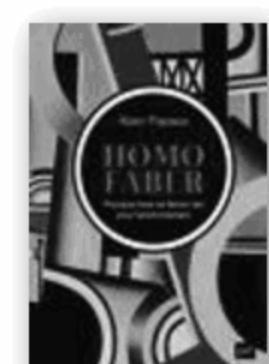


C'est à une réflexion extrêmement intense et nuancée que se livre ici Alain Papaux, professeur de philosophie du droit de l'environnement à l'université de Lausanne. Le sous-titre pourrait faire penser au mieux à un constat, au pire à une prescription : en réalité, il explique les raisons – tout à la fois métaphysiques, politiques, juridiques, sociales... – pour lesquelles il apparaît vraisemblable qu'on ne fasse rien (pour éviter la catastrophe écologique), alors même que l'homme est celui-qui-fait, l'*Homo faber*. Apparente contradiction, si on omet de dire que l'*Homo faber* l'a emporté sur l'*Homo sapiens*, que «notre propension au "faire" (*Homo faber*), à l'activité, aux fabrications et productions en tous genres et à la consommation s'éprouve plus vivace et insistante que notre inclination à la sapience (*Homo sapiens*), dans sa veine théorique : sagesse de la contemplation, ou pratique, prudence de l'action». La mesure qui requiert la sagesse a été rendue inaudible par la puissance envirante que la technique procure à l'homme et qui le pousse non seulement à l'*hybris*, mais à la fabrication de lui-même en être-technique. Qu'est-ce qui a manqué (au sens de manque-d'être) à l'*Homo sapiens* pour que ce qui devait être sa sagesse se livre poings liés aux superpuissances techniques, qui certes «visent au bien, au mieux à tout le moins», mais qui, alliées à un mixte de «naïveté et de cynisme», conduisent «aux dommages et aux larmes». **R.M.**

Delbo, etc., ouvre une troisième voie éthique, «réelle, à côté de celle du héros, du martyr, et du saint». **F.R.I**

ALAIN PAPAUXT

HOMO FABER. POURQUOI NOUS NE FERONS RIEN POUR L'ENVIRONNEMENT Puf, 672 pp., 27 €.



SUR LIBÉRATION.FR

La semaine littéraire Lundi, un recueil de poésie de Clément Bondu en forme d'épopée postapocalyptique (*l'Avenir*, éditions la Crypte). Mardi, côté SF, des nouvelles insolites de la Coréenne Bora Chung (*la Ronde de nuit*, traduit par Pierre Bisiou et Kyungran Choi, Rivages «Imaginaire»). Mercredi, on ne se remet pas de l'album si drôle de Lise Benincà et Clémence Lallemand (*l'Incroyable Ramsieste et autres dingueries d'Egypte*, Hélium). Jeudi, polar, avec *l'Iguane* de Carlo Lucarelli (traduit de l'italien par Serge Quadruppani, Métailié).

LIVRES /

LIBRAIRIE ÉPHÈMÈRE

Gilles Siouffi dans les ténèbres des parlures

Par BERNARD CERQUIGLINI linguiste, oulipien

Depuis toujours Paris donne le ton en matière de langage. Au XVII^e siècle, Vaugelas prescrivait de suivre «la plus saine partie de la Cour»; aujourd'hui pour Grevisse le bon usage est celui de la bourgeoisie parisienne cultivée. La norme inscrit du social dans la géographie, double épuration du parler commun. La construction d'une variété légitime de français est si ancienne qu'elle semble naturelle: on sait à Paris que seuls les provinciaux (et les francophones) sont affligés d'un accent! La valorisation d'un parler des élites, identifié à la langue de la Nation et à son identité, est si partagée qu'elle a laissé dans l'ombre la variété des parlures, tenues pour «étrangères» ou «populaires» quand elles n'étaient pas déviantes ou basses. C'est dans ces ténèbres que Gilles Siouffi jette le flambeau d'une érudition joyeuse, d'une allègre gourmandise de linguiste, qui n'ignore pas la réalité ni les bienfaits du grand commerce des langues. De ce commerce, Paris est représentatif, spectaculairement plurilingue depuis toujours.

L'auteur creuse avec brio la tension qui est l'histoire même de notre langue, entre la fabrique sociale d'une norme d'aspiration nationale et la réalité des pratiques linguistiques urbaines, que Siouffi énumère à l'envi. Dans Paris devenu très tôt centre politique, économique et culturel, les idiomes s'échangent, au gré des foires et des guerres, les parlers se diversifient dans l'infini feuilletage social (langue de la boutique, de la basoche, du petit peuple, etc.), les parlures de solidarité, voire de résistance, se multiplient (de l'argot de François Villon aux verlan et wesh wesh contemporains). L'histoire de Paris est celle des langues qui, tour à tour, y prévalent (picard au XIII^e siècle, italien et gascon à la Renaissance, etc.), fécondant une norme qui ne fut jamais étanche: le «français» s'est nourri du cosmopolitisme linguistique parisien. Cette ville-monde est un laboratoire de normalisation, dont Gilles Siouffi donne une description impressionnante, chaleureuse, et finalement confiante. Certes, le français de «bon usage» a fait son miel des apports régionaux, italiens, espagnols, anglais (au XVIII^e siècle); le processus est fécond. Mais l'affligeant *globish* qui occupe les rues, les échoppes, les entreprises parisiennes sera-t-il miel ou poison? ▶

GILLES SIOUFFI PARIS-BABEL. HISTOIRE LINGUISTIQUE D'UNE VILLE-MONDE Actes Sud, 359 pp., 25 € (ebook: 18,99 €).

Bernard Cerquiglini est notamment l'auteur de *La langue anglaise n'existe pas. C'est du français mal prononcé* (Folio «essais», 2024).



La tour de Babel, miniature du XV^e siècle. PHOTO BRIDGEMAN IMAGES

VENTES

Classement datilib des meilleures ventes de livres (semaine du 7 au 13 mars)

ÉVOLUTION	TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR	SORTIE	VENTES
1 (1)	La Très Catastrophique visite du zoo	Joël Dicker	Rosie and Wolfe	04/03/2025	100
2 (15)	La Guerre par d'autres moyens	Karine Tuil	Gallimard	06/03/2025	41
3 (30)	Quand on tombe amoureux...	Boris Cyrulnik	Odile Jacob	05/03/2025	27
4 (3)	Une nuit au cap de la Chèvre	François Cheng	Albin Michel	26/02/2025	26
5 (72)	La Realidad	Neige Sinno	POL	06/03/2025	25
6 (4)	J'emporterai le feu	Leïla Slimani	Gallimard	23/01/2025	23
7 (9)	Mon vrai nom est Elisabeth	Adèle Yon	Editions du Sous-Sol	06/02/2025	23
8 (2)	Un avenir radieux	Pierre Lemaitre	Calmann-Lévy	21/01/2025	20
9 (7)	Les Irresponsables	Johann Chapoutot	Gallimard	06/02/2025	20
10 (5)	Tout le monde aime Clara	David Foenkinos	Gallimard	06/02/2025	18

Chercher un sens dans cette liste fait penser ce jour à interpréter du marc de café. Il y a peut-être un fil à tirer (en plus de l'échappée de Joël Dicker, nouvel apôtre de la lecture, de l'irruption attendue de Karine Tuil et Boris Cyrulnik, de la présence notable de Neige Sinno et d'Adèle Yon). Est-ce la nouvelle lune, on a l'impression que l'amour circule. Plus que l'enthousiaste *Tout le monde aime Clara*, *Quand on tombe amoureux on se relève atta-*

ché intrigue: est-ce négatif d'aimer (lié), est-ce positif (lien)? Réponse de l'auteur dans un entretien: «*L'idéal est de tomber amoureux, et de se relever attaché!*» La pensée fait un grand écart vu l'actualité: aimer se servir de l'IA ne risque-t-il pas de nous lier trop? Doit-on lui céder tout, au risque de nous perdre nous-mêmes? Non, disent auteurs et éditeurs, qui s'étaient de même élevés contre Google. Ils assignent Meta pour pillage massif. **F.RI**

Source: Datilib et l'Adelc, d'après un panel de 356 librairies indépendantes de premier niveau. Classement des nouveautés relevé (hors poche, scolaire, guides, jeux, etc.) sur un total de 91 724 titres différents. Entre parenthèses, le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras, les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemple: les ventes de *la Guerre par d'autres moyens* représentent 41% de *la Très Catastrophique visite du zoo*.

Meta assigné

Auteurs (SGDL, Snac) et éditeurs (SNE) saisissent la justice contre Meta, en raison d'une utilisation massive d'œuvres sous droits sans autorisation pour entraîner son modèle d'IA générative. Ils réclament le respect du droit d'auteur et le retrait complet des répertoires de données créés sans autorisation et utilisés pour entraîner les IA. «*La création d'un marché de l'IA ne peut pas se concevoir au détriment du secteur de la culture*», a dit Vincent Montagne, président du SNE.

Poètes, l'éruption

La poésie sera volcanique dans cette 27^e du Printemps des poètes jusqu'au 31 mars, avec des capsules vidéo poétiques de Ariane Ascaride, Lilian Thuram, Yael Naim, MC Solar..., des milliers d'événements dont un hommage à Jacques Roubaud mardi à 19 heures à la Sorbonne, un «Cuatro» mercredi à 18 h 30 au CNL (Adeline Baldacchino, Nour Cadour, Loïc Demey, Victor Malzac), lectures à Rouen, à Fort-de-France... Printempsdespoetes.com

Rendez-vous

Jérôme Chantreau dédie ce samedi à 10 h 30 *l'Affaire de la rue Transnonain* (la Tribu) à la Petite Marchande de prose à Montfort-sur-Meu (6, rue des Arcades, 35160). Danièle Sallenave présente *la Splendide Promesse* (Gallimard) lundi à 19 heures à la librairie Compagnie (58, rue des Ecoles, 75005). Mardi à 19 heures, Constantin Alexandrakis parle de *l'Hospitalité au démon* (Verticales) à la librairie lyonnaise Passages (11, rue de Brest, 69002).

Hindenburg et derrière lui Hitler, en août 1933. PHOTO KESTONE. GETTY IMAGES



COMMENT ÇA S'ÉCRIT

«Septologie», Jon Fosse à tire d'Asle

Par MATHIEU LINDON

Et voilà! Avec *Un nouveau nom*, se clôt la Septologie en trois volumes de Jon Fosse commencée avec *l'Autre Nom* et qu'a poursuivie *Je est un autre* (qui reparaît dans Satellites, la collection poche de Bourgois, 346 pp., 12€). On voit que le Norvégien né en 1959, Prix Nobel 2023, s'intéresse aux noms, et seulement les évoquer résume à sa façon le roman. Le narrateur est Asle, un peintre qui n'a «plus la moindre envie de peindre», qui dit «je» quand il parle en tant que vieux Asle mais «Asle» quand il parle de lui jeune. Il y a aussi Asle «l'Homonyme», rencontré jeune, qui lui ressemble d'une manière «insupportable» et a aussi à l'époque l'ambition de devenir peintre. Ales, l'anagramme d'Asle, est le nom de la jeune fille qui devient la femme d'Asle le narrateur et meurt mais à laquelle il dit être demeuré marié. Le voisin d'Asle est Asleik avec qui il doit voyager pour Noël, de sorte que, à part le galeriste Beyer, le personnage dont le patronyme est vraiment différent est Brage, mais Brage est un chien, celui de l'autre Asle dont s'occupe le premier Asle pendant que le second est à l'hôpital.

Comme les époques se mélangent dans cette sorte de monologue intérieur dialogué qu'est la Septologie, les événements relatés se retrouvent d'un volume à l'autre, avec quelques précisions supplémentaires. De même que se retrouvent dans les sept parties les «deux traits» marron et violet sur une toile qui les ouvrent et une prière en latin qui les clôt, puisque Asle, à l'égal de Jon Fosse, devient catholique comme Ales qui, pourtant, «n'est pas catholique au point de ne pas pouvoir vivre avec lui», «lui» étant donc Asle jeune, «celui qui était moi», remémoré par Asle vieux.

Les éventuelles confusions ne sont pas réservées aux noms propres. Ce sont les mots d'une façon générale qui ne font pas l'affaire. Les phrases sont interminables au sens propre (Proust paraît petit joueur) puisqu'il n'y a pas de points de tout le volume, à part ceux d'interrogation que ne suit aucune majuscule (même s'il y a des capitales dans les dia-

logues). Le narrateur évoque la foi et la grâce «mais ces pensées ne sont sans doute que des mots, et les mots mentent tout le temps, et je ne crois pas aux mots, jamais, et je ne crois pas non plus aux pensées que je formule en mots», d'autant que «un grand penseur, ça non, je ne le suis pas, donc mes pensées finissent par devenir des mots sans signification ni raison, [...] ce ne sont que des mots, rien que des mots». Une désolante désinvolution s'attache aux mots dans l'intrigue, pas dans l'écriture, puisque de la prière émane «ce recueillement et cette force, ou quels que soient les mots qu'il faille leur donner», et que d'une autre prière se dégagent «ces mots qui n'ont de sens que quand ils se contredisent» ou seulement «des mots, oui, du langage figuré, des métaphores, comme ils disent, des mots qui signifient autre chose que ce qu'ils disent», mais parlent à Asle.

Quand tel prêtre célèbre la messe, «ses mots familiers me rassurent, et tant pis s'ils sont dénués de sens dans l'acception ordinaire du terme, au lieu de quoi ils ont acquis un silence intérieur, et ce silence ils le remplissent de sens, de la présence de Dieu», Dieu «qui est tout sauf quelque chose». Et justement la Septologie est à sa façon une prière: «comme quoi la peinture porte en elle l'esprit, de sorte que la peinture peut être comparée à la prière, que la peinture est une prière, je pense, les images que je peins sont à la fois des prières et des confessions et des pénitences, comme l'est aussi la poésie de qualité, oui, tout art de qualité peut être vu de cette façon». Peut et doit, a-t-on le sentiment que pense Jon Fosse dans ce texte ponctué de «je pense» (ou «il pense», suivant l'époque) de son narrateur.

Relation d'une conversation entre Asleik et Asle: «il ne sait même pas si mes parents sont morts ou vivants, il dit/Ils sont morts, je dis» et, comme dans les autres conversations du roman, «le silence retombe», quand ce n'est pas un personnage qui a l'habitude d'y «plonger», dans ce silence (et Asle a aussi la pensée qu'une «image s'est déposée au sommet de sa collection d'images qu'il a emmagasinées dans sa tête, qu'elle lui parle en silence»). «Morts» concernant les parents d'Asle n'est pas la seule occurrence d'un mot juste surgissant tout à coup, donnant, en vérité Asle nous le dit, un coup de frein plus que de fouet à la conversation ou à la phrase: «et hier la Mémé est morte, il pense, et il ressent un grand chagrin, ce doit être le mot». ▶

«La peinture est une prière, je pense, les images que je peins sont à la fois des prières et des confessions et des pénitences, comme l'est aussi la poésie de qualité.»

JON FOSSE UN NOUVEAU NOM.
SEPTOLOGIE VI-VII Traduit du néo-norvégien par Jean-Baptiste Coursaud. Bourgois, 250 pp., 21€ (ebook: 15,99€).

POURQUOI ÇA MARCHE

Si Weimar m'est conté La fin d'une démocratie par Johann Chapoutot

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

L'entre-deux-guerres est dans l'air du temps. L'arrivée de l'extrême droite au gouvernement dans certains pays européens incite à revisiter certaines périodes si l'on pense que l'histoire repasse les plats. Comment la République de Weimar née en 1919 a-t-elle fait le lit du nazisme? A cause des *Irresponsables* du titre du livre de Johann Chapoutot, autrement dit «une petite oligarchie désinvolte, égoïste et bornée qui a fait le choix, le calcul et le pari de l'assassinat d'une démocratie» et qui, pour écraser la gauche, s'est alliée avec les nazis. Le dernier essai de l'historien, mené tambour battant, séduit un lectorat sans doute curieux du passé pour comprendre le contemporain. Le livre du professeur d'histoire contemporaine à la Sorbonne chemine en effet vers les 15 000 exemplaires vendus, ce qui a amené son éditeur Gallimard à lancer trois réimpressions depuis sa sortie le 6 février, pour un tirage total de 30 000 copies. Une envie de Weimar donc, moins pour cette brève République allemande elle-même que parce qu'elle aurait amené Hitler au pouvoir. Or celle-ci, nous dit l'auteur, précède cela.

1 Qu'est-ce que Weimar?
Les manuels scolaires parlaient encore de Weimar dans les années 90. En

classe de 3^e à Martigues, Johann Chapoutot avait été «fortement impressionné» par cette histoire d'une République qui s'effondre, encore très présente et détaillée dans l'enseignement et dans ses documents. Plus maintenant. «Les élèves ne sont tout simplement plus invités à réfléchir à ce qui a pu détruire une démocratie au cœur de l'Europe, au milieu du XX^e siècle.» Selon lui, ce moment a été relégué et sa vérité malmenée sur les plateaux télé.

2 Qu'est-ce que Weimar veut dire?

Est-ce une leçon d'histoire? Rythme haletant, les situations et les personnages se succèdent, on pourrait croire lire une bonne fiction romanesque. Son titre, *les Irresponsables*, emprunte d'ailleurs au dernier roman d'Hermann Broch. L'historien décrit chapitre après chapitre de mars 1930 à janvier 1933 une mécanique irrationnelle (la haine du président Hindenburg des sociaux-démocrates, qui pourtant en viendront à soutenir la droite pour sauver son gouvernement), dangereuse (la politique d'austérité aveugle du chancelier Heinrich Brüning), complice (le magnat des médias Alfred Hugenberg et sa propagande nationaliste, les milieux patronaux), heurtée (motions de censure et dissolutions du Reichstag), complotiste (les

manœuvres du général Kurt von Schleicher), infernale (la montée du NSDAP de Hitler dans les résultats électoraux des Länder). On connaît la fin. Franz von Papen convainc Hindenburg d'appeler Hitler en janvier 1933 dans un gouvernement de coalition entre droite et extrême droite.

3 Qu'est-ce que Weimar peut nous dire?

Dans ce brillant récit, le lecteur peut entendre de lui-même des échos entre l'Allemagne de 1932 et la France des décennies 2000-2020, et surtout des années récentes en quelques expressions clés (motion de censure, dissolution, alliance avec les extrêmes, refus du résultat des élections, etc.). Johann Chapoutot les énumère dans son épilogue, lui-même surpris par autant de parallèles. Mais on peut largement se satisfaire d'en rester à Weimar. ▶



JOHANN CHAPOUTOT
LES IRRESPONSABLES.
QUI A PORTÉ HITLER
AU POUVOIR? Gallimard
«NRF Essais», 284 pp., 21€
(ebook: 14,99€).



A La Rochelle, la pâtisserie monte en grammes

Nina Métayer, Théo Chereau, Amaury Lafonta... Une jeune génération de chefs pâtissiers formés chez les plus grands investit la ville littorale. Les créations de haute qualité trouvent leur public, malgré l'offre pléthorique et des tarifs comparables à ceux de la capitale.

Par
JULIETTE DEBORDE
Envoyée spéciale à La Rochelle
(Charente-Maritime)
Photo **CÉLINE LEVAIN**

D evant la vitrine, les paires d'yeux s'attardent. Les clients observent la ribambelle de pâtisseries alléchantes. Maxime se décide finalement pour une fleur rose, infusée à l'hibiscus. Le Bordelais, de passage à La Rochelle pour rendre visite à ses parents, n'a pas hésité à faire un crochet par le quartier Saint-Maurice, à l'écart du cen-

tre-ville, pour goûter un des desserts signature de Nina Métayer. «Ça a l'air exceptionnel», s'enthousiasme le quinquagénaire en cette matinée de février. Tout sourire, la cheffe pâtissière s'active au milieu des employés, dans les effluves de pain chaud. Un couple d'Angoulême l'interrompt pour un selfie, suivi par d'autres clients.

Offre sucrée

Depuis novembre, le nom de Nina Métayer s'affiche sur la devanture de Chez Paillat, boulangerie-pâtisserie historique du quartier. Un retour aux sources pour la Rochelaise: c'est

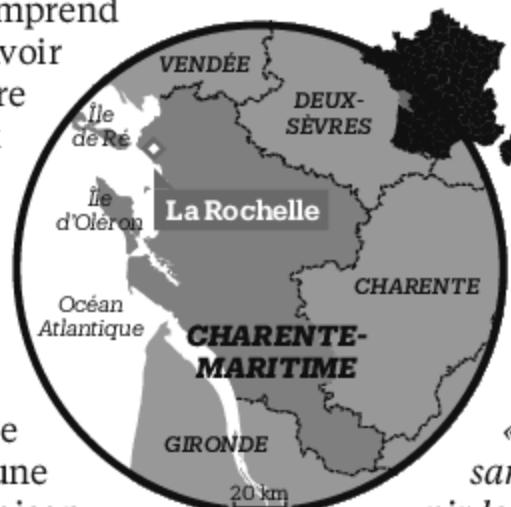
ici même qu'elle a réalisé son apprentissage, à l'adolescence. On peut désormais y retrouver les créations qui font sa renommée, jusqu'à récemment uniquement à portée des palais parisiens. «Mon but n'était pas de venir à La Rochelle pour venir à La Rochelle, il fallait que ce soit ici, où j'ai été formée», retrace la cheffe star de 36 ans, sacrée deux fois meilleure pâtissière du monde. On ne l'attendait pas forcément dans ce quartier résidentiel, mais elle ne lui trouve que des avantages, moins saisonnier que l'hypercentre, et proche des axes routiers. «L'idée, c'est de s'inclure dans la vie quotidienne des

gens, défend la cheffe d'entreprise hyperactive, *de partager un moment de leur journée.*» Ce matin-là, des habitués, beaucoup de retraités, repartent avec leur baguette sous le bras. Certains viennent ici depuis plus de trente ans. Nina Métayer joue aussi la carte de la proximité pour sa deuxième adresse, le Fournil, autre institution également reprise à l'automne. C'est là-bas que sont fabriquées les pâtisseries des deux enseignes, un millier chaque jour. Des nouveautés qui évoluent au fil des saisons, et des incontournables, comme la Craquante, un best-seller. On comprend pourquoi, après avoir plongé notre cuillère dans son crémeux chocolat intense, qui ne peut que ravir tous les adeptes de cacao. L'arrivée remarquée de Nina Métayer à La Rochelle est venue enrichir une offre sucrée déjà foisonnante: dans la très prisée préfecture de Charente-Maritime d'environ 80 000 habitants à l'année (180 000 avec l'agglo), régulièrement dans le peloton de tête des villes où il fait bon vivre (6^e au palmarès 2025) près

d'une dizaine de pâtisseries haut de gamme se partagent le marché. Une concentration notable pour une ville de cette envergure, qui illustre la petite révolution à l'œuvre dans le monde de la pâtisserie en France, avec une montée en gamme de l'offre, sous l'impulsion d'une jeune génération.

Moules 3D

En voyant débarquer, ces dernières années, de jeunes chefs au CV étoilé, Théo Chereau s'est demandé «à quelle sauce [il allait] être mangé». A voir la foule qui se presse dans son adresse du centre-ville, ouverte en 2021, celui qui a notamment fait ses armes aux côtés du Rochelais Christophe Coutanceau n'a pas lieu de s'inquiéter. «Plus il y aura d'artistes, plus cela fera venir les clients», estime le pâtissier de 28 ans, pour qui ce sont surtout les enseignes de moyenne gamme qui risquent d'avoir du mal à tirer leur épingle du jeu. Dans la vitrine de la boutique à l'ambiance feutrée, notre regard est attiré d'emblée par un oursin aux picots brillants, que l'on pourrait croire tout juste pêché. Théo Chereau a fait du trompe-l'œil sa spécialité. Si ses pâtisseries en forme de grain de café ou de noix de coco font forcément penser à l'ultra-médiaqué Cédric Grolet, le kitesurfeur dit plutôt puiser son inspiration dans l'océan voisin. Son oursin à la compotée d'ananas, crémeux yuzu et sésame noir repose sur un biscuit à base d'algues. Son dessert le plus vendu prend la forme d'un galet gris. Le chef nous fait déguster: la coque, colorée au charbon végétal, est d'un craquant parfait, et le cœur, où fusionnent croustillant spéculoos, ganache vanille et praliné pécan, étonnamment peu sucré. Michèle et Françoise, octogénaires apprêtées, sont bluffées par la ressemblance. «Le plus dur c'est de choisir», hésitent les deux amies, en lorgnant un coffret de mini trompe-l'œil, façon boîte à bijoux. Une ado sort une petite boîte. Dedans, une pâtisserie en forme de cabosse de cacao, achetée avec son argent de poche. Sa préférée, que son père cuisinier lui a fait découvrir. «On préfère mettre de l'argent dans des bonnes pâtisseries et en manger moins souvent», explique la Rochelaise de 14 ans. Sa copine est moins convaincue: elle ne s'imagine pas mettre 8 euros dans un goûter. Car ces créations ont un coût, et les prix pratiqués comparables à ceux de



Nina Métayer et sa cheffe de production Chloé Vierling, le 18 février.

FOOD/



L'oursin à l'ananas, yuzu et sésame noir de Théo Chereau.



Le pistache, le croustissant aux agrumes et la tarte de chez Brix.

la capitale. Ce n'est pas pour autant que seuls les privilégiés y ont accès, assure Théo Chereau : «*Certains viennent pour se faire plaisir ponctuellement, sans forcément avoir un pouvoir d'achat de dingue.*» Comme celle de ses confrères, sa clientèle mêlée locaux, résidences secondaires, et touristes – la mairie recense plus de 6 000 Airbnb rien que dans le centre-ville, de plus en plus gentrifié, et où le coût du foncier est monté en flèche depuis la pandémie – venus de Bordeaux, Nantes, et d'ailleurs, qui ne regardent pas forcément à la dépense. Selon le chef, l'addition s'explique notamment par les mois de développement engagés pour chaque création, par exemple pour la fabrication des moules 3D. C'est aussi l'un des arguments invoqués par Nina Métayer, dont les desserts les plus sophistiqués sont proposés à des tarifs similaires. «*Un bon gâteau, ça ne coûte pas 3 euros*», justifie la cheffe. Ses pâtisseries sont pensées, en amont, par toute une équipe. Sans compter les matières premières de qualité et la main-d'œuvre, qui, à elle seule, représente 40% du coût de fabrication.

Adjoint au maire chargé du secteur centre et du commerce, Christophe Bertaud était au départ «un peu sur-

pris» de voir affluer dans sa ville autant de chefs pâtissiers, d'autant plus en l'absence de mesure particulière pour encourager leur installation. Aujourd'hui, il voit dans cette nouvelle offre «*un bon signal*» : «*Ce sont des locomotives gourmandes qui peuvent permettre à d'autres commerces de mieux vivre*, analyse l'élu. *Le temps dira s'il y a de la place pour tout le monde.*»

Démarche responsable

S'il est l'un des derniers arrivés, Amaury Lafonta pointe un risque de saturation du marché : «*La concurrence est toujours bonne, mais dans une aussi petite ville que La Rochelle, ça va commencer à faire du monde...*» glisse le pâtissier de 29 ans, installé à deux pas du

marché central depuis l'été 2024. Poursuivre une clientèle toujours plus exigeante, le champion du monde de pâtisserie 2023 réfléchit sans cesse, comme ses collègues, à ses prochaines créations : «*Les gens se lassent, ça nous pousse à renouveler notre offre, on ne peut pas s'en dormir*». Dans cette course effrénée à la nouveauté, lui a fait le choix de la sobriété. Exit moules alambiqués remisés au placard chaque saison, Amaury Lafonta s'en tient à une forme ronde, devenue sa marque de fabrique. Le passionné de surf – dans son bureau à l'étage, sa combi est là, prête à être enfilée – travaille le produit dans son entier. «*Dans les concours, on ne mélange pas plus de trois saveurs différentes pour avoir des goûts francs.*»

Démonstration avec son entremets à la noisette, où le fruit se décline du biscuit moelleux à la ganache montée. On lui a préféré la tarte exotique, acidulée et fraîche, parfaitement équilibrée. Sur le présentoir, les entremets permanents ou du moment (vendus entre 6,70 et 7,50 euros) semblent prêts à être dégustés. Les clients n'y voient que du feu. Il s'agit en fait de modèles factices, une astuce pour éviter le gâchis, et pour mieux gérer le stock. Une démarche responsable partagée par Stanislas Ricou, 33 ans, à la tête de Brix, avec son amie d'enfance Sarah. Le salon de thé du quartier de la Genette est un des rares lieux où l'on peut déguster un cheesecake passion ou une tarte chocolat fleur de sel sur place, dans une ambiance entre côte basque et californienne – bois blond, baies vitrées, plantes grasses. En bientôt quatre ans, le pâtissier rochelais, qui a fait ses classes dans des palaces, a converti les palais à ses créations allégées en sucre, à base de produits bio. «*Le mille-feuille, c'est de la vanille infusée dans du lait, il n'y a pas de poudre, pas d'arôme*, illustre le trentenaire. *Certains peuvent trouver qu'il n'y a pas assez de goût de vanille, car ce n'est pas artificiel!*» La centaine de gâ-

teaux quotidiens, fabriqués sur place, sont proposés à prix plus doux qu'ailleurs : à partir de 5,20 euros le cheesecake, 6,20 euros pour un rafraîchissant croustillant agrumes, avec sa base riz soufflé, sa chantilly citron vert, et son crémeux yuzu. Le reste de la carte se compose surtout de classiques revisités, comme la tatin aux pommes : «*Le client aime avoir sa madeleine de Proust, son gâteau régressif qu'il avait l'habitude de manger plus jeune*», souligne Stanislas Ricou.

Références à la région

Chez Binôme, dans le centre-ville, Mathieu Aulnette et Betty Ljubisavljevic donnent eux aussi un coup de jeune aux pâtisseries traditionnelles, du baba, décliné cette saison aux marrons, au décadent mille-feuille. Les deux trentenaires sont les rares à ne pas être du cru : le couple a posé ses valises sur le littoral en 2023, après s'être rencontré dans les cuisines de Michel Guérard. Seuls aux manettes, les artisans ont pensé leur boutique comme un espace ouvert sur la cuisine, pour «*la proximité avec les clients*». «*On voulait vraiment ce partage des odeurs, des bruits, qu'ils soient presque avec nous*», sourit Betty, ancienne ébéniste reconvertie. «*Ça leur permet aussi de voir le temps que prend la fabrication*», dans un monde où tout va «*trop vite*». Quelques mois après l'ouverture, leurs créations, vendues toutes au même prix (6,70 euros) se sont vues récompenser par le Gault & Millau. Comme les inspecteurs du prestigieux guide, on a été conquise par le Paris-Brest revu et corrigé, sans crème au beurre mais avec un praliné puissant en goût, à réconcilier n'importe qui avec ce dessert souvent trop riche. Cet hiver, la tarte au citron s'agrémente quant à elle de quartiers de pamplemousse du marché voisin. Sa forme, oblongue, se veut un clin d'œil au fort Boyard, non loin. Si les chefs de la ville multiplient les références à la région – chez Brix, le saint-honoré a été rebaptisé sainte-Genette, comme le quartier –, la mairie voit plus grand : «*Si ces pâtissiers pouvaient nous inventer un gâteau rochelais, qui devienne un gâteau signature de la ville... rêve, à moitié sérieux, l'adjoint Christophe Bertaud. Peut-être qu'un jour on pourra acheter un "La Rochelle" dans toutes les pâtisseries de France!*»

CETTE SEMAINE DANS LA NEWSLETTER «TU MITONNES»

A découvrir : les tops de Libération, notre quiz Question pour un chapon, des recettes, reportages, chroniques...

Notre newsletter est envoyée tous les vendredis

Adresses : Chez Paillat par Nina Métayer, 170 avenue Carnot ; le Fournil par Nina Métayer, 90 boulevard André Sautel ; Théo Chereau, 7 rue du Minage ; Amaury Lafonta, 68 rue des Merciers ; Brix Pâtisserie rochelaise, 55 avenue Coligny ; Binôme les pâtissiers, 2 rue des Cloutiers.



Par
JULIEN MARSAULT
 Photos
STÉPHANE DUBROMEL

Des heures de labeur pour briller en soirée. Quelques semaines avant les fêtes de fin d'année, Katharina Guyon met en vente un patron sur son profil Ravelry, plateforme dédiée au crochet et au tricot. Une jolie robe sans manches à sequins inspirée des années 1960. En à peine un mois, la créatrice de la marque le Pull en vend plusieurs centaines. Plutôt que de se ruer chez Shein ou Temu en achetant un bout de plastique, ses clientes préfèrent passer des heures à tricoter sur leur temps libre.

Depuis plusieurs années, fabriquer ses vêtements soi-même est redevenu tendance. Un hobby encore majoritairement féminin, même si certains hommes tentent d'en promouvoir la pratique. Des plateformes comme Etsy proposent aujourd'hui des milliers de patrons permettant de créer une quantité phénoménale de vêtements et accessoires. «La pandémie a renforcé l'engouement pour la couture et le DIY, non seulement car

Vêtements faits maison Merci patron!

Avec l'essor des loisirs créatifs pendant la pandémie et le développement de plateformes comme Ravelry, Etsy et Instagram, fabriquer ses vêtements soi-même est une tendance qui dure. Une pratique qui permet de se réapproprier son dressing mais qui demande du temps et de l'argent.

les personnes ont eu plus de temps à y consacrer, mais aussi car le confinement a constitué un moment de réflexion nouveau», analyse Sophie Kurkdjian, historienne et spécialiste de la mode.

«Quantité astronomique»
 C'est d'ailleurs à cette période, à l'été 2020, que Katharina décide de se lancer : «Ça a été merveilleux pour moi, raconte la créatrice de 38 ans, diplômée d'une école

de mode. J'ai tricoté à fond la caisse pendant le Covid et lancé un compte Instagram dans la foulée, sans grand espoir. Sauf qu'à ma grande surprise, ça a décollé très rapidement !» Fatiguée d'être salariée et après avoir obtenu une rupture conventionnelle avec son ancien employeur – la marque de vêtements Max Mara –, Katharina lance sa propre boîte : le Pull. Quatre ans plus tard, sa page Instagram compte plus de 86 000 followers. On y voit

des créations bariolées, des vêtements parfois difficiles à trouver en prêt-à-porter, comme une surprenante combinaison tricotée qui s'enfile à même la peau.

Vendre des patrons sur Internet n'est pas son idée de départ. Mais la créatrice se rend très vite compte que commercialiser les pièces confectionnées avec soin sur son canapé n'est pas assez rentable. Une question d'économie d'échelle et de difficultés à répondre aux attentes

très spécifiques de certaines clientes, parfois trop exigeantes à son goût. «Par rapport au temps passé à tricoter, les prix peuvent vite devenir prohibitifs. Tu ne peux pas vendre un pull à 1200 euros, même si c'est une pièce unique. C'est beaucoup plus intéressant de vendre des patrons.» Il lui suffit dès lors de tricoter une pièce adaptée à sa morphologie, puis de la décliner en différentes tailles, avec les instructions nécessaires (diamètre des aiguilles, type de fil utilisé, expérience nécessaire...).

Aujourd'hui, Katharina affirme très bien en vivre, avec de nombreux clients basés à l'étranger. Les prix de ses patrons dépassent rarement les 10 euros et sont accessibles en seulement quelques clics. «Ça se vend en quantité astronomique. [...] J'ai de la chance, je suis arrivée au bon moment avec un style un peu différent de ce qui se faisait jusqu'ici.» Comme d'autres créatrices, elle envoie ses patrons auprès d'un groupe test avant leur lancement officiel sur les plateformes. Moins mode et plus orienté famille, Margaux Faes s'est lancée dès 2016 avec la marque Petit Patron. «Mon objectif à l'époque était de rendre la couture accessible à tous, quels

A la tête de Petit Patron, Margaux Faes filme des vidéos pédagogiques pour ses clientes.

que soient son niveau et ses peurs. J'ai constaté que ça manquait de vulgarisation et d'accessibilité. Les outils à disposition étaient trop techniques.» Modéliste de formation, la cheffe d'entreprise basée dans la région de Lille vend des patrons pour homme, femme, enfant et bébé. Cette passionnée de couture met aussi en avant de nombreux conseils et tutoriels pour sauter le pas. «*Quand j'ai démarré, il y avait encore une conception un peu vieillotte du DIY. La couture était vue comme un passe-temps de grand-mère. Ce n'était pas très joli ni moderne.*» Malgré l'essor des loisirs créatifs, la marque a dû se séparer récemment d'une salariée faute de rentrées financières suffisantes. «*Je ne pense pas que ce soit un secteur où il est possible de faire des millions. Il y a vraiment beaucoup de petites structures comme nous.*»

Geste anticonsumérisme

Dans le milieu du DIY, la concurrence est rude. D'abord car beaucoup de patrons en format numérique sont mis à disposition gratuitement sur Internet et inondent le marché, ce qui mine les ventes d'entreprises spécialisées. A quoi bon payer 10 euros pour apprendre à confectionner un simple col roulé si on peut y avoir accès gratuitement ? Il s'agit donc pour elles de se démarquer, de créer une communauté de clientes fidèles prêtes à investir.

D'autant plus que certaines entreprises sont là depuis des décennies. Aux Etats-Unis, la marque Simplicity Pattern Company – l'un des piliers du secteur – fête bientôt ses 100 ans. «*Le DIY est une pratique ancienne que l'on observe à l'origine au sein des classes sociales moyennes et pauvres qui n'ont pas d'autres possibilités que de recycler, de bricoler des vêtements avec ce que l'on a à la maison,* rappelle la chercheuse Sophie Kurkdjian, coauteure du livre *Au cœur des maisons de couture, une histoire sociale des ouvrières de la mode (1880-1950)*. *Le retour au DIY s'observe aussi pendant et après les deux guerres mondiales. Les femmes se sont mises à davantage tricoter et coudre en raison du rationnement, des pénuries.*»

Vient ensuite le temps des contre-cultures. «*Dans les années 1970 avec le mouvement hippie, puis 1980 avec la communauté punk,* confectionner ses vêtements soi-même devient un geste politique, anticonsumérisme. Un aspect revendicatif toujours présent aujourd'hui. Pour Margaux Faes, «*le DIY permet aux femmes de reprendre le pouvoir sur leur image, de développer leur confiance en soi. Beaucoup de clien-*

tes nous disent qu'elles ne portaient pas de robes depuis de longues années mais que la couture leur permet d'y remédier, de se sentir à nouveau à l'aise dans leurs vêtements.» Sa marque met en avant des patrons qui conviennent à de nombreuses morphologies, avec des mannequins auxquelles il est facile de s'identifier, loin des faux-semblants de l'industrie de la mode. Un aspect central pour Olivia, âgée de 31 ans. Au fil des années, le DIY lui a permis de se réapproprier son dressing en cohérence avec ses idéaux. Infirmière à Bordeaux, cette amatrice de couture ne se procure quasi plus rien de neuf. «*Soit j'achète*

«Le DIY permet de se réapproprier son mode de consommation et de porter quelque chose dont on connaît l'origine, la matière, les procédés de création.»

Sophie Kurkdjian historienne

de la seconde main, soit je fabrique. Sous-vêtements, pantalons, robes, vêtements de sport... Le seul truc que je n'ai pas encore confectionné, c'est un manteau.»

Le DIY lui permet de créer des pièces qu'elle ne trouve pas ailleurs, même si son plaisir réside plus dans leur fabrication que dans le fait de les porter : soigner les finitions, ajouter des détails pas forcément visibles au premier coup d'œil... Une pratique exigeante avec, inévitablement, son lot d'échecs. «*Mais c'est une discipline assez intuitive, tu comprends vite tes erreurs. Il y a donc le côté créatif d'abord, l'idée de lutter contre la fast-fashion et,*

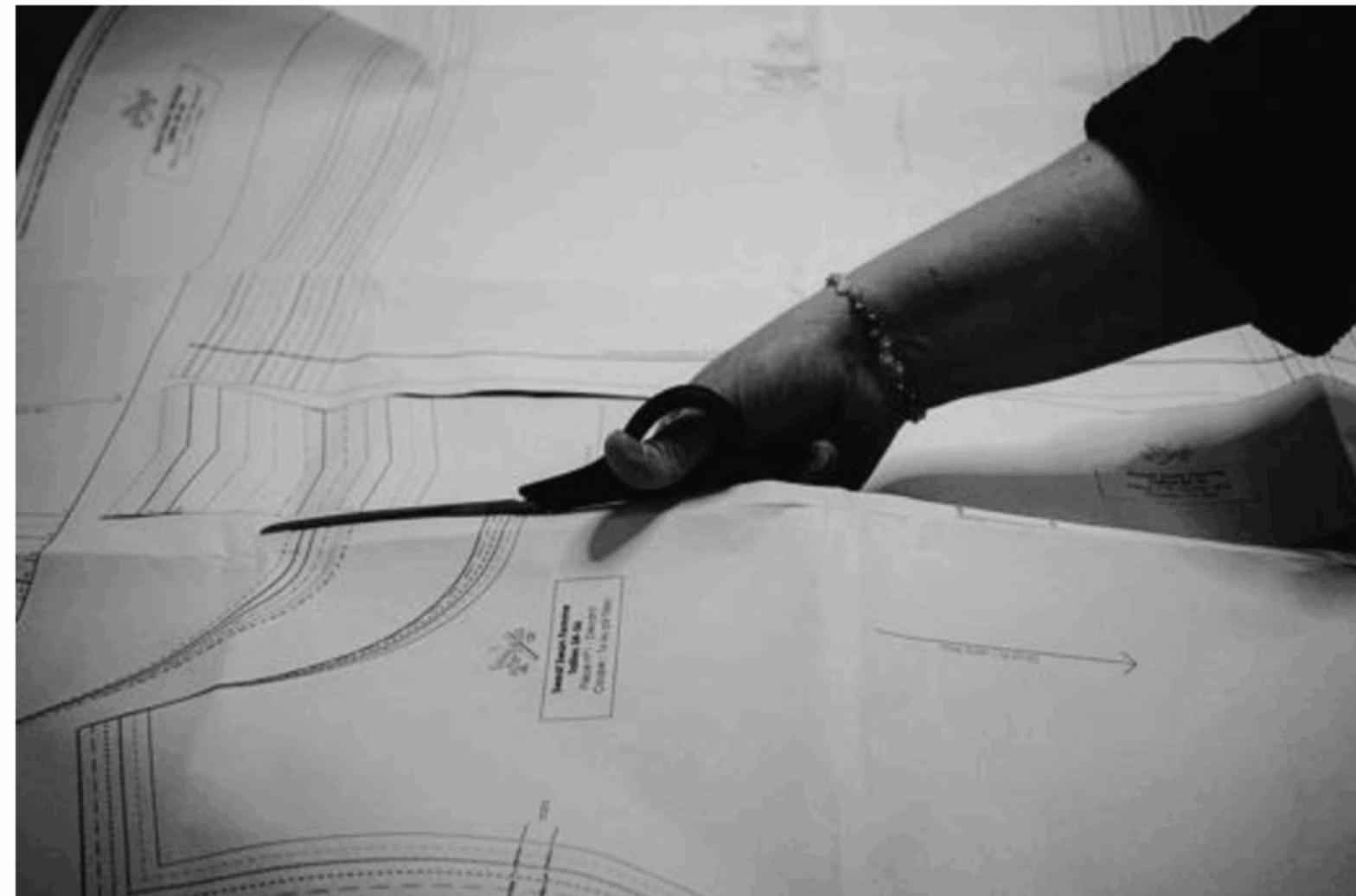
c'est peut-être égoïste, le confort de ne plus avoir à entrer dans des magasins de fringues,» détaille Olivia. Pour la chercheuse Sophie Kurkdjian, «*le DIY permet en effet aux consommateurs de se réapproprier leur mode de consommation et de porter quelque chose dont ils connaissent l'origine, la matière, les procédés de création. Il y a vraiment une envie de redonner du sens à ce que l'on porte.*»

«Un truc de riche»

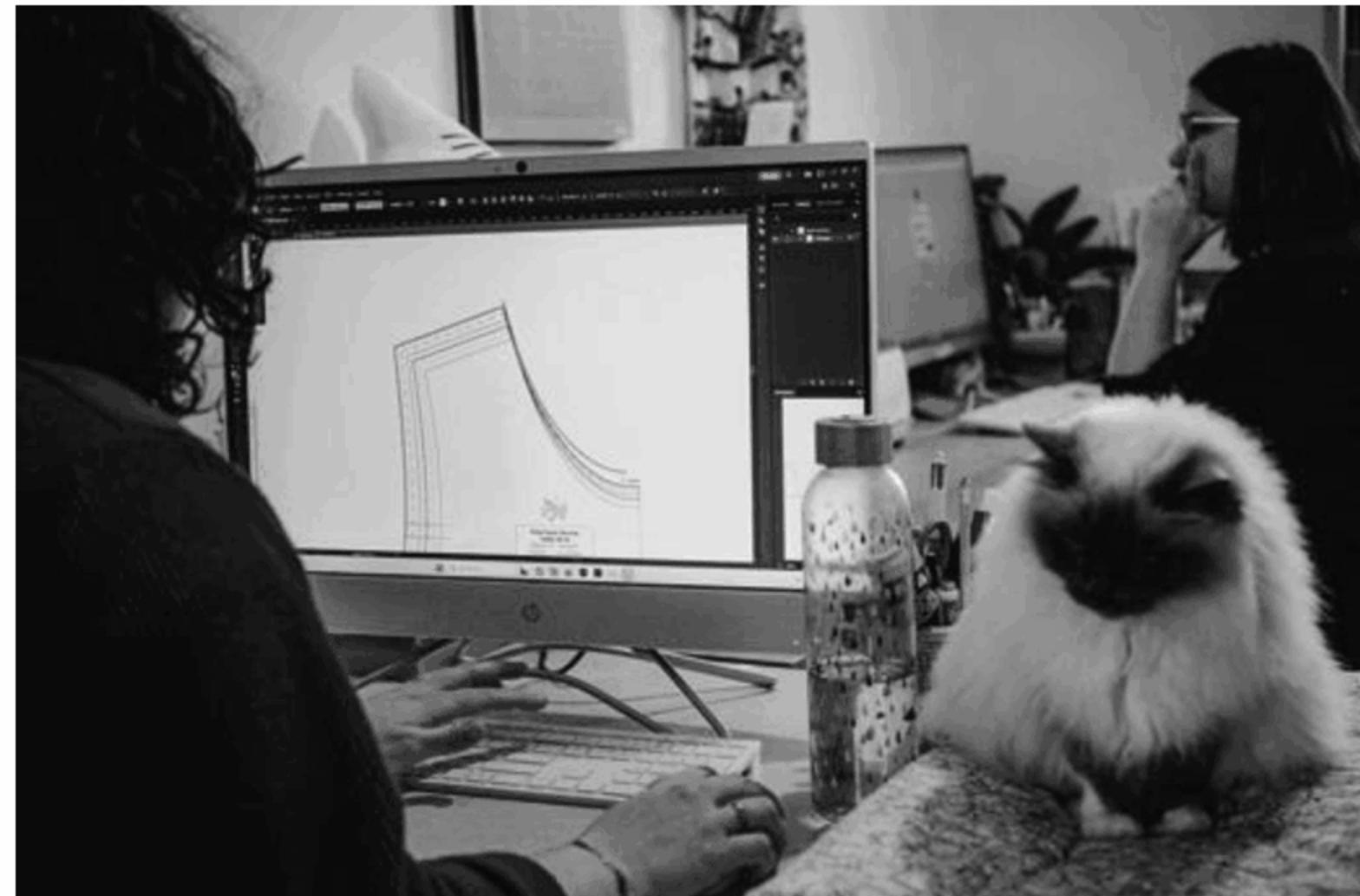
Pour la chercheuse, il y a aussi la volonté de pratiquer une activité manuelle, loin des écrans. Reste que comme de nombreux hobbies à la mode, le DIY a un coût non négligeable. C'est d'ailleurs une des critiques émises par Olivia, qui y voit un passe-temps de privilégié, miné par l'incitation à investir toujours plus. Certaines machines à coudre haut de gamme peuvent facilement coûter plusieurs centaines d'euros. «*Mettre l'argent dans du matériel et des matières premières de bonne qualité, c'est essentiel. Tu sens vraiment la différence quand tu couds et que tu sors des trucs beaucoup plus propres,* explique la Bordelaise. «*Et un pantalon dans une belle matière, par exemple, ça peut facilement te coûter 60 balles à fabriquer. C'est un truc de riche.*» Reste que pour certaines pièces coûteuses comme des pulls en laine vendus parfois plusieurs centaines d'euros en magasin, il peut être intéressant financièrement de prendre le temps de le faire soi-même.

Dans ce contexte, certaines entreprises n'ont pas attendu longtemps pour investir le marché du DIY et capitaliser sur la forte demande des consommateurs. C'est le cas du groupe français Mondial Tissus – spécialisé dans la vente de tissu et la mercerie – qui a lancé fin 2024 son marché en ligne, avec l'objectif d'accroître son chiffre d'affaires et sa présence en Europe. Le but ? Permettre à des partenaires de vendre leurs produits sur leur site (tissus, patrons, accessoires...). Même engouement chez Promod, qui développe une gamme dédiée, avec notamment le rachat en 2023 de deux entreprises spécialistes des kits couture, Fier comme un paon et Louis Antoinette Paris.

Une évolution qui n'a pas échappé à Sophie Kurkdjian : «*Les réseaux sociaux ont permis au DIY de devenir une mode qui touche aujourd'hui différentes catégories sociales et d'âge. Sauf que sa démocratisation en a transformé l'essence même en encourageant à dépenser de l'argent là où, à l'origine, cela n'implique pas l'achat de matériel mais la réutilisation de ce que l'on a chez soi.*»

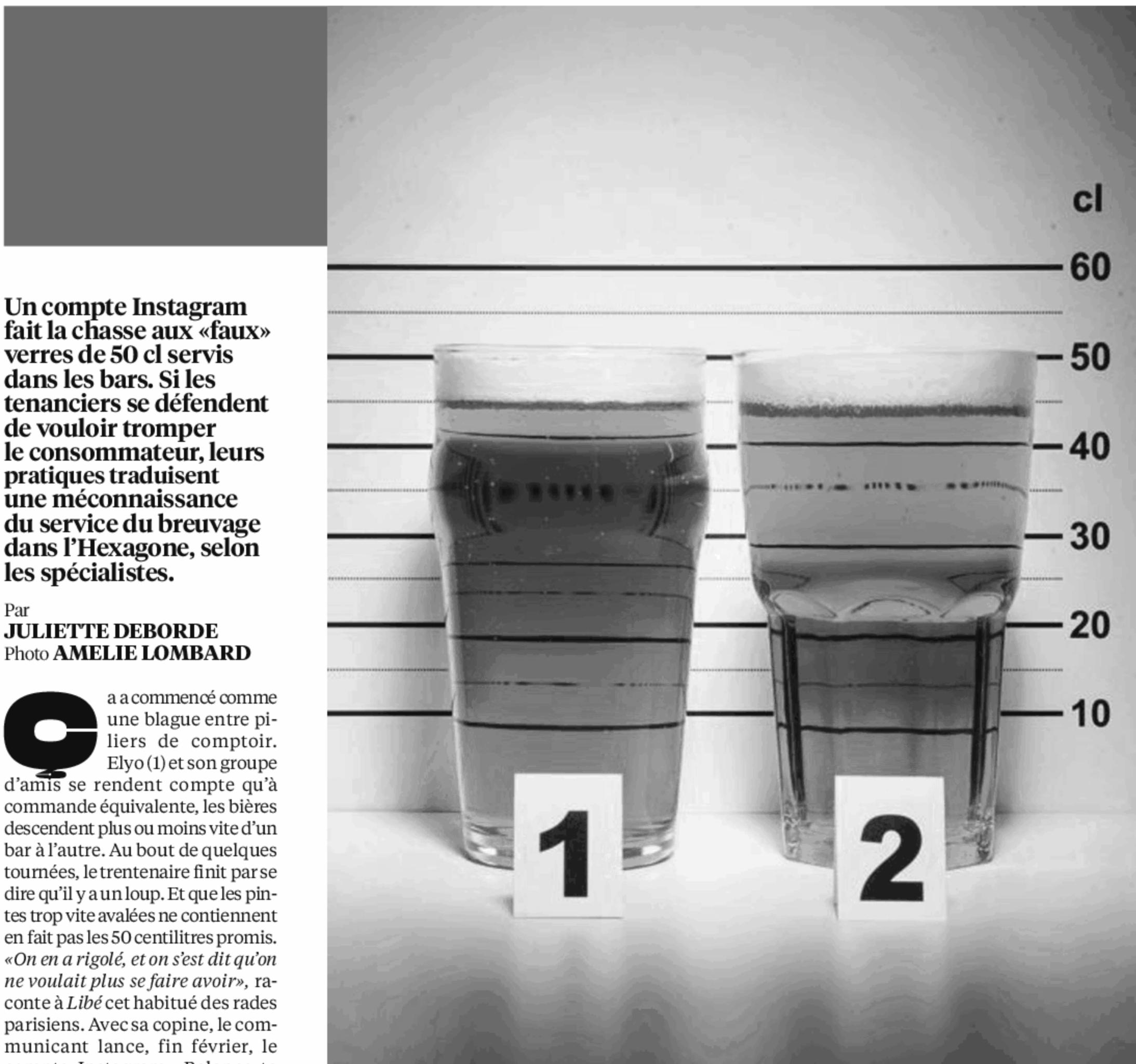


Le 9 janvier dans les ateliers de Petit Patron, dans la région lilloise.



Après avoir été dessinés sur papier, les patrons sont numérisés.

RADAR



Dans le viseur de «Balance ta pinte», des verres à facettes qui ne contiendraient que 37,5 cl.

«Balance ta pinte», fantasmes et réalités des arnaques à la bière

Tromperie. Leur liste noire recense pour l'heure une cinquantaine de «bars balancés», tous à Paris. Contactés par Libé, plusieurs d'entre eux contestent formellement utiliser des verres de 37,5 cl pour leur pinte. Certains reconnaissent en revanche recourir à des contenants de 47 cl ou 48 cl, officiellement pour leur praticité. «C'est un type de verre qu'on a choisi de mettre en place, mais je comprends que ça puisse énervier des gens», concède le responsable d'un bar du XVIII^e arrondissement épingle. Il reprend sous peu la gérance et compte mettre en place des verres classiques. «J'avais des verres de 50 cl, mais ils se cassaient vite. Ceux-là sont plus solides, et sur ma carte, il est bien écrit 48 cl», se défend pour sa part Mehdi, gérant de Bah Loulou, bar étudiant du quartier latin, «le moins

cher du quartier», selon lui (3,50 euros la pinte). «J'incite les clients à venir voir, et si c'est 37 cl, je leur paye une tournée!»

Elyo, de son côté, assume sa pratique du *name and shame*. Tout comme le nom choisi pour sa page, dont la référence aux dénonciations de violences sexistes et sexuelles fait tiquer – pour lui, l'expression est juste «entrée dans le langage commun». Sur son site, il joue l'apaisement en invitant les propriétaires à se manifester pour contester le cas échéant leur présence. Car sa méthodologie est loin d'être infaillible: soit la tromperie est constatée

directement, soit ils recoupent plusieurs témoignages reçus avec des preuves visuelles récoltées sur Google, TripAdvisor et consorts. «Si on a un doute, on n'affiche pas», assure Elyo. Les administrateurs sont désormais plus regardants, après avoir publié «trop vite» des noms de bars sur la base d'une seule dénonciation. «On a compris que certains verres qui ressemblent à ceux-là, plus hauts, faisaient en fait bien 50 cl...» Pour l'historien Laurent Bihl, la démarche s'alimente d'une «défiance éternelle du consommateur envers le bistrotier», une suspicion qui s'appuie sur «un bon millénaire d'abus»:

du Moyen Age à la fin du XIX^e siècle, «la fraude est généralisée», raconte le spécialiste. Il décrit dans son ouvrage *Une histoire populaire des bistrots* l'«imagination sans limite» des bistrotiers, notamment pour falsifier la bière. A la fin du XIX^e siècle, on y intègre divers produits plus ou moins dangereux, quand le breuvage n'est pas fabriqué avec des restes de boucherie, avant qu'un renforcement des contrôles entraîne une normalisation des pratiques. Sur les quantités servies, la loi du 30 juillet 1935, toujours applicable mais méconnue de nombreux gérants de débits de boissons, pré-

voit que «la contenance des bouteilles [...] verres et autres récipients en service doit être gravée sur les récipients eux-mêmes». Le code de la consommation prévoit une peine d'un emprisonnement de deux ans au plus et une amende de 37 500 euros pour les contrevenants. Les créateurs de «Balance ta pinte» prévoient d'ailleurs d'inciter leurs utilisateurs à saisir la DGCCRF, chargée de la répression des fraudes. Contactée par Libé sur l'existence de contrôles dans ce domaine, celle-ci n'a pas donné suite.

Sensibilisation. Pour Elisabeth Pierre, sommelière bières et autrice de plusieurs ouvrages sur le sujet, «il y a toujours eu des bistrots qui servaient quelques centilitres en moins, en utilisant des verres plus petits. Entre un verre de 45 cl et un de 50 cl, le consommateur ne voit pas la différence». «Mais il ne faut pas se fier uniquement à la forme du verre», ajoute Alexandre Lecart, acheteur de bières artisanales et créateur du podcast *Sirotons le houblon*, pour qui, «en cas de doute, il est toujours bon d'interroger la personne qui fait le service, qui peut prouver sa bonne foi». Elyo, lui, assure qu'une dénonciation en ligne n'empêche pas les échanges de vive voix. «Ça fait un support, une preuve tangible pour interroger les gérants», veut croire le trentenaire.

Il y a encore du chemin à faire, selon Elisabeth Pierre et Alexandre Lecart, qui déplorent «un manque de culture du service de la bière» en France. Les deux spécialistes conseillent aux restaurateurs de s'équiper de verres adaptés: le fameux verre Nonic, incontournable des pubs, avec un trait de jauge inscrit par le verrier lors de la confection. «Ce n'est pas compliqué à trouver, et c'est rassurant», note Alexandre Lecart. Au-delà de la nécessaire sensibilisation des tenanciers, la pédagogie doit aussi se faire envers les consommateurs, souvent peu au fait des usages, par exemple sur la quantité de mousse. «C'est malheureux de voir des clients rouspéter parce qu'il y en a trop, alors que c'est comme ça qu'une stout ou une pils doit être servie!» regrette Elisabeth Pierre. La spécialiste voit dans l'initiative «Balance ta pinte» une première étape qui pourrait «donner des idées» aux amateurs de houblon de l'Hexagone, et aboutir, enfin, à la création d'une association de consommateurs de bières, comme il en existe partout ailleurs en Europe. Le seul moyen de peser collectivement et d'inciter certains à revoir leurs pratiques. ◀

(1) Le prénom a été modifié.

RADAR

La pomme de Blanche-Neige en dessert étoilé



BOBY

Ceci n'est pas une pomme empoisonnée par une vilaine sorcière. Bien au contraire: assurément comestible, ce dessert en trompe-l'œil, signé par Jean Imbert et le chef pâtissier Axel Michenaud, est au menu du nouveau restaurant du chef étoilé, inauguré début mars au sein du Disneyland Hotel, du parc d'attractions franciliens. Pour goûter les mets féériques inspirés de l'univers Disney, comptez minimum 140 euros le menu découverte et 70 pour les enfants. Un prix beaucoup moins féérique... **F.Ba.**

66

Soit la durée moyenne, en minutes, de la sieste des Français, quand ils la font, selon la dernière enquête de l'Institut national du sommeil et de la vigilance. Un interrogé sur deux déclare faire au moins un petit somme par semaine, et plus particulièrement les 25-34 ans.

POURQUOI la cuisson au feu de bois nuit à la santé ?

L'odeur des braises qui grésillent, le ballet de la viande sur le gril... Ces dernières années, la cuisine au feu de bois a fait son grand retour dans les assiettes. Mais elle sature l'atmosphère de certains centres urbains aux rues étroites, comme Marseille. Atmosud, l'observatoire de l'air en Paca, a posé des capteurs de microparticules dans la ville, qui ont montré un lien entre les activités des restaurants et la concentration en microparticules.

Les phases de fortes émissions de particules s'étaient le midi et le soir, lors des services de restauration. «L'exposition à la fumée des fours à bois peut entraîner des problèmes respiratoires et cardiovasculaires en raison des substances toxiques libérées lors de la combustion, notamment les COV [composés organiques volatiles, substances cancérogènes ou toxiques, ndlr] et les particules fines», alerte Atmosud. **ISABELLE MERCIER**



KRAN RIDLEY AFP



Il y a un an, le secteur de l'habillement se félicitait de voir la loi dite «anti-fast-fashion», votée à l'Assemblée. Le Sénat aurait dû l'examiner le 26 mars, mais elle a été écartée de l'agenda, ce qui a suscité l'ire des associations de défense de l'environnement comme de la Fédération du prêt-à-porter et d'autres acteurs. Pour se rappeler au bon souvenir des parlementaires, la coalition Stop fast-fashion (Emmaüs, Fairtrade-Max Havelaar France, etc.) a organisé des actions choc vendredi, et a déposé 10 tonnes de déchets textiles devant le Sénat. **M.O.**



La voiture Bistro du nouveau TGV InOui. Le train fabriqué par Alstom entrera en service début 2026. PHOTO AFP

Accessibilité et modulabilité: le TGV fait sa mue intérieure

Du rouge pour la première, du bleu pour la seconde. Embarquer dans les voitures du nouveau TGV, officiellement appelé «TGV InOui 2025» et anciennement «TGV M», c'est d'abord habiter l'œil à une nouvelle palette chromatique. «On a choisi des couleurs claires pour créer une ambiance chaleureuse, douce et enveloppante, justifie Céline David, directrice du design d'Arep, agence d'architecture filiale de SNCF Gares&Connexions. Mais il y a aussi des pointes de jaune pour la rendre pétillante.» Ici ou là, des lampes toutes en rondeurs viennent en effet égayer les 115 rames de la cinquième génération de trains grande vitesse fran-

çais, dont les intérieurs ont été dévoilés mardi matin en grande pompe sur le quai 5 de la gare de Lyon (XII^e arrondissement), en présence du ministre des Transports et devant un parterre de journalistes, influenceurs, parlementaires, responsables associatifs... Conçus en partenariat avec le studio japonais Nendo, du designer multiprimé Oki Sato qui a la lourde tâche de succéder dans le genre à feu Roger Tallon, ces aménagements répondent à des ambitions déclinées en autant de superlatifs. Le TGV de demain, entièrement construit en France par Alstom, se doit d'être plus accessible,

plus confortable, plus connecté, plus écolo, plus économique, et plus fluide, voire modulable. Coût total de l'opération: 4 milliards d'euros investis sur fonds propres, grâce aux bons résultats de l'opérateur ferroviaire ces dernières années. Parmi les nouveautés de ce train aérodynamique, citons: une voiture supplémentaire dédiée aux usagers en fauteuil roulant, avec cinq places contre deux dans les InOui actuels, un comble-lacune et un élévateur vertical, une numérotation plus claire et en relief pour les personnes déficientes visuelles, de nouveaux sièges avec des têtières ajus-

tables qui s'adaptent aux morphologies, plus d'espace pour les jambes et les bagages, plus de lumière, ou encore la disparition des portes entre chaque voiture pour garder un œil sur ses effets personnels. Par ailleurs, 97% des matériaux utilisés sont recyclables et 25% sont recyclés.

Autre évolution majeure pour les habitués: la transformation du wagon bar en «bistrot» sur deux étages, avec une mezzanine d'une trentaine de places et des caisses autonomes pour régler les encas en libre-service, avec l'aide d'un barista si besoin. Mise en circulation attendue en 2026 sur la ligne Paris-Lyon-Marseille.

FLORIAN BARDOU

Cyber calée

Johanna Brousse La vice-procureure en charge de la cybercriminalité au parquet de Paris est en croisade contre les pirates de l'ère numérique.



Un spécimen, forcément. Quel genre de femme peut se cogner, non-stop, les cybercriminels du monde entier? Affronter des hordes de loups numériques, toujours plus créatifs, des assoiffés de rançongiciels aux mercenaires geeks actionnés par la Chine ou par la Russie. Enquêter sur des hydres, comme X, le réseau social d'Elon Musk soupçonné de trafics d'algorithmes, ou Pegasus, ce logiciel israélien ayant infiltré des milliers de téléphones, dont celui d'Emmanuel Macron. Ordonner l'arrestation de Pavel Dourov, le richissime cofondateur de Telegram, la messagerie cryptée des pédophiles et traîquants en tous genres.

Rien ne semble effrayer Johanna Brousse, la vice-procureure en charge de la cybercriminalité au parquet de Paris, dite J3. Rendez-vous début mars dans les hauteurs sécurisées du TGI des Batignolles, un bureau d'angle, vue sur le Sacré-Cœur. Elle s'avance, sylphide, robe assortie au regard émeraude. La langue illico mitraille, mais le derme est en porcelaine, le sourire immense, sensible aux commissures. Voilà une guerrière d'une infinie douceur. «*On coule face à la transformation numérique de la délinquance... Les arnaques aux faux conseillers bancaires, les ransomware, les "broueteurs" africains qui se mettent eux aussi aux bitcoins.*» Elle montre

LE PORTRAIT

des images de braquages 2.0, deux trous percés dans un distributeur de billets, câble branché, et hop, système siphonné à distance par des pirates d'Europe de l'Est. Elle déroule les menaces, les scénarios noirs, un hacking des lignes automatisées du métro ou des stations d'épuration. On a le vertige. Elle, calmement : «*Il faut se battre, pour tout. C'est plus facile quand on a la conviction de ce qui est juste, et la chance d'œuvrer avec une équipe extraordinaire.*»

A J3, ils sont cinq magistrats et deux assistants spécialisés, détachés du ministère de la Défense et de l'Intérieur. Ça paraît si peu. Elle loue la puissance des enquêteurs, policiers, gendarmes, les liens tissés avec les services, l'Agence nationale de la sécurité des systèmes d'information, des opérateurs privés de confiance, des associations, des universitaires, «*un immense réseau de gens de bonne volonté*». Surtout ne rien s'interdire, ne jamais dire «*trop complexe, impossible*». Ne pas croire qu'il faut, pour appréhender la jungle numérique, être un as de l'informatique. «*Quand j'ai débarqué ici en 2017, on était deux magistrates. On m'a lancé : "Ce serait bien de montrer un réseau de Botnets." Je me suis dit : "Oh mon dieu !" C'était du chinois. Tout s'apprend.*»

Elle est si bonne élève, depuis l'enfance à Meudon, choyée par une mère littéraire, employée à l'action sociale à la mairie de Paris, et un père hyperactif, cadre chez Orange, qui l'a tôt poussée : foot, ski, plongée, escrime... A 17 ans, il fallut être encore forte, et joyeuse à la maison, quand il décida de divorcer. «*Johanna, tu bousilles ta vie*», lui a-t-il dit, quand elle a lâché son excellente prépa HEC au bout d'une semaine pour s'inscrire en droit. Carton plein, réussite au concours du barreau et de l'Ecole nationale de la magistrature (ENM), au 7^e rang. Mademoiselle Brousse choisit d'être juge, père ivre de fierté, mère, émue, rappelant : «*Petite, tu regardais en boucle Robin des bois.*» Elle fit son premier stage à la Cour de cassation, puis chez un pénaliste de Lille, Eric Dupond-Moretti, déjà redoutable showman : «*Une formidable école*, note la vice-procureure. *De quoi ne jamais être déstabilisée par un avocat.*» Premières réquisitions à 25 ans, au tribunal d'Evry, pour un gros dossier de stups, puis Créteil, Melun, la délinquance ordinaire avant d'atterrir, après les attentats de *Charlie Hebdo*, à la permanence criminelle du parquet de Paris. Un soir d'avril 2017, elle reçoit un appel pour une victime dont le nom embue ses yeux clairs : Sarah Halimi, cette retraitée, d'origine juive, prise en otage chez elle par un furieux qui l'a frappée, aux cris de «*Allah akbar*» et jetée par la fenêtre. La magistrate, faute d'avoir obtenu l'intervention de la BRI, décide de se rendre sur place. Trop tard. «*J'avais vu des horreurs, mais là... Je m'en souviendrai toute ma vie.*» Elle est enceinte, contrainte de passer la main. Menace d'accouchement prématué. Ses deux filles – aujourd'hui âgées de 7 ans et 19 mois –, chères avec un mari avocat, ont changé sa vie. Leurs dessins colorent son bureau, à côté des plantes et du maillot qui séche, après l'escapade «*vitale*» à la piscine municipale, quarante-cinq minutes chrono, trois fois par semaine.

A J3, elle a vite plongé dans les eaux internationales de la cybercriminalité, avec Alexander Vinnik. Ce pirate russe était soupçonné d'avoir blanchi des milliards via sa plateforme de cryptomonnaies, BTC-e, floué des milliers de victimes – dont 200 en France – et joué un rôle de déstabilisation dans la campagne présidentielle américaine de 2016, contre Hillary Clinton. Il fallut batailler contre les Américains, résolus eux aussi à extrader Vinnik, arrêté en Grèce en 2017. Il fut jugé en France, condamné à cinq ans de prison, incarcéré à Fresnes, puis en fine extradé aux Etats-Unis et emprisonné... avant d'être subitement remis à la Russie, le 13 février dernier, en échange d'un prisonnier américain. Ce fut le deal inaugural entre Trump et Poutine, avant leur échange sur l'Ukraine. No comment. La procureure en a vu des affaires folles, des manœuvres, des retournements, des drames. Elle a perdu, en 2020, sa soeur d'armes depuis l'ENM, terrassée par un AVC, enceinte, à 35 ans. Hélène Pignon, s'appelait-elle, la salle de réunion du service porte son nom. Elle aussi était une tendre pugnace.

Johanna Brousse a pensé à elle en lançant, il y a un an, un mandat d'arrêt contre Pavel Dourov, le cofondateur de Telegram. Elle venait d'entendre les enquêteurs de l'Ofmin, las de voir prospérer les pédophiles sur le réseau crypté, sans pouvoir agir, leurs réquisitions restant lettres mortes. «*J'ai pensé à tous ces enfants, ces bébés abusés. Comment rester les bras croisés ? J'ai fait le tour des juridictions européennes, grâce à Eurojust, elles faisaient le même constat. Alors, on a décidé de taper.*» Tout a été soigneusement ficelé, pesé, vu le profil de Dourov, en cour à l'Elysée, naturalisé français sur ordre de Macron. Procédure tenue secrète, soutien absolu de la procureure de Paris. Johanna Brousse était en vacances sur la côte basque quand elle apprit, le 24 août, que le milliardaire de Telegram, parti en jet d'Azerbaïdjan, volait vers l'aéroport du Bourget. Elle donna ordre de le placer en garde à vue. Soudain, miracle, Telegram s'est mis à répondre aux demandes de la justice. Et ce fut un tsunami, partout des remerciements, des sollicitations de services de police en Europe, en Amérique, en Asie. Mais fureur du Kremlin, et des trumpistes, Elon Musk en tête, qui lança sur X un mouvement «*Free Pavel*» pour libérer son ami libertarien, assigné à résidence à Paris, dans son palace fétiche, le Crillon. Tous deux enraged. Ils découvrent qu'il y a, en France, une justice indépendante, et une procureure inflexible devant leur monde orwellien. ◀

Par **SOPHIE DES DÉSERTS**
Photo **ROBERTO FRANKENBERG**

À LA TÉLÉ CE SAMEDI

TF1

21h10. The Voice. Divertissement. Émission 7 (Parties 1 & 2). Présenté par Nikos Aliagas.

23h40. The Voice, la suite. Divertissement. Émission 7.

FRANCE 2

20h45. Rugby : France / Écosse. Sport. 5^e journée - Tournoi des VI Nations.

21h40. Le live performance de la mi-temps. 21h55. Rugby.

23h25. Quelle époque !. Divertissement.

FRANCE 3

21h05. Cassandra. Série. La forêt rouge. Avec Gwendoline Hamon, Alexandre Varga.

22h35. Cassandra. Série. Le loup gris.

CANAL+

21h10. Emilia Perez. Drame. Avec Zoe Saldana, Karla Sofia Gascón. **23h15. Le roman de Jim.** Comédie dramatique. Avec Karim Leklou, Laetitia Dosch.

ARTE

20h55. Splendeur du baroque. Documentaire. Le palais du Zwinger de Dresde. **22h25. Quand la Terre se réchauffe.** Documentaire. La faune et la flore.

M6

21h10. Arnaques !. Magazine d'investigation. Émission 10 (1 & 2/2). Présenté par Julien Courbet. **23h15. Arnaques !.** Magazine.

FRANCE 4

21h00. Cléo de 5 à 7. Drame. Avec Corinne Marchand, Antoine Bourseiller. **22h30. Festival "Sœurs jumelles, joyeusement féministe".**

FRANCE 5

21h00. Échappées belles. Magazine. Hong Kong, l'année du serpent. Présenté par Sophie Jovillard. **22h30. Échappées belles.** Magazine.

PARIS PREMIÈRE

21h00. Ma version de l'histoire. Théâtre. Avec Sébastien Azzopardi, Miren Pradier. **22h45. Sellig à l'Olympia - Épisode 6.**

TMC

21h15. Columbo. Téléfilm. En grandes pompes. Avec Peter Falk, Patrick McGoohan. **23h00. Columbo.** Téléfilm.

W9

21h10. La petite histoire de France. Série. Avec Alban Ivanov, Ophélia Kolb. **23h00. La petite histoire de France.**

TFX

21h10. Chroniques criminelles. Magazine. Piégés par des amants diaboliques/Des liaisons dangereuses. **22h55. Chroniques criminelles.**

CSTAR

21h10. Au cœur de l'enquête. Magazine. Interpellations, accidents, alcool et drogues : un été chaud sur la Côte d'Azur. **22h55. Au cœur de l'enquête.**

À LA TÉLÉ DIMANCHE

TF1

21h10. Alibi.com 2. Comédie. Avec Philippe Lacheau, Élodie Fontan. **22h50. Fifi, Juju, Tarek... L'histoire d'une bande.** Documentaire.

FRANCE 2

21h10. On sourit pour la photo. Comédie. Avec Jacques Gamblin, Pascale Arbillot. **22h45. Beau Geste.** Magazine. Présenté par Pierre Lescure.

FRANCE 3

21h05. Hudson and Rex. Série. Le bateau fantôme. Dernière bataille. Avec John Reardon, Diesel vom Burginwald. **22h30. Hudson and Rex.** Série. 5 épisodes.

CANAL+

21h05. The Critic. Policier. Avec Ian McKellen, Gemma Arterton. **22h45. Le tableau volé.** Comédie dramatique. Avec Alex Lutz, Léa Drucker.

ARTE

21h00. L'affaire Pélican. Policier. Avec Julia Roberts, Denzel Washington. **23h15. Denzel Washington.** Documentaire. Un modèle américain.

M6

21h10. Capital. Magazine. Priviléges et dérapages : révélations sur les folles dépenses de l'État. **23h15. Enquête exclusive.** Magazine. Shenzhen : la ville la plus futuriste de Chine.

TF1 SÉRIES FILMS

21h05. Joséphine, ange gardien. Série. Je ne vous oublierai jamais. Avec Mimie Mathy. **22h55. Joséphine, ange gardien.**

6TER

21h00. Échappées belles. Magazine. Une amitié explosive. Mac et les robots. **22h50. MacGyver.** les robots.

CHÉRIE 25

21h05. Dix pour cent. Série. Cécile, Line et Françoise. **23h15. Crimes.** Documentaire.

L'ÉQUIPE

20h55. Pétanque : Coupe de France des clubs 2025. Sport. Demi-finale (Douai). **23h20. MMA : UFC Classiques.**

RMC DÉCOUVERTE

21h10. Alaska : seuls au monde. Documentaire. Le prix du paradis. La compagnie des loups. **23h10. Alaska : seuls au monde.**

RMC STORY

21h10. Retour à l'instinct primaire : Alaska. Documentaire. 2 épisodes. **23h00. 100 jours avec les gendarmes du Médoc.** Documentaire.

LCP

21h00. Gagner sa vie. Documentaire. **22h00. Débat.** **22h30. Un monde en doc.** Magazine. Marseille, des larmes au combat. Présenté par Rebecca Fitoussi.

TFX

21h10. Chroniques criminelles. Magazine. Piégés par des amants diaboliques/Des liaisons dangereuses. **22h55. Chroniques criminelles.**

CSTAR

21h10. Au cœur de l'enquête. Magazine. Interpellations, accidents, alcool et drogues : un été chaud sur la Côte d'Azur. **22h55. Au cœur de l'enquête.**

TF1 SÉRIES FILMS

21h00. La fête de la Saint Patrick et de la Bretagne au Dôme de Paris. Spectacle. **23h05. The Celtic Social Club.** Concert. Vieilles Charrues 2023.

FRANCE 5

21h05. Opération Trump : Les espions russes à la conquête de l'Amérique. Documentaire. **22h40. Le monde en face : le débat.** **23h00. Russie, un peuple qui marche au pas.**

CHÉRIE 25

21h05. Candice Renoir. Série. Qui sème l'injustice moissonne le malheur. Comme on fait son lit on se couche. **23h20. Candice Renoir.** Série.

L'ÉQUIPE

20h45. La Grande Soirée. Magazine. Ligue 1 McDonald's. PSG / OM. 26^e journée. **22h40. L'Équipe du Soir.** Magazine.

RMC DÉCOUVERTE

21h10. Faites entrer l'accusé. Documentaire. Thierry Saman, le concierge qui en savait trop. **22h55. Faites entrer l'accusé.** Documentaire.

RMC STORY

21h10. Habitations en péril. Documentaire. Débranchés - Parties 1 & 2. **23h00. Flic Story.** Documentaire.

LCP

21h00. Rembob'ina. Magazine. Au théâtre ce soir : la facture. Présenté par Patrick Cohen. **23h04. Ces idées qui gouvernent le monde.** Magazine. **21h55. Chicago Fire.** Série.

Libérationwww.libération.fr

113, avenue de Choisy,
75013 Paris
tél : 01 88 47 98 80
contact @libération.fr

Édité par la SARL
Libération

SARL au capital de
23 243 662 €
113, avenue de
Choisy,
75013 Paris
RCS Paris:
382.028.199

Principal actionnaire
Presse Indépendante SAS

Cogérants
Dov Alfon,
Amandine Bascoul-Romeu

Directeur de la publication
Dov Alfon

Directeur de la rédaction
Dov Alfon

Directeur délégué de la rédaction
Paul Quinio

Directrices adjointes de la rédaction
Stéphanie Aubert,
Lauren Provost,
Alexandra Schwartzbrod

Directeur artistique
Nicolas Valoteau

ABONNEMENTS

Site :
abo.libération.fr
abonnement
@libération.fr
tarif abonnement
1 an France métropolitaine :
384€
tél : 01 55 56 71 40

PUBLICITÉ

Libé plus
113, avenue de Choisy,
75013 Paris
publicité @libération.fr

PETITES ANNONCES & CARNET

10, bd de Grenelle
75015 Paris
tél : 01 87 39 80 20
annonces @teamedia.fr

IMPRESSION

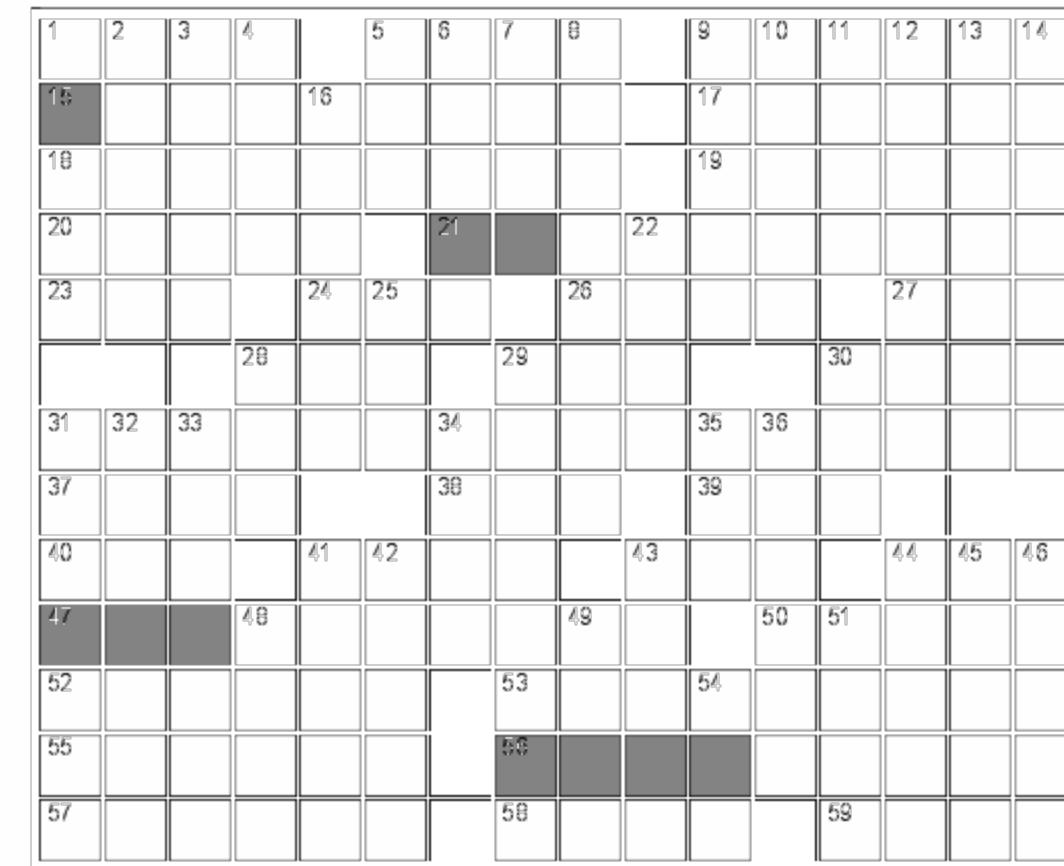
Midi Print
(Gallargues), POP
(La Courneuve),
Nancy Print
(Jarville), CILA
(Héric)
Imprimé en France

Membre de
l'ACP
CPPAP : 1125 C
80064. ISSN :
0335-1793.

ACPM**LE TRI + FACILE****Origine du papier :**

France
Taux de fibres recyclées : 100 %
Papier détenteur de l'Eco-label européen N° FI/37/01
Indicateur d'eutrophisation : PTot 0,009 kg/t de papier

La responsabilité du journal ne saurait être engagée en cas de non-restitution de documents.



CASE TOUJOURS

Par ANTOINE HINGE

N°128: Curieux de tout

■ **HORIZONTALEMENT** 1. Fin fond 5. C'est dans la boîte! 9. Réorientation pour un espion (ça tombe bien) 15. Tyler, The Creator y chante «your love is shakin' me up» 17. Commanda à civilisation

18. Incrustas dans le marbre 19. Quand on boit avant de manger 20. Chiche, on s'en déguste une à Nice? 21. Marches du progrès 23. Les grosses têtes 24. Limonade d'Espagne 26. Coupable d'un whodunit antédiluvien 27. Boulimie, e.g. 28. Livret-plafond 29. Elle demande «Que choisir?» 30. Winchester de Supernatural 31. Curiosité, quand c'est un bon défaut, ou un indice pour les cases rouges 37. Ce message s'autodétruit dans 5, 4, 3...

38. Petits numéros 39. ... 40. Carte à puce 41. Mangea par la racine 43. Ses sketches fêtent cette année leurs cinquante ans 44. Moitié de tandem 47. Le naturel du citadin 50. Voici ma forme finale! 52. Psst, je vous glisse un MØ à l'oreille 53. Sur les flots de tout poil 55. Vis ma vie 56. Boissons fortes 57. Seins de bébé 58. Ici, légalement 59. Unité de volume.

■ **VERTICALEMENT** 1. Demi-lune 2. Jeune rongeur 3. Anisettes d'orient 4. Syndicat réformiste 5. Plus de trous que de roche 6. Pictos dans les rébus 7. «Cheese», au Québec 8. Facile pour vous : ils sont solubles 9. Gemme qui sonne comme le suivant 10. Quelle Barbarie! 11. Bout d'archipel 12. Boire des petits coups 13. Fisla peau (pour un végétalien) 14. En marche! 16. Mascotte de céréales 22. Lettres d'introduction 25. Voisin des grands espaces 28. Tonus 29. Familles des tritons 30. Dégâts par seconde, pour le geeks 31. Par jeu, il s'envole en l'air 32. Ici : enfin l'égalité de genre 33. Jouait la femme fatale 34. Fac belge 35. Boite à code 36. Il garde la forme 41. C'est accessoire 42. Seins d'enfants 43. Brigade anti-drogue 44. Rapper qui annonce J'AIMENTI. en 2024 45. Undes trois Hécatombyres 46. Cf. 39-48. Pour boire la tasse 49. Pris des couleurs 51. Bataille de bouffe? Non, bouffe de bataille 54. Repaire de brouteurs.

C	A	G	N	A	R	D	S	F	R	U	C	A	L
A	R	R	O	S	A	I	T	A					



colissimo

“

**FIÈRE DE CÉLÉBRER
LES 30 ANS DU E-COMMERCE
AVEC COLISSIMO”**



Véritable révolution dans les habitudes de consommation, l'e-commerce souffle en 2025 ses 30 bougies. Chez Colissimo, nous soutenons le développement de petites et moyennes entreprises familiales, comme Jonak, qui sont devenues de grandes marques reconnues pour leur savoir-faire. Et nous serons toujours à leurs côtés, en France comme à l'international.

Lisa Nakam
Directrice associée de

JONAK
PARIS



**LA POSTE
SOLUTIONS
BUSINESS**